ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
M. D. HUME.
TOME TROISIEME.

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
M. D. HUME,

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME,

CONTENANT

L'Hiſtoire Naturelle de la Religion.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES,

1788.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

A MONSIEUR
HUME,

Auteur de la Tragédie de *Douglas*(1).

Mon cher ami,

Il étoit d'uſage chez les anciens de ne dédier ſes livres qu'à ſes amis & à ſes égaux. Les dédicaces n'étoient pas alors des monumens de baſſe flatterie, mais d'eſtime & d'affection. Dans ces jours de liberté & de candeur, les écrivains ſavoient honorer leurs patrons ſans s'avilir eux-mêmes. Si quelque-

(1) Ce M. Hume eſt un Eccléſiaſtique Ecoſſois, parent de notre Auteur. Après la Tragédie de *Douglas*, il donna celle d'*Agis* : elles ſont toutes deux fort eſtimées des connoiſſeurs.

fois il s'y gliſſoit un peu de partialité ; elle étoit telle que l'amitié pouvoit lui ſervir d'excuſe.

Une autre eſpece de liberté dont l'antiquité ſeule nous fournit l'exemple, c'eſt la liberté de penſer. La diverſité des opinions n'empêchoit pas les gens de lettres de s'eſtimer & de s'aimer : ayant les mêmes inclinations, & les mêmes mœurs, ils ne ſe querelloient pas pour des principes : les ſciences furent ſouvent pour eux des ſujets de diſcuſſion ; jamais des ſujets d'animoſité. Cicéron, qui étoit de l'Académie, adreſſe ſes traités philoſophiques, tantôt au ſtoïcien Brutus, tantôt à l'épicurien Atticus.

Je me ſuis ſenti, MON CHER AMI, *une forte envie de faire revivre ces louables coutumes en vous dédiant ces diſſertations. Je vous appelle mon ami, je vous prendrai toujours pour tel ; & la différence de nos ſentimens ſur pluſieurs points de ſpéculation ne m'empêchera jamais de vous donner ce nom. J'ai remarqué que cette différence ne faiſoit qu'animer nos converſations ; tandis que notre amour commun pour les ſciences & les lettres*

cimentoit notre amitié. J'admirai votre génie lors même que je crus que le préjugé vous dominoit : & vous m'avez dit quelquefois que vous excusiez mes erreurs, en faveur de ma franchise, & de ma sincérité.

Mais, pour dire vrai, l'admiration que m'inspire la beauté de votre génie n'est pas le principal motif qui m'engage à vous dédier ce livre ; c'est le cas que je fais de votre caractere, & l'affection personnelle que j'ai pour vous ; c'est cet esprit généreux qui vous suit par-tout ; ce sont ces sentimens nobles d'honneur & d'intégrité qui depuis long-tems m'attachent si fortement à vos intérêts, & qui m'ont fait desirer qu'il existât un monument public de notre amitié, & que ce monument pût passer à la postérité.

J'avouerai encore que j'ai eu l'ambition d'être le premier admirateur public de votre excellente Tragédie de Douglas, *une des pieces les plus intéressantes & les plus pathétiques qui aient jamais paru sur le Théâtre. Si je la préférois à la* Mérope *de Maffei, & à celle de Voltaire, à qui elle ressemble par*

le ſujet ; ſi je diſois qu'elle a plus de feu & d'eſprit que la premiere, plus de tendreſſe & de ſimplicité que la ſeconde ; on pourroit me taxer de partialité : & comment me diſculperois-je entiérement de ce reproche, après les proteſtations d'amitié que je viens de vous faire ? Mais les larmes véritables qui coulerent de tous les yeux, pendant les nombreuſes repréſentations que l'on en fit ſur notre théâtre ; cet empire que l'on vous vit exercer ſur le cœur humain, voilà ce qui prouve inconteſtablement que vous poſſédez le vrai génie dramatique de Shakeſpear & d'Otway, dégagé de la barbarie de l'un & de la licence de l'autre.

Mes ennemis, vous le ſavez, & quelquefois même mes amis m'ont reproché d'aimer les paradoxes, & les opinions ſingulieres : je m'attends que l'idée que je donne ici de votre Douglas *m'attirera de nouveau ce reproche : on me dira ſans doute que j'ai ſu adroitement me prévaloir du ſeul tems où des louanges données à cette piece pouvoient paſſer pour paradoxes, je veux dire d'un*

tems antérieur à ſa publication. Mais, je me conſolerai aiſément de ces plaiſanteries, ſi vous recevez avec bonté ce témoignage de mon eſtime, & ſi vous croyez que je ſuis très-ſincérement,

MON CHER AMI,

A EDIMBOURG,
ce 3 janvier
1757.

Votre très-affectionné ami
& très-humble ſerviteur

DAVID HUME.

DAVID HUME.

HISTOIRE NATURELLE DE LA RELIGION.

INTRODUCTION.

SI toutes les recherches qui concernent la religion ſont de la derniere importance, cette matiere offre ſur-tout à notre examen deux queſtions qui doivent principalement nous intéreſſer. Sur quels argumens la religion eſt-elle fondée ? & quels ſont les principes de la nature humaine dont elle tire ſon origine ?

Heureuſement la premiere de ces queſtions, qui eſt la plus importante, admet une ſolution fort aiſée, ou du moins une ſolution fort claire. L'univers entier annonce l'exiſtence d'un auteur intelligent : il n'y a point d'homme raiſonnable qui, après un examen ſérieux, puiſſe douter un moment de la vérité des principes fondamentaux de la religion réduite au pur théïſme. Mais la queſtion qui concerne ſon origine dans l'eſprit de l'homme a plus de difficulté.

Il paroît à la vérité que dans tous les tems & chez toutes les nations on ait cru aſſez généralement qu'il exiſte un pouvoir ſupérieur, intelligent, & inviſible ; cependant, cela n'eſt peut-être pas ſi abſolument vrai, qu'il ne ſouffre point d'exception ; encore moins eſt-il vrai que cette croyance ait fait naître les mêmes idées dans tous les eſprits. Si nous pouvons nous en fier aux relations des voyageurs & des hiſtoriens, on a découvert des peuples dépourvus de tout ſentiment de religion : d'un autre côté, il eſt ſûr que l'on ne trouve pas deux peuples ; que dis-je ? on

aura de la peine à trouver deux hommes qui ſur cet article croient préciſément la même choſe.

Il n'eſt donc pas probable que ce ſentiment naiſſe d'un inſtinct originaire, ou d'une impreſſion primitive de la nature : il n'en eſt point à ſon égard comme de l'amour-propre, ou comme de cet amour que ſe portent les deux ſexes : ces inſtincts ſont toujours & par-tout les mêmes, ils ne s'écartent jamais de leurs objets, & ces objets ſont exactement déterminés. Les principes que nous appelons premiers en fait de religion, ne ſont que des principes ſecondaires, ſuſceptibles d'une infinité de variations, que diverſes cauſes & divers accidens peuvent y produire ; quelquefois même un concours extraordinaire de certaines circonſtances en arrête l'influence, & les empêche de produire leurs effets. Quels ſont-ils donc ces principes ? Quelles ſont les cauſes, quels ſont les accidens qui en dirigent les opérations ? C'eſt ce que nous allons examiner.

I.

Si nous réfléchiſſons ſur l'origine des ſociétés, ſi nous les voyons ſortir de leur enfance, ſi nous obſervons les progrès qu'elles font vers la perfection, je ne crois pas que nous puiſſions douter que le polythéïſme ou l'idolâtrie n'ait été la premiere & la plus ancienne religion du monde. Je tâcherai de le prouver.

C'eſt un fait inconteſtable, qu'en remontant au-delà d'environ 1700 ans, on trouve tout le genre humain idolâtre. On ne ſauroit nous objecter ici ni les doutes & les principes ſceptiques d'un petit nombre de philoſophes, ni le théïſme d'une ou de deux nations tout au plus, théïſme encore qui n'étoit pas épuré. Tenons-nous-en donc au témoignage de l'hiſtoire, qui n'eſt point équivoque. Plus nous perçons dans l'antiquité, plus nous voyons les hommes plongés dans l'idolâtrie : on n'y apperçoit pas la moindre trace d'une religion plus parfaite : tous les vieux monumens nous préſentent le polythéïſme comme la doctrine

établie & publiquement reçue. Qu'oppoſera-t-on à une vérité auſſi évidente, à une vérité également atteſtée par l'orient & par l'occident, par le ſeptentrion & par le midi ?

Autant que nous pouvons ſuivre le fil de l'hiſtoire, nous trouvons le genre humain livré au polythéïſme ; & pourrions-nous croire que dans des tems plus reculés, avant la découverte des arts & des ſciences, les principes du pur théïſme euſſent prévalu ? Ce ſeroit dire que les hommes découvrirent la vérité pendant qu'ils étoient ignorans & barbares ; & qu'auſſi-tôt qu'ils commencerent à s'inſtruire & à ſe polir, ils tomberent dans l'erreur.

Cette aſſertion non-ſeulement n'a pas une ombre de vraiſemblance ; elle eſt contraire à tout ce que l'expérience nous fait connoître des principes & des opinions des peuples barbares. Les tribus ſauvages de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Aſie ſont toutes idolâtres ; cela eſt vrai ſans exception. Suppoſons qu'un voyageur tombe dans une région inconnue : s'il y trouve des peuples qui cultivent les arts

& les ſciences, cela ne lui prouve encore ni que ces peuples ſoient théïſtes, ni qu'ils ne le ſoient pas, quoique l'un ſoit déja plus probable que l'autre; mais enfin il n'en ſauroit prononcer avec certitude, avant d'avoir pris des informations plus particulieres. Si, au contraire, ce voyageur trouve la contrée habitée par une nation ignorante & barbare, il peut s'aſſurer d'avance que c'eſt une nation idolâtre; & il ne ſeroit gueres poſſible qu'il s'y trompât.

Pour peu que l'on médite ſur les progrès naturels de nos connoiſſances, on ſera perſuadé que la multitude ignorante devoit ſe former d'abord des idées bien baſſes & bien groſſieres d'un pouvoir ſupérieur. Comment veut-on qu'elle ſe ſoit élevée, tout d'un coup, à la notion de l'Etre tout-parfait, qui a mis de l'ordre & de la régularité dans toutes les parties de la nature? Croira-t-on que les hommes ſe ſoient repréſenté la Divinité comme un eſprit pur, comme un Etre tout-ſage, tout-puiſſant, immenſe, avant de ſe la repréſenter comme un pouvoir borné, avec des paſſions, des appétits, des organes

même ſemblables aux nôtres ? J'aimerois autant croire que les palais ont été connus avant les chaumieres, & que la géométrie a précédé l'agriculture. L'eſprit ne s'éleve que par degrés : il ne ſe forme l'idée du parfait qu'en faiſant abſtraction de ce qui ne l'eſt pas : diſcernant peu-à-peu ce qu'il y a de grand & de noble dans ſes conceptions, de ce qu'il y a de petit & de chétif, il applique le premier, dans le degré le plus ſublime, à ſa divinité. Si quelque choſe pouvoit troubler cet ordre naturel de nos penſées, ce devroit être un argument, également clair & invincible, qui tranſportât immédiatement nos ames dans les principes du théïſme, & qui leur fît, pour ainſi dire, franchir d'un ſaut le vaſte intervalle qui eſt entre la nature humaine & la nature divine. Je ne nie point que par l'étude & l'examen cet argument ne puiſſe être tiré de la ſtructure & de l'arrangement de l'univers ; mais, ce qui me paroît inconcevable, c'eſt qu'il ait été à la portée des hommes groſſiers, lorſqu'ils ſe firent les premieres idées d'une religion.

On ne s'amuſe pas à rechercher les cauſes

des objets qui nous ſont familiers ; ces objets ne réveillent ni notre curioſité, ni même notre attention ; quelque extraordinaires, quelque ſurprenans qu'ils puiſſent être, le gros des hommes les voit ſans les examiner. Nous concevons Adam, tel qu'il nous eſt dépeint dans le poëme de Milton, paroiſſant tout d'un coup dans le paradis, avec l'uſage parfait de toutes ſes facultés ; il étoit naturel ſans doute qu'il fût frappé du brillant ſpectacle dont il ſe trouvoit environné : les cieux, l'air, la terre, ſon propre corps, tout devoit lui cauſer de l'étonnement, & le porter à ſe demander, d'où pouvoient venir tant de merveilles. Mais un animal ſauvage & miſérable, tel qu'étoit l'homme dans l'origine de la ſociété, un animal en proie aux beſoins & aux paſſions, peut-il avoir le loiſir d'admirer les beautés de la nature ? Lui peut-il venir dans l'eſprit de rechercher les cauſes de ces objets avec leſquels une conſtante habitude l'a familiariſé dès ſa plus tendre enfance ? Tout au contraire, plus la nature lui paroît réguliere & uniforme, c'eſt-à-dire, plus elle eſt parfaite, plus auſſi il y eſt accou-

tumé, & moins il ſe ſent d'envie de la creuſer. La naiſſance d'un monſtre attire ſa curioſité; cet événement lui paroît un prodige; ſa nouveauté l'allarme : il tremble, il prie, il offre des ſacrifices; au lieu que dans un animal qui a tous ſes membres bien proportionnés il ne trouve rien que de fort ordinaire, rien qui puiſſe lui inſpirer des ſentimens ou des pratiques religieuſes. Demandez-lui d'où cet animal tire ſon origine; il répondra, de l'accouplement d'autres animaux de même eſpece : & ceux-ci ? D'un accouplement antérieur. Il ſatisfait ſa curioſité en la reculant : il lui ſuffit d'avoir mis une petite diſtance entre lui & la queſtion pour la perdre entiérement de vue. Ne croyez pas qu'il s'aviſe ſeulement de penſer à l'origine du premier animal; encore moins penſera-t-il à celle du ſyſtême entier de l'univers : ou, ſi vous faites naître cette queſtion, n'attendez pas qu'il ſe tourmente l'eſprit ſur un ſujet placé ſi loin de lui, qui l'intéreſſe ſi peu, & qui eſt ſi fort au-deſſus de ſa capacité.

De plus, ſi les hommes ſe ſont d'abord convaincus de l'exiſtence de l'Etre ſuprême

par des raiſonnemens tirés des merveilles de la nature, il n'étoit pas poſſible qu'ils abandonnaſſent jamais cette croyance pour ſe jeter dans l'idolâtrie. Les mêmes principes qui auroient produit & répandu parmi les hommes cette brillante opinion, devoient encore plus aiſément la conſerver. Il eſt infiniment plus difficile de découvrir & de prouver une vérité, que de la maintenir lorſqu'elle eſt découverte & prouvée.

Il y a une grande différence entre les faits hiſtoriques & les ſentimens de ſpéculation; ces deux ſortes de connoiſſances ne ſe répandent pas par la même voie. Les faits hiſtoriques qui, tranſmis par les témoins oculaires, & par leurs contemporains, paſſent de bouche en bouche à la poſtérité, ſont défigurés à chaque nouveau récit; il peut arriver au bout d'un certain tems qu'ils ne ſe reſſemblent preſque plus, ou même qu'ils deviennent tout-à-fait méconnoiſſables. La foibleſſe de notre mémoire, le plaiſir que les hommes trouvent à exagérer, leur molle nonchalance, tout cela, dis-je, contribue aux altérations des événemens qui ne ſont point conſervés

ſervés par écrit. Le raiſonnement, n'ayant point de priſe, ou n'en ayant que fort peu ſur ces ſortes de matieres, ne ſauroit y rappeler la vérité lorſqu'une fois elle s'en eſt éclipſée. C'eſt ainſi que l'on ſuppoſe que les fables d'Hercule, de Théſée, & de Bacchus ſont originairement fondées dans des hiſtoires qui ont été corrompues par la tradition.

Le cas eſt différent par rapport aux opinions ſpéculatives. Si les argumens qui les prouvent ſont aſſez clairs & aſſez à la portée commune pour convaincre tous les hommes, ils conſerveront à ces opinions leur pureté primitive, par-tout où elles ſe ſeront répandues. Si ce ſont des argumens abſtrus qui ſurpaſſent la portée du vulgaire, les doctrines qui s'y appuyent ne ſeront connues que d'un petit nombre de perſonnes, & ſeront enſévelies dans l'oubli auſſi-tôt que ces perſonnes ceſſeront de s'en occuper. Que des deux membres de ce dilemne on choiſiſſe celui qu'on voudra, il paroîtra également impoſſible que la religion primitive du genre humain ait été un théïſme raiſonné, dont la corruption eût

engendré l'idolâtrie & les diverſes ſuperſtitions du monde payen. Des raiſonnemens aiſés l'euſſent empêché de ſe corrompre : des raiſonnemens abſtraits & difficiles l'euſſent dérobé à la connoiſſance du peuple, ſeul corrupteur des principes & des opinions.

II.

Si donc nous voulons pouſſer notre recherche avec ſuccès, le polythéïſme, conſidéré comme la premiere religion du genre humain plongé dans l'ignorance, eſt le point dont nous devons partir.

Si la contemplation des œuvres de la nature avoit conduit les hommes à la connoiſſance d'un pouvoir ſupérieur, intelligent & inviſible, ils n'auroient jamais attribué qu'à un ſeul être la production & l'arrangement de la grande machine de l'univers ; ils n'auroient jamais pu ſe figurer que ce plan régulier, que ce ſyſtême dont toutes les parties ſont ſi bien proportionnées, fût l'ouvrage de pluſieurs. Car quoiqu'il y ait des perſonnes d'un tour d'eſprit particulier qui ne voient

pas qu'il fût ſi abſurde d'imaginer que pluſieurs êtres, indépendans les uns des autres, & tous doués d'une ſageſſe ſupérieure, euſſent pu concerter un pareil plan & l'exécuter en commun, ce ne ſont pourtant là que des hypotheſes: & quand nous en accorderions la poſſibilité, il n'y auroit encore ni néceſſité ni vraiſemblance que cela fût ainſi. Dans toute l'étendue du monde on ne voit qu'un modele, chaque choſe eſt ajuſtée à chaque choſe, le même deſſein regne par-tout. Cette uniformité nous oblige à reconnoître un auteur unique; la ſuppoſition de plus d'une cauſe avec les mêmes attributs & les mêmes effets, ne feroit qu'embarraſſer l'imagination ſans contenter l'entendement (1).

Mais ſi, d'un autre côté, quittant les œuvres de la nature, nous cherchons les traces

(1) Pline nous dit que trois artiſtes avoient travaillé à la ſtatue de Laocoon: cependant, il eſt ſûr que ſans en être avertis, un grouppe de figures taillé dans la pierre & exécuté ſur le même plan ne nous paroîtroit jamais l'ouvrage de plus d'un ſtatuaire. Attribuer un effet unique à la combinaiſon de pluſieurs cauſes, ce n'eſt point du tout raiſonner d'une façon naturelle.

d'un pouvoir invisible dans les événemens de la vie humaine, la variété & la contrariété que nous y trouvons, nous conduira nécessairement au polythéïsme, & nous fera reconnoître plusieurs divinités bornées & imparfaites. Ce que le soleil fait mûrir est ravagé par la tempête; les plantes qui se nourrissent de l'humidité des pluies & des rosées, sont desséchées par les ardeurs du soleil. Ici une nation que la famine désole, trouve sa ressource dans la guerre; là les maladies & la peste dépeuplent un royaume florissant, qui nage dans l'abondance. La même nation n'a pas les mêmes succès par terre & par mer: aujourd'hui elle triomphe de ses ennemis, demain elle succombera sous leurs armes. En un mot, cette dispensation des événemens, que nous attribuons à une providence particuliere, est variable & incertaine au dernier point. Si plusieurs intelligences s'en mêlent, ce ne peut être qu'avec des desseins & des vues contraires, ce qui doit produire entr'elles un combat perpétuel. Si une seule intelligence y préside, il faut qu'elle soit sujette à se repentir & à changer

de réſolution, ce qui ne pourroit arriver que par impuiſſance ou par légéreté. Chaque peuple a ſa divinité tutélaire : chaque élément eſt gouverné par un maître inviſible : les dieux ont partagé l'empire du monde, chacun a ſon propre domaine, & le même dieu ne ſuit pas toujours la même conduite : un jour il vous protége, l'autre il vous abandonne : ſes faveurs & ſa haine dépendent de prieres & de ſacrifices, de rites & de cérémonies bien ou mal adminiſtrées. C'eſt de-là que viennent tous les biens & tous les maux entre leſquels nous voyons flotter la vie humaine.

Concluons-en qu'aucune des nations idolâtres n'a puiſé ſes premieres idées religieuſes dans le ſpectacle de la nature. L'intérêt que les hommes prennent aux divers événemens de la vie, les eſpérances & les craintes dont ſans ceſſe ils ſont agités, voilà la vraie ſource de ces religions. Auſſi voyons-nous que les Idolâtres ont de tous tems eu ſoin de diſtinguer les différentes fonctions de leurs divinités, & qu'ils ſe ſont adreſſés, ſelon les occaſions, à celle qui préſidoit aux choſes

qu'ils ſouhaitoient de voir réuſſir. Junon eſt invoquée pour les mariages ; Lucine pour les accouchemens ; Neptune exauce les prieres du navigateur ; Mars celles du guerrier ; le laboureur cultive ſes champs ſous la protection de Cérès ; le marchand ſe recommande à Mercure. Rien n'arrive dans le monde qui ne ſoit confié au gouvernement de quelque intelligence ; & dans la vie humaine, il n'y a point de bon ni de mauvais ſuccès qui ne puiſſe devenir un ſujet de prieres ou d'actions de graces (1).

C'eſt en effet une vérité inconteſtable, que pour porter l'attention des hommes au-delà du monde viſible, & pour la faire re-

(1) *Fragilis & laborioſa mortalitas in partes ita digeſſit, infirmitatis ſuæ memor, ut portionibus quiſque coleret quo maximè indigeret.* Plin. liv. 11.

Dès le tems d'Héſiode, il y eut déja trente mille Dieux. *Op. & Dier. lib.* 1, *v.* 250. Cependant ce nombre ne ſuffiſoit pas encore aux fonctions qu'ils avoient à remplir : il fallut ſubdiviſer leurs tâches : il y eut juſqu'à un Dieu qui préſidoit à l'éternuement. V. *Ariſt. Probl. Sect. XXXIII. cap.* 7. Le département de la génération fut diviſé entre pluſieurs Dieux, à cauſe de l'importance & de la dignité de cet acte.

monter juſqu'à une puiſſance inviſible, il faut que quelque paſſion les anime ; ils n'entreprendroient jamais de pareilles recherches, s'ils n'avoient point de motif pour les entreprendre. Mais quelle paſſion nous expliquera un effet qui eſt de ſi grande importance ? Seroit-ce une curioſité qui ſe borne à la ſpéculation ? Seroit-ce le pur amour de la vérité ? Motifs trop ſubtils pour faire impreſſion ſur des ames groſſieres ; & qui d'ailleurs conduiroient à l'examen de la ſtructure du monde, objet trop vaſte pour des eſprits ſi bornés. On ne peut ſuppoſer à ces hommes barbares que les paſſions les plus ordinaires, le deſir du bonheur, la crainte de la miſere, les terreurs qu'inſpire la mort, la ſoif de la vengeance, les appétits naturels qui portent à rechercher la nourriture & les néceſſités de la vie ; il n'y a point d'autres motifs qui puiſſent agir ſur eux. Ce ſont ces ſortes d'eſpérances & de frayeurs, mais les dernieres ſur-tout, qui les engagent à interroger l'avenir avec une curioſité inquiete, à vouloir ſonder l'ordre des cauſes futures, & prévoir les événemens incertains de la vie humaine.

C'eſt à travers une ſcene ſi remplie de déſordres, qu'avec des yeux égarés & ſtupéfaits, ils entrevoient, pour la premiere fois, des traces obſcures d'une Divinité.

III.

Ce monde que nous habitons eſt un grand théâtre dont les machines nous ſont cachées : nous ne voyons point les premiers reſſorts, nous ignorons les cauſes des événemens : menacés ſans ceſſe de mille maux, nous manquons toujours ou d'intelligence pour les prévoir, ou de puiſſance pour les prévenir : nous ſommes continuellement flottans entre la vie & la mort, entre la maladie & la ſanté, entre l'abondance & la diſette. Des cauſes ſecretes verſent ſur la race humaine ces biens & ces maux : elles agiſſent ſouvent lorſque l'on s'y attend le moins ; & leur façon d'agir eſt un myſtere.

Ces cauſes inconnues ſont les objets conſtans de nos craintes & de nos eſpérances : & tandis que l'attente d'un avenir incertain nous inquiete & trouble notre repos, l'imagination, de ſon côté travaille à ſe

former des idées de ces pouvoirs dont nous dépendons ſi fort. Si les hommes ſavoient analyſer la nature, en ſuivant la philoſophie la plus vraiſemblable ou du moins la plus intelligible, ils verroient qu'en effet ces cauſes ne conſiſtent que dans l'arrangement des moindres particules de nos corps, & des objets extérieurs: ils verroient que de ce mécaniſme invariable dépendent tous ces événemens qui leur cauſent tant d'inquiétude. Mais cette philoſophie n'eſt point faite pour le ſtupide vulgaire: il ne conçoit les cauſes inconnues que d'une maniere vague & confuſément; cependant ſon imagination, toujours occupée du même ſujet, s'efforce d'en produire une idée plus diſtincte. Plus l'eſprit ſe tourne vers ces cauſes, plus il conſidere combien leurs opérations ſont indéterminées; moins il eſt ſatisfait de ſes recherches: il ſeroit forcé d'abandonner une auſſi pénible entrepriſe, ſi un penchant inné à la nature humaine ne le conduiſoit à un ſyſtême qui lui paroît plauſible.

Les hommes en général inclinent à ſe figurer tous les êtres ſemblables à eux-mêmes,

à revêtir tous les objets des qualités qui leur ſont familieres, & qu'ils ſentent en leurs propres perſonnes. Nous voyons une face humaine dans la lune, des armées dans les nuages, & nous penchons tous à attribuer de la bonne ou de la mauvaiſe volonté à toutes les choſes indifféremment qui nous plaiſent ou qui nous choquent; il n'y a que l'expérience & la réflexion qui puiſſent nous corriger de cette erreur. De là le fréquent uſage de la Proſopopée, & les beautés dont elle enrichit la poéſie : les arbres, les montagnes, & les rivieres ſe perſonnifient; la nature inanimée prend de la vie & du ſentiment. Je veux que nous ne ſoyons pas les dupes de ces expreſſions poétiques, & que nous ne les confondions point avec la réalité; nous y trouvons au moins du beau & du naturel; cela ne prouve-t-il pas qu'elles plaiſent à notre imagination, & qu'elles flattent un certain penchant qui eſt en nous? Mais que dis-je? Les dieux des fleuves & les Hamadryades ne paſſeront pas chez tous les hommes pour des perſonnages imaginaires; leur exiſtence peut devenir un article de foi,

que l'ignorance conſacrera. Les bois & les campagnes ſe peupleront de génies, d'eſprits inviſibles qui les habitent & les protégent. Les philoſophes même ne ſe ſont pas entiérement garantis de ce foible : ne les a-t-on pas vu donner à la matiere brute une horreur du vuide, des ſympathies, des antipathies, & d'autres affections qui n'appartiennent qu'à l'eſpece humaine ? Au fond cela n'étoit pas plus abſurde que de tranſporter, comme on ne le fait encore que trop, nos paſſions & nos foibleſſes dans le ciel, de dépeindre la divinité comme un être jaloux, vindicatif, partial & capricieux, d'en tracer, en un mot, un portrait qui reſſemble à un homme méchant & inſenſé, avec la différence qu'on lui accorde plus de pouvoir & d'autorité.

Faut-il donc s'étonner qu'avec cette ignorance totale par rapport aux cauſes, & tremblant à la ſeule penſée de l'avenir, le genre humain ſe ſoit ſoumis au gouvernement immédiat de certains pouvoirs inviſibles, en qui il ſuppoſoit de l'intelligence & du ſentiment ? Les cauſes inconnues toujours

préſentes à l'eſprit, & s'offrant toujours ſous le même aſpect, devoient paroître toutes de la même eſpece. Nous les ferons donc penſer & raiſonner, nous leur donnerons nos paſſions, nos organes même, & notre figure, afin de leur reſſembler davantage.

Les hommes deviennent plus ſuperſtitieux à meſure qu'ils éprouvent un plus grand nombre d'accidens dans le cours de leur vie. Les joueurs & les mariniers ſont des preuves frappantes de cette vérité; quoique de tous les hommes les moins capables de réfléchir, on les voit livrés aux craintes les plus ridicules, aux ſuperſtitions les plus frivoles. Les dieux, diſoit Coriolan, influent ſur tout, mais en particulier ſur les évenemens de la guerre, parce que ce ſont les plus incertains (1). Toute la vie humaine eſt expoſée aux viciſſitudes de la fortune, & l'étoit bien davantage avant que l'ordre fût introduit par l'inſtitution du gouvernement. Ces tems barbares devoient donc être le regne de

(1) Dion. Hal. lib. VIII.

la ſuperſtition, & les hommes de ces tems-là devoient n'avoir rien de plus preſſé que de tâcher de connoître ces ſubſtances inviſibles dont ils attendoient tous leurs biens & tous leurs maux. N'ayant aucune notion de l'aſtronomie, ni de la botanique, ni de l'anatomie, trop peu curieux pour obſerver la merveilleuſe ſubordination des cauſes finales, comment ſe ſeroient-ils élevés juſqu'à cette premiere cauſe, ſource de tous les êtres, juſqu'à cet eſprit infiniment parfait, dont la volonté toute-puiſſante arrangea l'univers ? Une idée auſſi ſublime étoit trop au-deſſus de leur étroite conception : ils n'étoient capables, ni d'appercevoir la beauté de l'ouvrage, ni de comprendre la grandeur de l'ouvrier. Il ne leur reſtoit donc qu'à ſe repréſenter leurs dieux, comme une façon de créatures humaines, peut être même priſes d'entre les hommes, inviſibles à la vérité, & plus puiſſantes que nous, mais conſervant d'ailleurs toutes les paſſions & tous les appétits, de même que les organes corporels, appropriés à notre eſpece. Des ſubſtances auſſi limitées, quoique maîtreſſes de

notre ſort, ne pouvant pas ſe trouver partout, ni exercer par tout leur empire, il fallut en multiplier prodigieuſement le nombre, & le proportionner à la variété des événemens qui changent la face de la nature. Dès-lors parut une foule de divinités locales, & tous les eſpaces en furent remplis. C'eſt ainſi que l'Idolâtrie a ſubjugué & ſubjugue encore les hommes dépourvus d'inſtruction; c'eſt-à-dire, la plus grande partie du genre humain (1).

Toutes les affections humaines peuvent nous ſuggérer l'idée de ces intelligences in-

(1) Le paſſage ſuivant d'Euripide vient ici ſi à propos que je ne puis m'empêcher de le tranſcrire.

Οὐκ ἔστιν οὐδὲν σῖγον, οὔτ' εὐδοξία
Οὔτ' ἂν καλῶς πράσσοντα μὴ πράξειν κακῶς.
Φύρουσι δ' αὖθ' οἱ θεοὶ καλοῦντε καὶ πρόσω,
Παράγμον' ἐντιθέντες, ὡς ἀγνωσία
Σέβῃ μᾶλλον αὐτούς.

Hecuba.

Rien n'eſt ſtable dans l'univers : la gloire paſſe ; le bonheur s'envole. Les dieux bouleverſent la vie humaine, en y mêlant enſemble les choſes les plus contraires : ils confondent tout : ils nous tiennent dans l'incertitude, afin que nous les reſpections davantage.

viſibles, l'eſpérance, la crainte, la reconnoiſſance, la triſteſſe. Cependant, ſi nous ſondons nos cœurs, ſi nous obſervons ce qui ſe paſſe autour de nous; il ſe trouvera que les paſſions triſtes nous font plus ſouvent fléchir les genoux que les paſſions agréables. Nous recevons communément la proſpérité, comme une choſe qui nous eſt dûe, & ſans nous informer d'où elle vient: elle nous remplit de joie, d'allégreſſe & d'activité: elle rehauſſe les plaiſirs ſenſuels, elle augmente les agrémens de la ſociété, elle en rend la jouiſſance plus vive. Dans cet état, notre ame n'a ni le loiſir ni l'envie de ſe tranſporter dans les régions du monde inviſible; au-lieu que le moindre déſaſtre nous alarme, & nous fait penſer aux cauſes dont il peut tirer ſon origine: la crainte de l'avenir nous ſaiſit: notre eſprit ſe livre à la défiance & aux frayeurs, il s'abîme dans la mélancolie, il a recours à tous les moyens qu'il croit propres à appaiſer ce pouvoir myſtérieux, dont il s'imagine que ſa deſtinée dépend.

L'avantage que nous pouvons retirer des afflictions, eſt le lieu commun le plus rebattu

par les prédicateurs: cet avantage consiste à nous inspirer des sentimens religieux, à dompter notre orgueil, à éteindre en nous l'amour des choses sensibles, qui nous fait oublier la divine Providence. Cette morale n'est point particuliérement affectée aux religions modernes; les anciens en ont déja fait usage. *Les dons de la Fortune, dit* un Historien Grec (1), *se ressentent toujours de son naturel envieux: elle ne répand jamais sur les hommes des faveurs pures & sans mélange: tous ses présens sont détrempés dans l'amertume. Par ces corrections, elle veut nous apprendre à révérer les dieux, que nous ne négligeons & n'oublions que trop vîte, lorsque nos jours coulent au gré de nos desirs.*

Quel est l'âge ou le période de la vie, où les hommes penchent le plus vers la superstition? C'est l'âge le plus foible, & le plus craintif. Quel est le sexe le plus superstitieux? On peut répondre dans les mêmes

(1) Diod. Sicul. liv. III.

termes.

termes. *Les chefs*, dit Strabon (1), *& les exemples de tout genre de ſuperſtition ce ſont les femmes : c'eſt elles qui excitent les hommes à la dévotion, aux prieres & à l'obſervance des jours religieux : il eſt rare qu'un homme qui vit ſéparé de leur commerce ſe livre à ces ſortes de pratiques : C'eſt pourquoi rien n'eſt moins vraiſemblable que ce que l'on raconte d'un certain ordre de perſonnes parmi les Getes, leſquelles, quoique vivant dans un célibat perpétuel, pouſſent la religion juſqu'au fanatiſme.* Si ce raiſonnement étoit juſte nous devrions prendre mauvaiſe idée de la dévotion des moines ; mais une expérience, qui peut-être n'étoit pas ſi commune du tems de Strabon, nous a appris que l'on peut vivre dans le célibat, & profeſſer la chaſteté, ſans en avoir une liaiſon moins étroite avec les femmes, & ſans en moins ſympathyſer avec ce ſexe pieux & timide.

(1) Lib. VII.

IV.

Il n'y a qu'un article en théologie ſur lequel preſque tout le genre humain ſoit d'accord, c'eſt qu'il exiſte dans le monde un pouvoir intelligent & inviſible. Mais ce pouvoir eſt-il ſuprême ou ſubordonné? réſide-t-il dans un ſeul être, ou eſt-il partagé entre pluſieurs? quels ſont les attributs, les qualités, les liaiſons & les principes d'action de ces êtres? ſur tous ces points, les ſyſtêmes populaires s'éloignent extrêmement les uns des autres.

Avant la renaiſſance des lettres, les Européans nos ancêtres crurent, comme nous faiſons aujourd'hui, l'exiſtence d'un ſeul Dieu, auteur & ſouverain de la nature, mais dont la puiſſance, quoique abſolue en elle-même, étoit ſouvent exercée par le miniſtere des Anges, exécuteurs de ſes ſaintes volontés. Ce n'étoit pas tout. Ils croyoient encore que l'univers étoit rempli d'autres ſubſtances inviſibles, de fées, de farfadets, de lutins, êtres d'un rang ſupérieur aux hommes, mais infiniment au-deſſous des eſprits

céleſtes qui entourent le trône de l'Eternel. Or ſuppoſons que dans ces ſiecles quelqu'un eût nié l'exiſtence de Dieu & celle des Anges, pendant que, par un travers ſingulier, il eût cru vrai au pied de la lettre tout ce qui eſt débité dans les contes des fées : cet homme-là n'auroit-il pas, à juſte titre, paſſé pour athée ? Aſſurément il y auroit plus de diſtance d'un tel homme à un vrai théïſte, qu'à un homme qui ne reconnoîtroit aucune intelligence inviſible : & ce ſeroit bien être la dupe d'une reſſemblance accidentelle de noms, que de vouloir ranger des ſentimens ſi oppoſés dans une même claſſe.

Mais, à bien conſidérer la choſe, les dieux des idolâtres ne valent pas mieux que les eſprits folets de nos ancêtres, & ne méritent pas plus de vénération. Cette prétendue religion n'eſt en effet qu'un athéïſme ſuperſtitieux : les objets du culte qu'elle établit, n'ont point le moindre rapport avec l'idée que nous nous formons de la divinité : on n'y trouve point de premier principe de toute intelligence, point d'empire ſuprême, point

d'ordonnance, point de deſſein dans la formation du monde.

Les Chinois, lorſque leurs prieres ne ſont pas exaucées, battent leurs idoles (1). La premiere groſſe pierre où les Lapons remarquent une figure extraordinaire, devient leur divinité (2). La mythologie égyptienne, pour juſtifier le culte que ce peuple rendoit aux animaux, nous apprend que les dieux, pourſuivis par les fils de la Terre, n'ont ſçû ſe dérober à la fureur de leurs ennemis, qu'en ſe transformant en bêtes brutes (3). Les Cauniens, nation de l'Aſie mineure, réſolus de ne ſouffrir aucun dieu étranger, s'aſſembloient réguliérement dans certaines ſaiſons: Chaque Caunien, armé de toute piece, frappoit l'air de ſa lance: la proceſſion s'avançoit juſques aux frontieres: & c'eſt ainſi que l'on chaſſoit les divinités qui n'étoient pas du

(1) Le Pere le Comte.

(2) Regnard, Voyage de Laponie.

(3) *Diod. Sic. lib. I. Lucian : de Sacrificiis.* Ovide y fait alluſion, Met. lib. V, v. 321; de même que *Manile*, lib. IV.

pays (1). Les dieux immortels ne valent pas les Sueves, diſoit à Céſar une nation de la Germanie (2).

Les dieux, ma chere fille, ont infligé aux hommes de grands maux; mais les hommes, à leur tour ont fait beaucoup de mal aux dieux: c'eſt le diſcours que Dione tient à Vénus, bleſſée par Diomede (3). Il n'y a qu'à ouvrir le premier auteur claſſique qui vous tombe ſous les mains, pour voir des portraits tout auſſi groſſiers de ces ſortes de divinités. Longin a bien raiſon de dire que de pareilles idées, priſes à la lettre, ſont un véritable athéïſme (4).

Quelques auteurs (5) ont marqué leur ſurpriſe de ce que les impiétés d'Ariſtophane non-ſeulement ayent été tolérées, mais repréſentées & applaudies ſur le théâtre

(1) Herodot. lib. I.

(2) Céſar, *Commens. de bello Gallico, lib. IV.*

(3) Hom. Iliad. lib. IX.

(4) Cap. VII.

(5) Le Pere Brumoy, Théatre des Grecs; & Fontenelle, Hiſtoire des Oracles.

d'Athènes, au milieu de ce peuple si superstitieux & si jaloux de la religion établie, de ce peuple, qui dans le même tems faisoit expirer Socrate à cause de sa prétendue incrédulité. Ces écrivains ne considerent point que les images familieres & burlesques du poëte comique, loin de paroître impies, étoient exactement conformes à l'idée que les anciens se faisoient de leurs dieux. Se peut-il une conduite plus basse & plus criminelle que celle de Jupiter vis-à-vis d'Amphitryon? Cependant la comédie qui retrace ce bel exploit, passoit pour être la plus agréable au pere des dieux: à Rome l'on en ordonnoit la représentation toutes les fois que l'état étoit menacé de peste, de famine ou de quelque autre calamité publique (1). Les Romains s'imaginoient que semblable à tous les vieux débauchés, Jupiter se plaisoit à se rappeller ses antiques prouesses, & qu'il n'y avoit rien qui flattât autant sa vanité.

Dans des tems de guerre, les Lacédémoniens avoient soin de faire leurs prieres de grand

(1) Arnob. lib. VII.

matin, ils croyoient par-là prévenir leurs ennemis, & diſpoſer les dieux en leur faveur, en préſentant les premiers leur requête (1). Nous voyons par un paſſage de Séneque, que les dévots qui fréquentoient les temples, tâchoient de s'entendre avec le ſacriſtain pour être placés dans la proximité de l'image ſacrée, d'où ils penſoient que leurs prieres pouvoient être mieux entendues (2). Les Tyriens, aſſiégés par Alexandre, enchaînerent la ſtatue d'Hercule, pour l'empêcher de déſerter & de paſſer chez les ennemis (3). Auguſte, après que ſa flotte eut été deux fois détruite par la tempête, défendit de porter Neptune dans la proceſſion ſolemnelle qui ſe fit en l'honneur des dieux; & crut s'être parfaitement bien vengé (4). Après la mort de Germanicus, le peuple déchargea ſa fureur ſur les dieux; ils furent la-

(1) Xénophon de Lacedæm. Rep.

(2) *Non ſunt ad cœlum elevandæ manus, nec exorandus ædituus ut nos ad aures ſimulacri, quaſi magis exaudiri poſſimus, admittat.* Ep. XLI.

(3) *Qu. Curtius, l. IV. c. 3. Diod. Sic. lib. XVII.*

(4) *Suetonius in vitâ Auguſti, cap. 16.*

pidés dans leurs temples, & l'on leur refuſa tous les hommages publics (1).

Il n'eſt jamais venu dans la penſée à aucun polytéïſte d'attribuer la création & l'arrangement de l'univers à des êtres auſſi imparfaits. Héſiode, dont les écrits, avec ceux d'Homere, compoſent le ſyſtême canonique du paganiſme (2), Héſiode, dis-je, poſe en fait que les dieux & les hommes ſont également produits par les forces inconnues de la nature (3) : dans toute ſa théogonie, nous ne trouvons qu'un ſeul exemple de création ou de production volontaire, c'eſt celui de Pandore, qui encore ne fut créé que par dépit, & pour punir Prométhée d'avoir dérobé le feu céleſte, & de l'avoir apporté parmi les hommes (4); l'idée de génération paroît

(1) Idem. *In vitâ Caligulæ, cap.* 5.

(2) *Herotodus, lib. II. Lucian. Jupiter confutatus, de luctu Saturni, &c.*

(3) Ὡς ἰμόθεν γέγάασι θεοὶ, θνητοί τ' ἄνθρωποι.

Les Hommes & les Dieux ont la même origine.

Heſ. Opera & Dies, v. 108.

(4) *Theogonia*, v. 570.

avoir été plus goûtée des anciens mythologiſtes, que celle de création ou de formation, c'eſt preſque la ſeule dont ils faſſent uſage pour expliquer l'origine du monde.

Ovide vivoit dans un ſiecle ſavant: il avoit appris des philoſophes que le monde eſt l'ouvrage divin d'un créateur; mais cette idée ne s'accommodant point avec le ſyſtême fabuleux qu'il mettoit en vers, il ne la touche que d'une maniere vague, & ſait la détacher de ſon plan:

— *Quiſquis fuit ille deorum.*

un Dieu, dit-il, quel qu'il ait été, a diſſipé la nuit du chaos, & a tiré l'ordre de la confuſion (1): il ſavoit bien que ce ne pouvoit être, ni Saturne, ni Jupiter, ni Neptune, ni aucun des autres: la théologie qu'il ſuit ne lui enſeigne rien ſur cette queſtion; & il la laiſſe indéciſe.

Diodore de Sicile (2), qui commence ſon ouvrage par le dénombrement de tout ce

(1) *Metamorph. lib. I, v.* 32.
(2) *Lib. I.*

qui ſe diſoit alors de plus raiſonnable touchant l'origine de l'univers, ne dit pas un mot de la divinité, & ne fait pas même mention d'un auteur intelligent; cependant ceux qui ont lu cet hiſtorien, ſont obligés de reconnoître qu'il étoit plutôt enclin à la ſuperſtition qu'au libertinage. Dans un autre endroit (1), en parlant de la nation Indienne connue ſous le nom d'*Ichthyophagues*, il prétend que vu la grande difficulté de trouver l'origine de ces peuples on eſt réduit à les ranger parmi les *Aborigenes*, c'eſt-à-dire, à croire qu'ils n'ont point de commencement, & que leur race exiſte de toute éternité, comme, dit-il, d'habiles phyſiciens l'ont fort bien obſervé en traitant de l'origine de la nature. « Il ſe pourroit pourtant, ajoute-» t-il, que dans ces ſortes de ſujets, qui ſur-» paſſent ſi fort la capacité humaine, ceux, » qui raiſonnent le plus, y viſſent le moins » clair : des raiſonnemens ſpécieux ne con-» duiſent ſouvent qu'à l'apparence du vrai, » tandis que la vérité même échappe. »

(1) *Lib. I.*

Ne doit-il pas paroître bien étrange qu'un homme ſi zélé pour ſa religion ait pu embraſſer un pareil ſentiment (1)? Mais ce n'a jamais été que par accident que la queſtion ſur l'origine du monde eſt entrée dans les anciens ſyſtêmes : les théologiens de ces tems-là ne la regardoient point comme étant de leur reſſort ; il n'y eut que les philoſophes qui s'en occupaſſent ; & ce n'eſt que fort tard que ceux-ci s'aviſerent de chercher la cauſe univerſelle dans une ſuprême intelligence. Il s'en falloit bien alors qu'on ne regardât comme profanes ceux qui expliquoient l'origine des êtres ſans recourir à la divinité : Thalès, Anaximene, Héraclite, ni pluſieurs autres qui ſe déclaroient pour le même ſyſtême de Coſmogonie, n'eurent

(1) Le même auteur qui ſait ſi bien ſe paſſer de Dieu dans l'explication de l'origine du monde, regarde comme fort impies ceux qui oſent déduire de cauſes phyſiques les événemens les plus communs, les tremblemens de terre, les orages, les inondations ; pour lui, il les attribue fort dévotement à la colere de Jupiter & de Neptune. Par-là il eſt manifeſte, d'où il a pris ſes idées de religion. *Lib. XV, p. 364, ex editione Rhodomanni.*

jamais de cenſure à ſubir ; au lieu qu'Anaxagore, le premier des philoſophes qui mérite véritablement le nom de théïſte, fut le premier qu'on accuſa d'être athée (1).

Epicure, encore écolier, liſoit avec ſon précepteur ces vers d'Héſiode :

Long-tems avant les jours de l'univers produit,
Le Chaos du Néant perça l'obſcure nuit ;
La Terre, des mortels le commun domicile,
Sortit du vaſte ſein de ce Chaos fertile.

Le jeune diſciple donna, pour la premiere fois, des marques de génie en demandant,

(1) Il eſt très-facile de rendre raiſon pourquoi Thalès, Anaximandre, & tous ces Philoſophes des premiers tems paſſoient, pour fort orthodoxes chez les payens, pendant qu'Anaxagore & Socrate, qui ont été de vrais théïſtes, furent taxés d'impiété. La force aveugle de la nature qui a pu faire des hommes, a pu faire auſſi un Jupiter & un Neptune ; leſquels ſe trouvant les êtres les plus puiſſans qui fuſſent dans le monde, ont pu devenir des objets de culte, au lieu que ſous le gouvernement d'une ſouveraine intelligence, premiere cauſe de tout, ces êtres fantaſques, ou n'exiſtent point, ou ſont dans une dépendance qui ne leur laiſſe plus rien de divin. Platon dit que le crime qu'on avoit imputé à Anaxagore, c'étoit d'avoir nié la divinité des aſtres, des planetes, & d'autres choſes créées. *De Leg.* LX.

& d'où vint le chaos ? Le maître répliqua que ce n'étoit pas ſon affaire de réſoudre cette queſtion ; qu'il falloit s'adreſſer aux philoſophes. C'eſt ce qui porta Épicure à abandonner la philologie & les autres études qui s'y rapportent, pour s'adonner tout entier à la ſcience qui lui promettoit de ſatisfaire la curioſité qu'il ſe ſentoit pour des matieres auſſi relevées (1).

Si les lettres & les interpretes des fables ont eu ſi peu de pénétration ; croirons-nous que le commun peuple ait pouſſé ſes recherches juſqu'à ſe faire une religion raiſonnée ? que dis-je ? Les philoſophes même, raiſonneurs par état ſur ces ſortes de ſujets, ne ſe ſont-ils pas accommodés des doctrines les plus groſſieres & les plus abſurdes ? N'ont-ils pas enſeigné que les dieux & les hommes tiroient leur origine commune de la nuit & du chaos, de l'eau, du feu, de l'air, ou de quelque autre élément, qu'ils prenoient pour l'élément primitif ?

Ce n'eſt pas ſeulement par rapport à leur

(1) *Sextus Empiricus*, adverſus Mathem. L. IX.

origine qu'on faiſoit dépendre les dieux du pouvoir de la nature ; durant tout le cours de leur exiſtence, ils étoient aſſujettis à l'empire de la deſtinée. *Souvenez-vous*, dit Agrippa au peuple romain, *ſouvenez-vous du pouvoir de la néceſſité, de ce pouvoir auquel les dieux même ſont obligés de ſe ſoumettre* (1). C'eſt conformément à ces principes que Pline le jeune, en décrivant les ténebres, l'horreur & la confuſion qui accompagnerent la premiere exploſion du Véſuve, ajoute que l'on croyoit que la nature alloit périr, & que les dieux & les hommes alloient être enveloppés dans une ruine commune (2).

Il faudroit en effet avoir bien de la complaiſance pour accorder le nom de religion à une théologie auſſi défectueuſe, & pour la mettre de niveau avec les ſyſtêmes plus ſublimes & plus juſtes qui ont été bâtis dans ces derniers tems. Pour moi, je puis à peine me réſoudre de donner le titre honorable de théïſme aux principes d'un Marc-Aurele,

(1) Dionyſ. Halicarn. *lib. VI.*
(2) Plin. Epiſtol. *lib. VI.*

d'un Plutarque & de quelques autres philoſophes du portique ou de l'académie ; quoique aſſurément il y ait dans ces principes une fineſſe que l'on eſt bien éloigné de rencontrer dans la ſuperſtition payenne. Car enfin ſi la mythologie du paganiſme eſt le vieux ſyſtême européan dont on auroit retranché Dieu & les Anges, en n'y laiſſant que les fées & les lutins ; ne peut-on pas dire que la doctrine de ces philoſophes retranche la divinité, & ne laiſſe que des Anges & de la féerie ?

V.

Mais notre deſſein eſt ſur-tout de conſidérer le polythéïſme groſſier du peuple, d'en analyſer les différens phénomenes, & d'en chercher l'origine dans certains principes de la nature humaine.

Quiconque apprend l'exiſtence d'un pouvoir ſupérieur par des raiſonnemens tirés des merveilles de la nature, ne peut regarder le monde que comme une production de cet Etre divin qui eſt la ſource de tous les êtres. Il s'en faut bien que le commun des idolâ-

tres ſe forme cette notion ; il déifie toutes les parties de l'univers ; tout ce que la nature a fait d'un peu remarquable eſt pour lui une divinité : le ſoleil, la lune, les étoiles ſont autant de dieux : les fontaines ſont habitées par des nymphes, les arbres recelent des hamadryades. Ce n'eſt pas tout : les ſinges, les chiens, les chats, & d'autres animaux deviennent des êtres ſacrés dans l'opinion des hommes, & leur inſpirent une religieuſe vénération. On voit par-là que quelque penchant que nous puiſſions avoir à croire qu'il exiſte un pouvoir inviſible, nous en avons pour le moins autant à fixer notre attention ſur des choſes qui affectent les ſens. Comment concilierons-nous deux penchans ſi contraires ? Le ſeul expédient, c'eſt de placer le pouvoir inviſible dans des objets qui frappent la vue.

La répartition des dieux en divers départemens, a pu faire entrer des allégories phyſiques & morales, dans les ſyſtêmes vulgaires du polythéïſme. Il étoit convenable que le dieu de la guerre fût cruel, violent & furieux, le dieu de la poéſie, aimable, poli

&

& ſpirituel, le dieu du commerce, dans les premiers tems ſur-tout, fourbe & voleur. J'avoue que les allégories que l'on prête à Homere & à d'autres fabuliſtes ſont ſouvent ſi forcées que les perſonnes de bon ſens ont ſujet de les rejeter entiérement, & de ne les enviſager que comme des productions chimériques, écloſes dans le cerveau creux des critiques & commentateurs; cependant, pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ne ſauroit douter qu'il n'y ait des fables allégoriques. Cupidon fils de Vénus, les Muſes filles de Mémoire, Promethée le frere ſage, Epimethée le frere fou, Hygiée déeſſe de la ſanté, deſcendant d'Eſculape dieu de la médecine; qui ne voit ici, & dans d'autres exemples de cette nature, les traces manifeſtes de l'allégorie? Dès qu'on ſuppoſe qu'un dieu préſide ſur quelque paſſion, ſur quelque événement, ſur une certaine ſuite d'actions, on ne ſauroit plus ſe diſpenſer de faire ſa généalogie, de lui donner certaines qualités, de lui attribuer certaines aventures, qui conviennent à la puiſſance & à la charge dont on l'a revêtu: dès-lors il eſt naturel de pouſſer,

juſqu'où elle peut aller, une comparaiſon qui plaît ſi fort à l'eſprit de l'homme.

Il eſt vrai qu'on ne doit jamais s'attendre à voir des allégories parfaites, enfantées par l'ignorance & la ſuperſtition : il n'y a point de production de génie qui demande une touche plus délicate ; & il n'y en a point où l'on ait moins réuſſi. La *peur* & la *terreur* ſont les enfans de Mars ; mais pourquoi Vénus eſt-elle leur mere (1) ? L'*Harmonie* eſt fille de Vénus ; mais eſt-il raiſonnable qu'elle ſoit engendrée par Mars (2) ? Le Sommeil eſt le frere de la Mort ; mais à quoi bon le rendre amoureux d'une des trois Graces (3) ? En voyant des fautes ſi groſſieres & ſi palpables dans la mythologie des anciens, s'obſtinera-t-on encore à y chercher les alluſions les plus fines & les mieux ſoutenues (4) ?

---

(1) *Heſiod*, Theog. v. 935.

(2) Id. ibid. & *Plutarch.* in vitâ Pelop.

(3) Iliad. *lib. XIV. v.* 267.

(4) Il eſt clair que Lucrece a été ſéduit par cette apparence d'allégorie qui regne dans les fictions du paganiſme : il invoque d'abord, ſous le nom de Vénus, ce pouvoir généra-

Les dieux que le peuple adoroit, étoient ſi peu au-deſſus des hommes, qu'il ne faut point être ſurpris de voir les héros & les bienfaiteurs des nations placés au rang des immortels. Le reſpect & la reconnoiſſance ont peuplé les cieux d'une foule nombreuſe, tirée du genre humain: la plupart des dieux de l'antiquité ont été des hommes, & ne ſont redevables de leur apothéoſe qu'à l'admiration & à l'amour des peuples: leur hiſtoire, altérée par la tradition, & chargée de merveilles ſans nombre, a produit quantité de fables; elle a été falſifiée par les poëtes, les allégoriſeurs & les prêtres; c'étoit à qui la rendroit plus miraculeuſe & plus étonnante aux yeux des ignorans.

Les peintres & les ſculpteurs faiſoient auſſi leur profit de ces myſteres: ils fourniſſoient

---

teur qui anime, renouvelle & embellit la face de la nature, mais peu après la mythologie l'entraîne à des abſurdités, il prie cette Vénus, qui n'eſt qu'un perſonnage allégorique, de calmer les fureurs de Mars dont elle eſt aimée. Ici l'allégorie ceſſe, & ſe change en un point de religion, dont un Epicurien ne peut faire uſage ſans ſe contredire.

aux hommes des images ſenſibles de leurs divinités ; & donnoient à ces images des figures humaines, ce qui augmentoit conſidérablement la dévotion, en la tournant vers un objet fixe. Ce fut probablement faute de connoître ces arts que dans les ſiecles de la barbarie on avoit déifié les plantes, les animaux, & juſques à la matiere brute : ſi dans ces tems reculés, la Syrie avoit eu un ſtatuaire capable de ſculpter un Apollon ; elle n'eût jamais adoré la pierre conique nommée héliogabale, & ne l'eût jamais priſe pour l'emblême de la divinité du ſoleil (1).

L'Aréopage condamna Stilpon à l'exil, pour avoir nié que la Minerve de la citadelle fût une déeſſe, diſant qu'elle n'étoit qu'une ſculpture de Phidias (2). Si des Athéniens & des Aréopagites penſent ſi matériellement en fait de religion ; que devons-nous

(1) *Herodian.* L. V. *Qu. Curce* nous fait le même portrait du Jupiter Ammon. L. IV. cap. 7. Les Arabes & les Peſſinumiens adoroient auſſi des pierres informes. *Arnob.* lib. VI. Cette folie ne ſurpaſſe-t-elle point celle de l'Egypte ?

(2) *Diog. Laert.* lib. III.

attendre du commun peuple des autres nations?

Ce ſont-là les principes généraux du polythéïſme: on voit que fondés dans la nature humaine le caprice & les accidens n'y ont point de part, ou n'y entrent que pour peu de choſe. Récapitulons:

Les cauſes diſpenſatrices de notre bonheur & de notre malheur, étant généralement parlant fort peu connues & fort incertaines, nous jettent dans de grandes inquiétudes: notre eſprit travaille à s'en former une idée fixe, & ne trouvant point d'autre expédient il en fait à la fin des êtres ſemblables à lui, des agens doués d'une intelligence & d'une volonté ſupérieure, de quelques degrés, à la nôtre.

Comme ces agens n'ont qu'une influence limitée, & que d'ailleurs on leur attribue des foibleſſes aſſez ſemblables aux foibleſſes humaines; il a fallu diviſer leur pouvoir en pluſieurs départemens; cette diviſion a fait naître les allégories.

Les mêmes principes ont conduit à déifier les hommes que l'on croyoit ſupérieurs aux

autres hommes, en puiſſance, en courage, ou en intelligence. De-là eſt venu le culte qu'on rendoit aux héros, avec tout ce barbare amas de traditions qui l'accompagne.

Enfin les intelligences ſpirituelles & inviſibles étant des objets trop relevés pour la portée du vulgaire, il étoit naturel qu'on en attachât l'idée à des images ſenſibles. Dans les ſiecles groſſiers on adoroit toutes les parties de l'univers qui ont le plus d'éclat; dans les ſiecles polis on repréſenta les dieux par des ſtatues & par des peintures.

Preſque tous les idolâtres, de tous les tems & de toutes les nations, s'accordent dans ces principes généraux; il n'y a pas même beaucoup de différence entre les caracteres & les fonctions qu'ils attribuent à leurs divinités (1). Les voyageurs & les conquérans grecs & romains trouvoient leurs dieux partout: quelques étranges que fuſſent les noms que ces dieux portoient; ils diſoient d'abord: ceci eſt Mercure, ceci eſt Vénus, voici

(1) Voyez ce que dit Céſ.. de la religion des Gaulois *De Bello Gallico*, lib. 6.

Mars, voici Neptune. Tacite prenoit la déeſſe *Hertha*, autrefois adorée par nos ancêtres Saxons, pour la *Mater Tellus* des Romains (1); & ſa conjecture étoit fondée.

VI.

La doctrine qui établit un ſeul Dieu ſuprême, créateur de l'univers, eſt fort ancienne: elle s'eſt répandue dans de vaſtes pays, & dans des pays fort peuplés: des perſonnes de tout rang & de toute condition l'ont adoptée & profeſſée; cependant on ſe tromperoit bien en croyant que cette doctrine doive ſes grands ſuccès aux raiſons invincibles ſur leſquelles elle eſt inconteſtablement fondée: ce ſeroit peu connoître la ſtupidité du peuple, & les préjugés incurables qui l'enchaînent aux ſuperſtitions particulieres qui ſont en vogue.

Qu'aujourd'hui même, & au milieu de l'Europe, on demande à un homme du commun pourquoi il croit un créateur tout-puiſſant? il n'alléguera jamais pour raiſon la

(2) De Moribus Germanorum.

beauté des cauſes finales ; comment les allégueroit-il ? il n'en a aucune idée. Penſez-vous qu'il étendra ſa main, pour vous faire admirer la ſoupleſſe & la variété des jointures, qui rendent tous ſes doigts flexibles du même côté, ou le juſte équilibre où ils ſont tenus par le contre-poids du pouce ? Penſez-vous qu'il tournera cette main pour vous faire remarquer la molleſſe des parties charnues, ou bien les propriétés qui la rendent ſi convenable aux uſages pour leſquels elle eſt deſtinée ? Non, ces choſes-là lui ſont trop familieres, il les regarde avec la plus parfaite indifférence. Que dira-t-il donc pour prouver qu'il y a un Dieu ? Un tel eſt mort ſubitement, un tel eſt tombé, & s'eſt fait une contuſion : cette ſaiſon a été exceſſivement aride, cette autre très-froide & fort pluvieuſe. Tous ces événemens ſont, à ſes yeux autant de coups de la Providence ; ce qui pour un bon eſprit fait une des plus fortes objections contre l'exiſtence de l'Etre ſuprême, eſt pour lui le ſeul argument par lequel on puiſſe la démontrer.

Pluſieurs théïſtes des plus zélés & des

plus éclairés, nient la Providence particuliere : ſelon eux, la ſouveraine Intelligence, qui eſt le premier principe de tout ce qui exiſte, contente d'avoir fixé des loix générales, dont la nature ne peut jamais s'écarter, lui laiſſe d'ailleurs un cours libre, n'en interrompt point à chaque moment la marche, ne trouble point, par des volontés particulieres, l'ordre univerſel qu'elle même a établi. C'eſt préciſément, diſent-ils, ce bel ordre, cette obſervation rigoureuſe des regles qui nous fournit la principale preuve du théïſme, & les réponſes les plus ſolides aux objections qu'on nous oppoſe. Mais le gros des hommes y comprend ſi peu, qu'il lui ſuffit de ſavoir que vous attribuez tous les événemens à des cauſes naturelles, pour qu'il vous trouve coupable de la plus énorme incrédulité.

L'étude ſuperficielle de la philoſophie, dit milord Bacon, *fait des athées ; l'étude profonde les ramene à la religion.* Cela eſt très-juſte. Les préjugés de la ſuperſtition engagent les hommes à faire fonds ſur de faux argumens : lorſqu'on vient à en découvrir le

foible, & l'on le découvre pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la régularité du cours de la nature, la foi chancelle, & bientôt elle fait naufrage: des méditations plus profondes nous font voir que cette régularité eſt préciſément une des plus fortes preuves que l'univers eſt formé d'après un plan conçu par une ſouveraine ſageſſe: dès-lors on revient à la croyance qu'on avoit abandonnée, & l'on eſt en état de s'appuyer ſur des fondemens plus fermes & plus durables.

Ces déſordres qui paroiſſent des violences faites à la nature, les prodiges, les miracles, ſont aſſurément ce qu'il peut y avoir de plus contraire aux deſſeins d'un être ſage; cependant rien n'eſt plus propre à inſpirer aux hommes un vif ſentiment de religion; ces événemens les frappent d'autant plus qu'ils en pénetrent moins les cauſes. C'eſt pour la même raiſon que la folie, la fureur, la rage, & tous les écarts d'une imagination échauffée, qui dégradent ſi fort les hommes, & les mettent preſque au niveau des bêtes, paſſent ſouvent pour les ſeules diſpoſitions qui puiſſent nous rendre dignes d'un commerce immédiat avec la divinité.

Puiſque donc dans les nations même qui embraſſent le théïſme, le commun peuple ne fonde ſa croyance que ſur des opinions déraiſonnables & ſuperſtitieuſes; nous pouvons conclure que ce n'eſt point par voie d'argumentation qu'il parvient à cette doctrine, mais par une façon de penſer plus aſſortiſſante à ſon génie & à ſa capacité.

Il peut arriver qu'une nation idolâtre, du nombre des dieux qu'elle adore, en choiſiſſe un, pour lui rendre un culte diſtingué; ſoit qu'elle s'imagine que dans le partage général ſon territoire a été ſoumis à la juriſdiction de ce dieu; ſoit que meſurant les choſes céleſtes d'après les choſes d'ici-bas, elle ſe figure qu'il y a un dieu qui regne ſur les autres, en qualité de monarque ou de chef ſuprême, à-peu-près comme les rois de la terre commandent à leurs ſujets, qui ſont hommes comme eux. Que ce dieu ſoit donc regardé comme protecteur particulier, ou comme ſouverain maître des cieux; il importera également de ſe procurer ſa bienveillance: il ſera ſans doute, comme les dieux terreſtres, ſenſible à la louange & à la flatte-

rie, il ne les lui faut donc point épargner; & il faut outrer ſes éloges de toute façon. Les hommes deviennent panégyriſtes & adulateurs, à meſure que la crainte les ſaiſit ou que l'infortune les accable : un tel ſurpaſſe tous ces devanciers dans l'art d'enfler les titres de ſa divinité ; ſes ſucceſſeurs renchériront ſur lui : ils trouveront des épithetes plus nouvelles, plus rares, plus pompeuſes : enfin ils en viennent juſqu'à l'infini, au-delà duquel on ne ſauroit aller ; encore ne laiſſent-ils pas de le tenter ; pour l'amour de je ne ſais quelle ſimplicité, ils ſe jettent ſouvent dans des myſteres inexplicables, myſteres qui détruiſant la nature intelligente de leur dieu, renverſent le ſeul fondement raiſonnable de ſon culte. Tant qu'ils s'en tiennent à la notion d'un être parfait, qui a créé le monde, ils ſont dans les principes avoués par la raiſon & par la ſaine philoſophie ; mais ce n'eſt que par haſard ; ce n'eſt point la raiſon qui les y a conduits, ils ſont, pour la plupart, incapables d'entendre ſa voix; ils y ont été entraînés par la flatterie & les frayeurs, qui accompagnent la plus baſſe ſuperſtition.

Chez les nations barbares, quelquefois même chez les nations civiliſées, lorſqu'on a épuiſé, en faveur d'un deſpote arbitraire, tout l'art des flatteurs, lorſque ſes qualités humaines ont paſſé par tous les degrés d'exagération, le ſervile courtiſan en fait à la fin un dieu, & le préſente aux peuples comme un être digne d'adoration. N'eſt-il pas encore beaucoup plus naturel qu'une divinité bornée, qui d'abord n'a fait que diſpenſer les biens & les maux de la vie, ſoit élevée, dans la ſuite, au rang de créateur & de ſouverain moteur de l'univers?

Il ſembleroit que par-tout où la notion d'un Dieu ſuprême eſt publiquement reçue, tout autre culte dût tomber, & qu'on ne dût rendre hommage qu'à l'Etre des êtres; cependant cela n'eſt pas. Une nation eſt-elle imbue de l'idée d'un dieu ſubalterne, d'un génie tutélaire, d'un ſaint, d'un ange? Le culte qu'elle lui rend, acquiert, de jour en jour, plus de luſtre, juſqu'à ce qu'à la fin il empiéte ſur l'adoration qui n'eſt dûe qu'à l'Etre ſuprême. La Vierge Marie, pour qui on n'avoit d'abord que l'eſtime qu'il con-

vient d'avoir pour une femme eſt vertueuſe, parvenue à uſurper pluſieurs des attributs du Tout-Puiſſant, & en a joui juſques au tems de la réformation (1). Dans les prieres des Moſcovites Dieu & St. Nicolas ne vont jamais l'un ſans l'autre.

C'eſt ainſi que le dieu, qui par amour pour Europe, s'étoit changé en taureau, & qui par ambition avoit détrôné ſon pere Saturne, devint le *Optimus Maximus* du monde payen. C'eſt ainſi encore que les notions ſublimes, dont les livres de Moïſe

(1) La doctrine des Jacobins, qui nioient la conception immaculée, n'a jamais fait fortune : & ſi l'égliſe ne l'a point condamnée ; c'eſt parce que des raiſons de politique l'en empêchoient. Les Cordeliers ont toujours ſuivi la foule, il n'en faut excepter que le quinzieme ſiecle, dans lequel parut un Cordelier Italien qui, ſelon le rapport de *Boulainvilliers*, ſe diſtingua par des ſingularités : il ſoutint que durant les trois jours que le Chriſt fut enterré, l'union hypoſtatique avoit été diſſoute, & que par conſéquent la nature humaine, pendant ce tems-là, n'avoit eu aucun droit à l'adoration. On devinera aiſément qu'une impiété auſſi groſſiere & auſſi blaſphématoire ne put manquer d'encourir l'anathême : les Jacobins en prirent occaſion d'inſulter à leurs ennemis, & ſe vengerent, en quelque façon, des diſgraces qu'ils avoient eſſuyées dans la guerre ſur la conception immaculée. *p.* 499.

& des autres écrivains inſpirés ſont remplis, ne paroiſſent pas avoir empêché qu'une bonne partie de la populace juive ne regardât l'Etre ſuprême comme leur protecteur particulier, & comme une divinité nationale.

Les dévots ſuperſtitieux, plutôt que de renoncer à la flatterie, ont toujours mieux aimé renoncer au bon ſens, & donner, tête baiſſée, dans les plus abſurdes contradictions.

En nommant l'Océan & Thétis la ſource & la premiere origine de tout ce qui exiſte, Homere ſuivoit la mythologie commune, & la tradition reçue en Grece; mais dans d'autres paſſages il ne peut s'empêcher de faire le même compliment à Jupiter, en lui donnant le titre glorieux de pere des dieux & des hommes: il oublie que tous les temples & toutes les rues ſont pleines des ancêtres, des oncles, des freres & des ſœurs de ce Jupiter, qui n'étoit en effet autre choſe qu'un parricide uſurpateur. Héſiode tombe dans les mêmes contradictions, d'autant moins excuſables, qu'il nous promet la vraie généalogie des dieux.

vient d'avoir pour une femme eſt vertueuſe, parvenue à uſurper pluſieurs des attributs du Tout-Puiſſant, & en a joui juſques au tems de la réformation (1). Dans les prieres des Moſcovites Dieu & St. Nicolas ne vont jamais l'un ſans l'autre.

C'eſt ainſi que le dieu, qui par amour pour Europe, s'étoit changé en taureau, & qui par ambition avoit détrôné ſon pere Saturne, devint le *Optimus Maximus* du monde payen. C'eſt ainſi encore que les notions ſublimes, dont les livres de Moïſe

(1) La doctrine des Jacobins, qui nioient la conception immaculée, n'a jamais fait fortune : & ſi l'égliſe ne l'a point condamnée ; c'eſt parce que des raiſons de politique l'en empêchoient. Les Cordeliers ont toujours ſuivi la foule, il n'en faut excepter que le quinzieme ſiecle, dans lequel parut un Cordelier Italien qui, ſelon le rapport de *Boulainvilliers*, ſe diſtingua par des ſingularités : il ſoutint que durant les trois jours que le Chriſt fut enterré, l'union hypoſtatique avoit été diſſoute, & que par conſéquent la nature humaine, pendant ce tems-là, n'avoit eu aucun droit à l'adoration. On devinera aiſément qu'une impiété auſſi groſſiere & auſſi blaſphématoire ne put manquer d'encourir l'anathême : les Jacobins en prirent occaſion d'inſulter à leurs ennemis, & ſe vengerent, en quelque façon, des diſgraces qu'ils avoient eſſuyées dans la guerre ſur la conception immaculée. *p.* 499.

& des autres écrivains inſpirés ſont remplis, ne paroiſſent pas avoir empêché qu'une bonne partie de la populace juive ne regardât l'Etre ſuprême comme leur protecteur particulier, & comme une divinité nationale.

Les dévots ſuperſtitieux, plutôt que de renoncer à la flatterie, ont toujours mieux aimé renoncer au bon ſens, & donner, tête baiſſée, dans les plus abſurdes contradictions.

En nommant l'Océan & Thétis la ſource & la premiere origine de tout ce qui exiſte, Homere ſuivoit la mythologie commune, & la tradition reçue en Grece; mais dans d'autres paſſages il ne peut s'empêcher de faire le même compliment à Jupiter, en lui donnant le titre glorieux de pere des dieux & des hommes: il oublie que tous les temples & toutes les rues ſont pleines des ancêtres, des oncles, des freres & des ſœurs de ce Jupiter, qui n'étoit en effet autre choſe qu'un parricide uſurpateur. Héſiode tombe dans les mêmes contradictions, d'autant moins excuſables, qu'il nous promet la vraie généalogie des dieux.

Suppoſons une religion, & il ſemble que le mahométiſme ſoit cette religion, qui tantôt dépeigne la divinité des couleurs les plus magnifiques, en nous la repréſentant comme créateur du ciel & de la terre; tantôt la rabaiſſe juſqu'à lui attribuer les facultés, les foibleſſes, les paſſions, la partialité, & toutes les fautes morales affectées à l'eſpece humaine. Cette religion, lorſqu'elle ſera éteinte, ſera citée comme un exemple de ces contradictions dont nous venons de parler, contradictions qui naiſſent du conflit des idées vulgaires & groſſieres, qui ſont naturelles aux hommes, avec le penchant pour la flatterie & pour l'exagération, qui ne leur eſt pas moins naturel. Il ne ſe peut point de preuve plus forte de la divinité d'une religion, que montrer qu'elle n'eſt point ſujette à ces ſortes d'opinions contradictoires, qui décelent l'ouvrage des hommes: heureuſement c'eſt-là le cas du chriſtianiſme.

VII.

Quoique, dans ſes notions primordiales, le vulgaire ſe repréſente Dieu comme un

être très-borné, & ne l'enviſage que comme une cauſe particuliere qui produit les maladies & la ſanté, la diſette & l'abondance, la proſpérité & l'adverſité; il eſt pourtant ſûr que lorſqu'on lui propoſe des idées plus ſublimes, il ne leur refuſe pas ſon aſſentiment, il croiroit même qu'il y auroit du danger à le refuſer. Comment donc? vous diriez que votre divinité eſt un être fini; que ſes perfections ont des limites; qu'elle eſt gênée par une force ſupérieure, qu'elle a, comme vous, ſes paſſions, ſes douleurs & ſes infirmités; qu'elle a eu un commencement, & peut avoir une fin! Perſonne n'oſeroit l'affirmer; il eſt plus prudent d'être du parti des panégyriſtes: loin de contredire ces éloges, on affecte d'en paroître extaſié, & l'on eſpere par-là de s'attirer la faveur divine. Pour mieux ſentir combien cela eſt vrai, remarquons que l'approbation que le peuple donne à ces brillantes idées, n'eſt qu'une approbation verbale: incapable de concevoir ces hautes qualités, ce n'eſt qu'en apparence qu'il les attribue au ſouverain être: & malgré le pompeux langage qu'il adopte, la

notion réelle qu'il ſe forme, demeure tout auſſi chétive & auſſi frivole qu'elle l'étoit.

Ce n'eſt qu'à l'eſprit ſeul, diſent les mages, que la premiere intelligence, ſource de toutes les choſes, ſe découvre immédiatement; mais le ſoleil, qu'elle a placé dans ce monde viſible, eſt ſon type: cet aſtre lumineux, dont les rayons embelliſſent la terre & le firmament, eſt une foible repréſentation de la gloire qui brille dans le haut des cieux. Voulez-vous éviter la colere de cet être divin? prenez bien garde de ne jamais mettre vos pieds nuds ſur la terre: ne crachez point dans le feu, & laiſſez brûler une ville entiere plutôt que d'y répandre une goutte d'eau (1).

Qui pourroit exprimer les perfections du Tout-puiſſant, s'écrient les Mahométans: les plus nobles de ſes ouvrages ne ſont que poudre & balayures en comparaiſon de lui; comment donc l'eſprit humain pourroit-il le comprendre? ſon ſourire donne aux hommes l'éternelle béatitude. C'eſt pourquoi, pour attirer ſa bénédiction ſur vos enfans,

(1) *Hyde* de Religione veterum Perſarum.

il n'y a point de meilleur moyen que de leur couper de la peau, à-peu-près de la largeur d'un demi-liard.

Prenez, diſent les Catholiques Romains, deux morceaux d'étoffe, environ d'un pouce ou d'un pouce & demi quarré; joignez les par les coins avec deux cordons ou deux pieces de rubans de la longueur de ſeize pouces: faites-les paſſer ſur votre tête, enſorte que l'un repoſe ſur la poitrine, l'autre ſur le dos; ayez ſoin qu'ils touchent votre corps (1). Il n'y a point de ſecret plus ſûr pour vous rendre agréable aux yeux de cet être infini qui vit d'éternité en éternité.

Les Getes qu'on nommoit les immortels, parce qu'ils croyoient l'immortalité de l'ame, étoient véritablement des théïſtes ou des *unitaires* : ſelon eux, il n'y avoit point de dieu que leur dieu *Zamolxis*, ils traitoient tous les autres cultes de fictions & de chimeres; mais leur religion n'en étoit pas pour cela plus épurée. Tous les cinq ans ils ſacrifioient une victime humaine, qu'ils en-

(1) On le nomme le *Scapulaire*.

voyoient à leur divinité en qualité d'ambaſſadeur, pour l'inſtruire de leurs beſoins: lorſqu'il tonnoit, ils entroient en fureur: pour braver Dieu à leur tour, ils tiroient des fléches contre le ciel, ſans craindre les ſuites d'un combat auſſi inégal. C'eſt au moins ainſi qu'Hérodote nous décrit le théïſte des Getes immortels (1).

VIII.

C'eſt une choſe remarquable que les principes religieux ont une eſpece de flux & de reflux dans l'eſprit humain : les hommes tendent naturellement à paſſer de l'idolâtrie au théïſme, & à repaſſer du théïſme à l'idolâtrie. Le peuple ignorant & privé d'inſtruction, & le nombre de ceux qui ne ſont point peuple à cet égard eſt bien petit, le peuple, dis-je, ne monte jamais dans les cieux par la contemplation : il ne pénetre pas, par ſes recherches, dans la ſtructure du corps végétable & du corps animal, pour y découvrir un premier eſprit, une ſage providence,

(1) *Lib. VII.*

un ſuprême ordonnateur ; ſon point de vue eſt renfermé dans d'étroites bornes ; il ne regarde ces grandes merveilles que d'un œil intéreſſé : il voit que ſon bonheur & ſon malheur dépendent de l'influence ſecrette, & du concours impénétrable des objets extérieurs : il ne détourne jamais ſon attention de ces *cauſes inconnues* qui, par des opérations auſſi myſtérieuſes qu'elles ſont efficaces, diſpenſent le mal & le bien, la peine & le plaiſir : à chaque occaſion, on en revient aux cauſes inconnues ; ſous cet aſpect général, ſous cette image confuſe, ce ſont-là les objets perpétuels de nos eſpérances, de nos craintes & de nos deſirs. Peu-à-peu, notre imagination ſe laſſe de ces idées abſtraites ; elle commence à les rendre plus déterminées, & à les revêtir d'une forme qui donne plus de priſe : elle en fait des êtres ſenſibles & intelligens, des êtres ſemblables à nous, ſuſceptibles d'amour & de haine, capables de ſe laiſſer fléchir par des préſens, par des requêtes, par des prieres & par des ſacrifices. C'eſt de-là que l'idolâ-

trie & le polythéïſme, auſſi bien que la religion, tirent leur origine.

Mais ce même deſir inquiet du bonheur qui fait naître la premiere idée que nous avons des intelligences inviſibles ne permet pas aux hommes de s'arrêter long-tems à la conception ſimple qui repréſente ces êtres comme limités quoique puiſſans, comme eſclaves de la deſtinée & du cours immuable de la nature, quoique maître de notre ſort. A force de reſpects & d'éloges exagérés, cette idée s'aggrandit, & pouſſée juſqu'au plus haut période de la perfection, elle enfante les attributs d'unité, d'infinité, de ſimplicité & de ſpiritualité. Des dogmes auſſi rafinés n'étant pas trop à la portée commune, ils ne ſauroient garder long-tems leur pureté primitive: il faut les étayer de la notion de médiateurs & d'agens ſubalternes, qui rempliſſent, en quelque façon, l'eſpace qui eſt entre les hommes & l'être ſuprême. Ces êtres mitoyens, eſpece de demi-dieux, qui tiennent plus de la nature humaine que de la nature divine, & dont l'idée nous eſt

familiere, devenus bientôt les principaux objets de culte, rappellent inſenſiblement cette idolâtrie que la dévotion fervente des timides & miſérables mortels, & les pieuſes exagérations qui l'accompagnent, avoient bannie des eſprits. Cependant les religions idolâtres, chargées de plus en plus de conceptions matérielles & groſſieres, ſe détruiſent à la fin elles-mêmes: les divinités étant avilies par les portraits indignes qu'on en trace, il en réſulte un nouveau retour vers le théïſme. Mais malgré cette alternative de ſentimens, le penchant pour l'idolâtrie eſt ſi fort, qu'avec les plus grandes précautions on n'eſt pas en état de prévenir les rechûtes: quelques théïſtes, les Juifs & les Mahométans ſur-tout, l'ont parfaitement bien ſenti: c'eſt par cette raiſon qu'ils ont proſcrit les ſtatuaires & les peintres, & qu'ils ſont allés juſqu'à défendre d'employer les couleurs & le marbre à la repréſentation des figures humaines, de peur que les foibles mortels n'en fiſſent dégénérer l'uſage en culte idolâtre. Les hommes, d'un côté, n'ont pas l'eſprit aſſez fort pour ſe contenter de

l'idée d'une intelligence pure & parfaite, & de l'autre, ils ſont trop craintifs pour oſer imputer à leurs dieux une ombre d'imperfection : ils flottent entre ces deux extrémités ; tantôt leur foibleſſe les fait deſcendre d'une divinité ſpirituelle & toute puiſſante à un dieu corporel, dont le pouvoir eſt borné, & de celui-là à une ſtatue ou à un objet viſible ; tantôt leur amour pour la grandeur les fait remonter de la ſtatue ou de l'image matérielle à un pouvoir inviſible, & de ce pouvoir à un être dont les perfections ſont infinies, au créateur & au monarque du monde.

IX.

Le polythéïſme, ou le culte idolâtre, n'étant fondé que ſur des traditions populaires, eſt ſujet à un grand inconvénient : il autoriſe les opinions les plus dépravées & les pratiques les plus horribles : ſous ſon empire la fourberie a le champ libre pour tromper la crédulité : la morale diſparoît des ſyſtêmes, & il n'y reſte plus de ſentiment d'humanité. Mais auſſi l'idolâtrie a un avantage

qu'on ne ſauroit lui conteſter : en mettant des bornes au pouvoir & aux fonctions de ſes différentes divinités, elle donne accès aux dieux de toutes les ſectes & de toutes les nations : elle concilie tous ces dieux, de même que les rites, les cérémonies & les traditions, qui ſont inſéparables de leur culte (1).

Le théïſme eſt oppoſé à l'idolâtrie, & par rapport à ſes avantages, & par rapport à ſes inconvéniens. Ce ſyſtême ne reconnoiſſant qu'un ſeul Dieu, qui eſt la ſouveraine raiſon & la ſouveraine bonté, il devroit, par ſes conſéquences naturelles,

(1) *Verrius Flaccus*, que Pline cite, lib. XVII, c. 2, nous apprend qu'il étoit d'uſage chez les Romains, avant de mettre le ſiége devant une place, d'en évoquer la divinité tutélaire, de tâcher de la ſéduire & de lui faire trahir ſes anciens amis, en lui promettant les mêmes honneurs, & de plus grands encore que ceux dont elle jouiſſoit. Le nom de la divinité tutélaire de Rome fut tenu caché comme le myſtere le plus ſacré de la religion, de peur que les ennemis de la république ne ſe ſerviſſent du même expédient pour la mettre dans leurs intérêts ce qu'on ne croyoit pas pratiquable ſans la connoiſſance de ce nom. Pline ajoute que le formulaire de cette évocation ſe conſervoit encore de ſon tems dans le rituel des Pontifes : & Macrobe nous en a tranſmis une copie, tirée des choſes ſecretes de *Sammonicus Severus*.

purger le culte religieux de toutes les choſes frivoles & déraiſonnables, & ſur-tout de toute humanité: il devroit, en nous propoſant les exemples les plus illuſtres & les plus preſſans, remplir nos cœurs de l'amour de la juſtice & d'une bienveillance univerſelle. Les inconvéniens qui naiſſent des vices & des préjugés, ne détruiſent pas tout-à-fait ces grands avantages, cela ſeroit impoſſible; mais ils les diminuent. Lorſqu'on tourne ſa dévotion vers un ſeul objet; on regarde tous les autres cultes comme également abſurdes & impies; il y a plus; comme cette unité d'objet ſemble demander une unité de foi & de cérémonies, des hommes entreprenans en profitent pour décrier leurs ennemis, en les faiſant enviſager comme des profanes dévoués aux vengeances divines & humaines. Toutes les ſectes, poſitives dans leurs articles de foi, les croient les ſeuls agréables à la divinité: perſonne, d'ailleurs, ne pouvant ſe mettre dans l'eſprit que Dieu ſe plaiſe également à des principes & à des rites différens & contraires, il eſt naturel que les ſectes s'animent les unes contre les autres,

& que chacune décharge ſur ſes rivales ce zele, ou plutôt cette haine ſacrée, la plus furieuſe & la plus implacable de toutes les paſſions.

Pour peu que l'on ſoit verſé dans les hiſtoriens & dans les relations des voyageurs, tant anciens que modernes, on doit avoir été frappé de l'eſprit tolérant des idolâtres. On demanda à l'oracle des Delphes quelle étoit la forme de religion la plus agréable aux dieux; il répondit que c'étoit pour chaque ville celle que les loix y avoient établie (1). Il ſemble que dans ces tems les prêtres mêmes ne refuſerent point le ſalut à ceux qui étoient d'une communion différente de la leur. Les Romains avoient la coutume d'adopter les dieux des nations conquiſes, & quelque part qu'ils ſe trouvaſſent, ils ne conteſtoient jamais les attributs divins aux divinités locales ou nationales.

Les guerres religieuſes & les perſécutions qui étoient en vogue parmi les idolâtres de l'Egypte, paroiſſent ici faire une exception;

(1) *Xenoph.* Memorab. lib. II.

mais les anciens auteurs rendent raiſon de ces guerres d'une maniere qui mérite d'être remarquée à cauſe de ſa ſingularité. Les diverſes ſectes, qui partageoient cette nation, avoient choiſi pour dieux diverſes ſortes d'animaux ; & ces dieux ſe livrant des combats perpétuels, il fallut bien que leurs adorateurs priſſent parti : ceux qui ſe proſternoient devant les chiens ne pouvoient pas vivre long-tems en paix avec ceux qui encenſoient les loups ou les chats (1). Par-tout où cette ſource de diviſion ceſſoit, la ſuperſtition Egyptienne n'étoit pas ſi incompatible avec la tolérance qu'on ſe l'imagine : nous liſons dans Hérodote (2) qu'Amaſis fournit de grandes ſommes pour faire rebâtir le temple de Delphes.

Autant que le polythéïſme eſt tolérant, autant voit-on d'intolérance dans les religions qui maintiennent l'unité de Dieu. Qui ne connoît le génie étroit & l'eſprit implacable des Juifs ? Le mahométiſme débuta par des

(1) *Plut.* de Iſide & Oſiride.
(2) *Lib. II.* vers la fin.

maximes encore plus ſanguinaires ; aujourd'hui il ne brûle plus les autres ſectes ; il ne fait que les damner. Si les Anglois & les Hollandois ſont des chrétiens tolérans, c'eſt une ſingularité dont tout l'honneur appartient au gouvernement civil, qui oppoſe un ferme courage aux efforts conſtans des prêtres & des bigots.

Les diſciples de Zoroaſtre fermoient les portes du ciel à tout ce qui n'étoit pas mage (1). Rien ne fit plus de tort au progrès des armes Perſanes que le furieux acharnement de ce peuple contre les temples & les images des Grecs : à peine Alexandre avoit-il renverſé l'empire de Perſe qu'en bon polythéïſte il établit le vieux culte de Babylone, que des ſouverains *monothéïſtes* avoient aboli (2) ; il fit plus : malgré ſon aveugle attachement pour les ſuperſtitions Grecques, il ſacrifia lui-même ſelon les rites des Babyloniens (3).

Rien n'eſt plus doux ni plus ſociable que

(1) *Hyde*, de religione veterum Perſarum.
(2) *Arrianus* de exped. &c. *Lib. III.*
(3) Idem. *Lib. VII.*

le polythéïſme : quoique les autres religions ſéviſſent contre lui, & le noirciſſent aux yeux de leurs ſectateurs, elles ont de la peine à l'effaroucher ; on le voit toujours prêt à tendre la main & à compoſer à l'amiable. Auguſte, il eſt vrai, donna de grandes louanges à la retenue de Cajus Céſar, ſon petit-fils, de ce que, paſſant près de Jéruſalem, il ne voulut pas ſacrifier ſuivant la loi Judaïque ; mais pourquoi applaudit-il ſi fort à cette conduite ? Ce n'eſt que parce que la religion Juive paſſoit, chez les payens, pour une religion ignoble & barbare (1).

Je haſarderai de dire que le bien public ne ſouffre pas davantage de la plupart des excès où conduit l'idolâtrie, qu'il ne ſouffre de cette corruption du théïſme, portée à de certains excès (2). Les Carthaginois, les Mexicains, & d'autres nations barbares (3), qui ont of-

(1) *Sueton.* in vitâ Auguſti. cap. 93.

(2) *Corruptio optimi peſſima.*

(3) La plupart des nations ſe ſont rendues coupables de ce crime ; cependant, ſi l'on excepte les Carthaginois, il n'a pas fait de grands progrès chez les nations civiliſées : les Tyriens abolirent, de bonne heure, cette cruelle coutume.

fert des victimes humaines, n'ont gueres à rougir devant les inquiſiteurs & les perſécuteurs de Rome & de Madrid; peut-être ont-ils moins répandu de ſang; ces victimes, d'ailleurs, que l'on tiroit au ſort, ou que l'on déterminoit par quelque marque extérieure, ne pouvoient pas intéreſſer ſi fort le reſte de la ſociété; au lieu que les foudres de l'inquiſition ne tombent que ſur la vertu, la ſcience, & l'amour de la liberté: ces qualités étant bannies, il ne reſte que la honteuſe ignorance, la dépravation des mœurs, & le vil eſclavage. La mort de pluſieurs milliers exterminés par la peſte, par la famine, ou par quelque autre calamité publique, eſt moins préjudiciable à la ſociété que le meurtre

---

Un ſacrifice eſt conſidéré comme un préſent; & faire préſent d'une choſe à la divinité, c'eſt la détruire & la rendre inutile aux hommes: on brûle ce qui eſt ſolide, on répand ce qui eſt liquide, on tue ce qui eſt animé: en nous faiſant tort nous croyons rendre ſervice à Dieu, ou donner au moins des marques d'affection & de bonne volonté: c'eſt ainſi que trompés nous-mêmes par notre dévotion mercenaire nous nous imaginons de pouvoir tromper l'Etre que nous adorons.

d'un ſeul homme qui expire ſous le glaive injuſte de la tyrannie.

A Aricie, ville ſituée dans le voiſinage de Rome, quiconque maſſacroit le prêtre du temple de Diane acquéroit par-là même le droit de lui ſuccéder (1). Etabliſſement ſingulier! La ſuperſtition, pour l'ordinaire, n'exerce ſes fureurs que ſur les laïques, & ne répand ſur l'ordre ſacré que des douceurs & des bienfaits.

X.

La parallele du théïſme & de l'idolâtrie nous fournit de nouvelles obſervations, tendantes à prouver que la corruption des plus grands biens engendre les plus grands maux.

Croire que la divinité eſt infiniment élevée au-deſſus des hommes, c'eſt croire une vérité inconteſtable; cependant cette croyance, jointe aux frayeurs ſuperſtitieuſes, eſt très-propre à abattre & à avilir l'eſprit humain, en lui faiſant regarder la mortification, la

(1) *Strabo*, lib. V. *Sueton.* in vitâ Calig.

pénitence,

pénitence, l'humilité, l'obéiſſance paſſive, & les autres vertus monacales, comme les ſeules vertus qui puiſſent plaire à l'être ſuprême. C'eſt tout le contraire, lorſque les dieux que nous adorons ne nous ſont ſupérieurs que de quelques degrés, & que pluſieurs même d'entr'eux ne ſont que des parvenus : alors nous nous en approchons avec plus d'aſſurance ; quelquefois nous pouvons, ſans impiété, devenir leurs émules : de-là naiſſent l'activité, l'eſprit, le courage, la grandeur d'ame, en un mot toutes les vertus qui agrandiſſent les nations.

Les héros demi-dieux du paganiſme répondent aux ſaints de l'égliſe romaine : Dominique, François, Antoine & Benoît ont pris la place d'Hercule, de Theſée, d'Hector & de Romulus : les uns ont mérité les honneurs céleſtes en écraſant les monſtres & les tyrans ; les autres y ſont parvenus à force de ſe donner des coups de fouet, par des jeûnes, par des actes de poltronnerie, par l'aveugle ſoumiſſion, & par l'eſclavage le plus rampant.

Lorſque le pieux Alexandre entreprit ſes expéditions guerrieres, un de ſes plus grands

motifs étoit de marcher ſur les traces d'Hercule & de Bacchus ; & c'eſt avec raiſon qu'il prétendoit les avoir ſurpaſſé (1). Lorſque Braſidas, ce magnanime & généreux Lacédémonien, eut été tué dans le combat, les habitans d'Amphipolis, dont il avoit embraſſé la défenſe, lui décernerent le rang de demi-dieu (2). Et en général il n'y eut point, parmi les Grecs, de fondateur d'état ou de colonie qui ne fût élevé à ce grade de divinité ſubalterne par les peuples qui jouirent du fruit de ſes travaux.

C'eſt ce qui fit dire à Machiavel que les dogmes chrétiens, à ſavoir les dogmes catholiques, car il n'en connoiſſoit point d'autres, en ne prêchant que ſouffrance, & en inſpirant qu'un courage paſſif, énervoient l'eſprit de l'homme, & le formoient pour l'eſclavage & la ſujétion (3). Cette remarque ſeroit juſte, ſi dans la ſociété il ne ſe trouvoit pas d'autres circonſtances qui concourent

(1) *Arrianus* paſſim.

(2) *Thucid.* lib. V.

(3) Diſcouſi, lib. IV.

à modifier le génie & le caractere des religions.

Braſidas, mordu par une ſouris qu'il avoit priſe, la mit en liberté : *il n'y a point*, dit-il, *d'être ſi mépriſable qui ne puiſſe ſe ſauver, s'il a le courage de ſe défendre* (1). Bellarmin, avec beaucoup de patience & de réſignation, livra ſon corps en proie aux puces & à toute ſorte de vermine ; il diſoit : *nos ſouffrances ſeront récompenſées dans le ciel, ces pauvres créatures n'ont que la jouiſſance du préſent ſiecle* (2). Ces deux exemples font voir en quoi differe un héros grec d'un ſaint de l'égliſe romaine.

XL.

La corruption des bonnes choſes, avons-nous dit, en produit de très-mauvaiſes : en voici encore une preuve.

Si l'on conſidere ſans prévention la mythologie payenne, tel que les poëtes nous l'ont tranſmiſe, on n'y voit plus ces abſur-

(1) *Plut.* Apophth.

(2) *Bale*, art. Bellarmin.

dités monſtrueuſes que d'abord on y croyoit appercevoir. On conçoit ſans difficulté que le même pouvoir ou le même principe quelconque, dont le monde viſible, dont les hommes & les animaux tirent leur origine, peut avoir produit des créatures intelligentes, d'une eſſence plus pure, & d'une autorité plus étendue : il n'en coûte pas davantage de ſe repréſenter ces intelligences comme capricieuſes, vindicatives, paſſionnées & ſenſuelles : eh, ne voyons-nous pas, par ce qui ſe paſſe chez nous, que ces vices ſont le fruit le plus ordinaire du pouvoir abſolu, dégénéré en licence ? Le ſyſtême de la mythologie n'a rien que de fort naturel ; & il eſt plus que probable que dans cette infinie variété de planetes & de mondes qui compoſent le tout, il ſoit quelque part mis en exécution.

L'objection la plus forte que l'on puiſſe faire à ceux qui croiroient que notre planete fût le théatre de ce ſyſtême, c'eſt que ce ſentiment n'a pour lui ni la raiſon, ni aucune tradition authentique. Les vieilles traditions que les prêtres & les théologiens du paganiſme

ont fait valoir, ne ſont que de très-foibles autorités : tant de relations contradictoires, qui ont toutes le même fondement, leur ſont parvenues par cette voie qu'il étoit abſolument impoſſible de faire un choix, & de diſcerner le vrai du faux. Il fallut donc que les écrits polémiques des prêtres payens fuſſent renfermés dans bien peu de volumes : leur théologie devoit plutôt conſiſter en contes traditionels, & en pratiques ſuperſtitieuſes qu'en controverſes & en raiſonnemens philoſophiques.

Il en eſt tout autrement des religions populaires qui ſont fondées ſur les principes du théiſme : des principes ſi conformes à la ſaine raiſon s'allient aiſément avec la philoſophie, & il en réſulte un ſyſtême mixte où la philoſophie eſt incorporée : ſi les autres dogmes de ce ſyſtême ſont contenus dans un livre ſacré, comme par exemple dans l'alcoran ; s'ils ſont déterminés par une autorité viſible, comme eſt celle du pontife romain ; les ſpéculateurs s'y plient, & naturellement chacun embraſſe la théorie dans laquelle il a été élevé,

pourvu qu'elle ait une certaine consistance & un certain degré d'uniformité.

Mais souvent les apparences trompent : il arrivera que la philosophie remarque qu'elle est mal appareillée : que fait-elle ? au-lieu de redresser les principes du système par ses propres principes ; elle se laisse séduire à servir les vues de la superstition : nombre d'inconséquences se présentent à concilier : elles sont inévitables, & l'on peut dire avec assurance que toutes les théologies populaires, mais sur-tout la théologie scholastique, ont une espece d'appétit pour les choses absurdes & contradictoires : si elles n'alloient pas au-delà de la raison & du bon sens, leurs doctrines paroîtroient trop simples & trop familieres ; il faut étonner les hommes, affecter le mystere, se couvrir de ténebres ; il faut fournir aux dévots l'occasion tant desirée de subjuguer leur entendement rebelle, & de se faire un mérite, en croyant des sophismes qu'ils ne sont pas même en état de comprendre.

Tout ce que nous venons d'avancer est

ſuffiſamment confirmé par l'hiſtoire eccléſiaſtique. Lorſqu'une controverſe s'éleve ; il ſe trouve des gens qui prétendent pouvoir en prédire l'iſſue avec certitude : comptez, diſent-ils, que l'opinion qui triomphera, ceſera celle qui eſt la plus contraire au bon ſens ; dût l'intérêt du ſyſtême exiger une déciſion différente : pendant quelque tems les deux partis ſe renverront mutuellement le titre d'hérétique ; mais finalement il demeurera à celui qui a raiſon : voulez-vous en être convaincu ? vous n'avez qu'à étudier les définitions d'*Arien*, de *Pélagien*, d'*Eraſtien*, de *Socinien*, de *Sabellien*, d'*Eutychien*, de *Neſtorien*, de *Monothélite*, &c. ſans faire mention du *proteſtantiſme*, dont le ſort n'eſt pas encore décidé. C'eſt ainſi qu'un ſyſtême devient d'autant plus abſurde à la fin ; qu'il a été plus raiſonnable & plus philoſophique dans le commencement.

Vous croyez arrêter le torrent de la religion ſcholaſtique par ces foibles maximes : *il eſt impoſſible qu'une choſe, en même tems, ſoit & ne ſoit pas : le tout eſt plus grand que la partie : deux & trois font cinq !* C'eſt pré-

tendre que les vagues de l'océan se brisent contre des roseaux. Votre profane raison oseroit-elle s'élever contre de saints mystères ? il n'y a point de punition assez grande pour votre impiété : souvenez-vous que les feux qui consument l'hérétique, peuvent pulvériser le philosophe.

XII.

Nous voyons, tous les jours, des hommes qui sont, en même tems, sceptiques en fait d'histoire, & dogmatiques en fait de religion : lorsqu'on leur parle des principes religieux des Grecs & des Egyptiens, ils soutiennent obstinément qu'il ne peut pas y avoir eu de nation qui ait cru des choses aussi absurdes ; & ils ne reconnoîtront jamais qu'on puisse trouver des absurdités semblables dans d'autres communions. Tel fut le préjugé de Cambyse : il ne se contenta pas de plaisanter sur *Apis* ; il poussa l'impiété jusqu'à faire des blessures à ce grand Dieu de l'Egypte, qui ne parut à ses yeux profanes qu'un gros bœuf tacheté. Hérodote remarque fort judicieusement que cette fougueuse ex-

travaganée ne pouvoit venir que d'un dérangement de cerveau ; ſans cela, dit cet hiſtorien, il n'eût jamais publiquement affronté un culte établi ; car, continue-t-il, quant à la religion, chaque peuple eſt content de la ſienne, & la croit préférable à toutes les autres (1).

On ne peut diſconvenir que les catholiques romains ne ſoient une ſecte très ſavante: de toutes les égliſes chrétiennes il n'y a que l'égliſe anglicane qui puiſſe leur diſputer la palme; cependant le fameux Arabe Averroës, qui ſans doute avoit entendu parler des ſuperſtitions égyptiennes, déclare qu'il ne connoît point de religion plus abſurde que celle dont les ſectateurs mangent leur Dieu, après l'avoir créé.

Je ne crois pas en effet qu'il y ait aucun dogme de paganiſme qui donne autant de priſe au ridicule, que la doctrine de la *préſence réelle* ; cette doctrine eſt ſi abſurde, qu'on ne ſauroit argumenter contre elle ; les catholiques eux-mêmes font des contes

(1) *Lib. III. cap.* 58.

plaisans, quoique un peu profanes sur ce chapitre. . . . .

Un fameux général, qui dans ce tems là servoit en Russie, se rendant à Paris, pour se faire guérir de ses blessures, amena avec lui un jeune Turc qu'il avoit fait prisonnier. Des docteurs de Sorbonne, tout aussi entiers dans leurs opinions que le sont les dervis de Constantinople, croyant que c'étoit dommage que le pauvre Mustapha fût damné faute d'instruction, le solliciterent bien fortement de se faire chrétien: pour lui faire d'autant mieux goûter leurs raisons, ils lui promirent du bon vin dans cette vie, & le paradis dans l'autre. Le jeune homme ne put résister à de si puissans attraits: après avoir été instruit & catéchisé dans les formes, il consentit à recevoir les sacremens du baptême & de la sainte cêne. Cependant, pour mieux affermir & consolider sa foi naissante, le prêtre continua toujours de l'instruire: le lendemain de la communion il lui demande: *combien y a-t-il de dieux? il n'y en a point*, répond Benoît, c'étoit son nouveau nom: *comment? il n'y en a point!* s'écrie le

catéchiſte : *rien de plus ſûr*, replique cet honnête proſélyte : *vous m'avez toujours dit qu'il n'y avoit qu'un Dieu ; & je l'ai mangé.*

Ce ſont-là les doctrines de nos freres les catholiques ; mais nous y ſommes ſi fort accoutumés qu'elles ne nous étonnent plus ; il eſt pourtant probable que dans les tems à venir il y aura des nations qui ne croiront pas ſans beaucoup de peine que jamais une créature à deux pieds ait pu embraſſer de pareils principes ; & il y a mille contre un à parier que ces mêmes nations auront dans leurs ſymboles des articles tout auſſi abſurdes, auxquels elles ajouteront une foi implicite, & qu'elles maintiendront avec le plus profond reſpect.

J'étois logé à Paris dans le même hôtel, avec l'ambaſſadeur de Tunis, qui à ſon retour de Londres, où il avoit paſſé quelques années, prenoit ſon chemin par la France. Un jour je vis ſon excellence Moreſque qui ſe divertiſſoit dans le veſtibule à contempler les ſuperbes équipages qui rouloient par la rue ; quelques capucins y paſſerent par haſard ; ils n'avoient jamais vu de Turc,

comme l'ambaſſadeur à ſon tour, quoique accoutumé aux habillemens de l'Europe, n'avoit pas encore vu cette groteſque figure, que l'on nomme capucin: il n'y a point de termes pour exprimer l'étonnement réciproque qui étoit peint ſur leurs phyſionomies; je crois que la ſurpriſe n'eût gueres été moindre entre le dervis de l'ambaſſadeur & ces diſciples de St. François, s'ils étoient entrés en conférence. C'eſt ainſi que tous les hommes ſe regardent les uns les autres, avec des yeux étonnés: on ne peut nous mettre dans la tête que le turban de l'Afrique ſoit une tout-auſſi bonne, ou tout-auſſi mauvaiſe coëffure que la capuce européane. *C'eſt un fort honnête homme*, dit le prince de *Sallé*, en parlant de l'amiral de Ruyter; *c'eſt dommage qu'il ſoit chrétien.*

Suppoſons qu'un docteur de Sorbonne diſe à un prêtre de Saïs: comment eſt-il poſſible que vous adoriez des porreaux & des oignons? Si nous les adorons, répond celui-ci, au moins ne les mangeons-nous pas. Mais les chats & les ſinges! dit le ſavant docteur, voilà en vérité de plaiſans objets d'adoration!

ils peuvent valoir au moins les reliques & les ossemens pourris des martyrs, replique son savant antagoniste. Mais n'êtes-vous pas fous, insiste le catholique, de vous couper la gorge pour décider si un choux est plus respectable qu'un concombre ? J'en conviendrai, dit le payen ; mais convenez à votre tour qu'il y a encore moins de bon sens à se faire la guerre pour des volumes remplis de sophismes, dont dix mille ne valent ni un concombre, ni une pomme de choux (1).

(1) Il est singulier qu'une religion aussi absurde qu'étoit celle d'Egypte ait paru si semblable à celle des Juifs que les plus grands génies de l'antiquité n'ont su l'en distinguer. Tacite, aussi-bien que Suetone, en rapportant le décret du sénat, fait sous Tibere, qui banniſſoit de Rome les proſélytes des Egyptiens & des Juifs, traite expreſſément ces deux religions sur le même pied : & le décret lui-même paroît être fondé sur cette supposition. *Actum & de sacris Egyptiis Judaicisque pellendis ; factumque patrum consultum, ut quatuor millia libertini generis eâ superstitione infecta, quis idonea ætas, in insulam Sardiniam veherentur, coercendis illic latrociniis ; & si ob gravitatem cœli interissent, vile damnum.* Tac. Ann. lib. II, c. 85. *Externas cœremonias, Egyptios Judaicosque ritus compescuit, cogebatque qui superstitione eâ tenebantur ; religiosas vestes cum instrumento omne comburere.* Sueton : in vitâ Tib. c. 36. Ces sages payens re-

Un ſpectateur intelligent de ce combat, mais par malheur les ſpectateurs de cette ſorte ſont bien rares, en concluroit d'abord que, ſi pour établir un ſyſtême populaire, il ne falloit qu'expoſer les abſurdités des autres ſyſtêmes, il n'y a point de bigot ſuperſtitieux qui ne pût juſtifier ſon aveugle attachement aux principes qu'il a ſucés dans ſon enfance. Il n'en faut pas même tant aux hommes pour les rendre opiniâtres dans leur religion; peut-être le ſont-ils d'autant plus qu'ils ont moins de connoiſſances: & en général il y a un grand fonds de foi & de zele dans le genre humain.

Diodore de Sicile nous raconte, à ce ſujet, un événement fort remarquable, qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux (1). Dans le tems que la terreur du nom romain rempliſſoit toute l'Egypte, un ſoldat légionnaire eut, par mégarde, le malheur de tuer un chat: cet

marquoient quelque choſe de ſemblable dans l'air & le génie de ces peuples, de même que dans l'eſprit des deux religions; les différences de leurs dogmes leur paroiſſoient trop frivoles pour y faire attention.

(1) *Lib. I.*

horrible ſacrilége ſouleva toute la populace contre lui : en vain le roi lui-même intercéda en faveur du criminel ; rien ne put le ſauver de la fureur publique. Je ſuis perſuadé que le ſénat & le peuple de Rome auroient eu moins de délicateſſe ſur le chapitre de leurs divinités nationales ; peu de tems auparavant, ils avoient aſſigné à Auguſte un ſiége dans la cour céleſte ; & pour peu qu'il eût paru le déſirer ; ils auroient détrôné tous les dieux pour lui faire place.

præſens divus habebitur Auguſtus.

dit Horace : c'étoit-là une démarche très-importante ; & que dans d'autres tems, ou dans d'autres nations, on n'eût point regardée d'un œil indifférent (1).

(1) Lorſque Louis Quatorze prit le Collége Jéſuite de Clermont ſous ſa protection, la ſociété fit ôter la croix qui étoit ſur le portail de ce bâtiment, pour y ſubſtituer les armes du roi, ce qui donna lieu à cette épigramme.

Suſtulit hinc Chriſti, poſuitque inſignia regis :
Impia gens ! alium neſcit habere Deum.

Nonobſtant la ſainteté de notre religion, dit l'orateur romain, rien n'eſt plus commun parmi nous que le ſacrilége; a-t-on jamais entendu qu'un Egyptien ait violé le temple d'un chat, d'un ibis, ou d'un crocodile (1)? Il n'y a point de tourment, dit-il ailleurs, qu'un habitant de l'Egypte ne ſubît plutôt que de faire la moindre injure à un ibis, à un aſpic, à un chat, à un chien, ou à un crocodile (2). Dryden a donc bien eu raiſon de dire:

Que leur Dieu ſoit conſtruit ou de pierre ou de bois,
En eſclaves ſoumis ils rampent ſous ſes loix;
Avec le même zele ils prennent ſa défenſe
Que ſi l'or le plus pur compoſoit ſon eſſence *.

Que dis-je? plus les matériaux, dont l'objet de leur culte eſt formé, ſont vils, plus leur

(1) De naturâ Deorum, *lib. I.*

(2) Tuſc. Quæſt. *lib. V.*

* *Voici les vers de Dryden, tels qu'ils ſont dans l'original.*

» Or what ſort of deſcent their Godhead be,
» Stock, ſtone, or other homely pedigree:
» In his defence his ſervants are as bold,
» As if he had been born of beaten gold.

ABSALOM and ACHITOPHEL.

dévotion

dévotion s'échauffe : ils triomphent de ce qui devroit faire leur honte, & ſe font un mérite auprès de leur dieu, de braver, pour l'amour de lui, le ridicule & les opprobres que ſes ennemis répandent ſur eux à pleines mains. Dix mille croiſés s'enrôlent ſous les ſaintes bannieres, & ſe font un honneur infini d'une expédition que leurs ennemis leur reproche comme la choſe du monde la plus déshonorante.

Il y a, je l'avoue, une difficulté contre la théologie égyptienne ; & où eſt la théologie contre laquelle il n'y en ait point ? Dans cinquante ans, un couple de chats, à en juger par la proportion dans laquelle ces animaux ſe multiplient, peupleroit tout un royaume : mettons vingt ans de plus pour la durée de ce culte, on pourra dire de l'Egypte ce que Pétrone diſoit de quelques provinces de l'Italie, qu'il ſera plus facile d'y trouver un dieu qu'un homme : le nombre prodigieux des dieux fera venir la famine, qui exterminera juſqu'au dernier de la race humaine : & il ne reſtera plus que des dieux ſans prêtres & ſans adorateurs. Il eſt donc

probable que cette nation, ſi renommée dans l'antiquité pour ſa ſageſſe & pour ſa ſaine politique, prévoyant des ſuites auſſi pernicieuſes, y ait pourvu en réſervant ſes hommages aux ſeules divinités adultes : pour les petits dieux qui tetoient encore, il eſt à croire qu'on n'a pas été auſſi ſcrupuleux à leur égard : & que l'on a pris ſans façon la liberté de les noyer : l'uſage d'accommoder la religion aux intérêts temporels, n'eſt pas d'invention moderne.

Varron, homme ſavant & philoſophe, diſſerte ſur la religion avec beaucoup de bon ſens ; il eſt aſſez modeſte pour ne donner ſes ſpéculations que ſous l'aſpect de probabilités & de conjectures : cette retenue ſceptique lui attira les inſultes de ſaint Auguſtin, dont le zele étoit un peu fougueux. Auguſtin ne doutoit de rien ; ſa foi étoit entiere, ſa perſuaſion inébranlable (1) : cependant un poëte contemporain du paganiſme trouve à ſon tour, quoique très-abſurdement à la vérité, le ſyſtême de ce ſaint homme ſi faux, qu'il

(1) De civitate Dei, *lib. III*, c. 17.

ne croit pas même qu'il puisse en imposer aux enfans (1).

N'est-il pas étrange que l'on soit si positif & si dogmatique sur des matieres où il est si facile & si ordinaire de se tromper ? *Movebat*, dit Spartian, *eâ tempestate Judaïcum bellum, quod vetabantur mutilare genitalia* (2).

Si jamais il y eut une nation ou un tems où la religion établie sembleroit avoir dû perdre tout son crédit, on croiroit que cela dût arriver à Rome du tems de Cicéron : on penseroit qu'alors l'incrédulité dût publiquement ériger son trône, & que Cicéron même, & par ses discours & par ses actions, dût s'en montrer le plus zélé partisan ; cependant il étoit bien éloigné de le faire : de quelque liberté qu'use ce grand homme dans ses écrits, & dans ses conversations philosophiques ; on le voit prendre un soin extrême que sa conduite ne donne lieu à des reproches de athéisme & de profanation ; il voulut même

(1) *Claudii Rutilii Numitiani* Iter *lib.* I. *v.* 386.
(2) In vitâ Adriani.

que ſa famille, & Térence ſon épouſe, en qui pourtant il avoit beaucoup de confiance, le priſſent pour un homme religieux : il nous reſte de lui une lettre adreſſée à cette derniere, où il lui recommande très-ſérieuſement d'offrir des ſacrifices à Apollon & à Eſculape, en reconnoiſſance du rétabliſſement de ſa ſanté (1).

La dévotion de Pompée étoit bien plus ſincere : dans toute la conduite qu'il tint durant les guerres civiles, on remarque qu'il faiſoit beaucoup de fonds ſur les augures, les ſonges & les prophéties (2). Il n'y eut genre de ſuperſtition dont Auguſte ne fût infecté. On raconte que la veine poétique de Milton étoit moins fertile au printems que dans le reſte de l'année : Auguſte obſerva de même que durant cette ſaiſon il ne rêvoit pas ſi bien, & faiſoit plus de ſonges creux qu'à ſon ordinaire : lorſqu'il lui arrivoit par haſard de mettre le ſoulier droit au pied gauche, & le ſoulier gauche au pied droit,

(1) *Lib. XIV, Ep. 7.*
(2) *Cicero* de Divin. *lib. III, cap.* 24.

ce grand & ſage empereur perdoit toute contenance (1). En un mot, on ne ſauroit douter que les anciennes ſuperſtitions n'aient produit autant de dévots de tout ordre, qu'en produiſent les religions modernes : leur influence peut-être n'étoit pas ſi forte ; mais elle n'étoit pas moins univerſelle : la foi n'étoit pas ſi ferme, ſi prédiſe, ſi déciſive ; mais il y eut tout autant de croyans.

Quelque impérieux & tranchant que ſoit le langage de la ſuperſtition ; on peut obſerver que les ſuperſtitieux affectent plutôt d'être convaincus qu'ils ne le ſont en effet : leur conviction n'eſt pas ſolide : rarement leur foi approche de cette perſuaſion, d'après laquelle nous réglons notre conduite dans les affaires de la vie commune. Les hommes n'oſent pas s'avouer à eux-mêmes les doutes qu'ils nourriſſent dans leur eſprit : ils croient mériter par une foi implicite : en prenant le ton affirmatif ſur tout ; ils ſe déguiſent leur incrédulité réelle à force de bigotterie. Mais

(1) *Suetonius*, in vitâ Auguſti, *cap.* 90, 91, 92. *Plinius*, lib. II, cap. 7.

la nature ne perd point ſes droits ; la pâle lueur qui nous éclaire dans ces régions ſombres, n'égalera jamais la force des impreſſions que font ſur nous l'expérience & le ſens commun. Les actions démentent les diſcours ; elles font voir que dans ces ſortes de ſujets notre foi n'eſt qu'une opération inexplicable de l'entendement, placée entre la défiance & la conviction, mais plus voiſine de la premiere.

Notre eſprit paroît être d'une ſubſtance bien peu ſolide : ſi même de nos jours tant de gens qui ne ceſſent, pour ainſi dire, de faire agir ſur lui le marteau & le burin, ne peuvent y graver des dogmes dont l'impreſſion ſoit durable ; cela devoit être encore bien moins pratiquable dans les tems de l'antiquité, lorſque les perſonnes gagées pour exercer ces ſortes de fonctions, étoient en beaucoup plus petit nombre : faut-il s'étonner que les hommes d'alors, n'étant frappés que de lueurs paſſageres, aient ſouvent paru incrédules & ennemis de la religion établie, ſans l'être en effet, ou du moins ſans ſavoir au juſte ce qu'ils étoient.

Une autre cause rendoit les anciennes religions plus vagues, & plus décousues que ne le sont les modernes : les premieres ne tenoient qu'à la tradition ; au lieu que les dernieres sont consignées dans des écrits. Les traditions des vieux tems sont perplexes, contradictoires, & le plus souvent douteuses; il n'étoit pas possible de les réduire à un canon fixe qui déterminât les articles qu'il falloit recevoir, semblables aux légendes des catholiques. Les contes qu'on faisoit des dieux, étoient sans nombre: chacun en croyoit quelque chose ; personne ne pouvoit tout croire, & cependant on ne pouvoit disconvenir que tout ne fût également bien ou mal fondé. Différentes villes & différens peuples débitoient souvent des traditions diamétralement opposées ; & il n'y avoit point de raison de préférer l'une à l'autre. On étoit accablé d'une infinité d'histoires, sur lesquelles la tradition n'apprenoit rien de positif; & l'on passoit, par des nuances presque imperceptibles, des articles fondamentaux à ces fictions gratuites. La religion payenne disparoît comme un brouillard, aussi-tôt

qu'on la regarde de près, & qu'on l'examine pièce après pièce : on n'a jamais pu l'assujettir à des dogmes & à des principes constans. Ces considérations, à la vérité, n'étoient pas en état de détromper la multitude, parce que la multitude n'est pas raisonnable ; cependant elles la faisoient vaciller & hésiter dans la foi ; elles pouvoient même conduire certains esprits à des pratiques & à des sentimens, qui avoient tout l'air de l'irréligion la plus décidée.

Ajoutons que les fables du paganisme étoient gaies, riantes, faciles à comprendre & à retenir : il n'y entra ni diables, ni lacs de soufre, ni rien qui pût effrayer l'imagination. Qui pourroit s'empêcher de sourire au récit des amours de Mars & de Vénus, ou en pensant aux tendres gaillardises de Jupiter & de Pan ? C'étoit véritablement, à ces égards, une religion poétique, peut-être même étoit-elle au-dessous de la grande poésie : les poëtes modernes en ont fait usage, mais jamais assurément ils ne parlent avec plus de liberté & d'irrévérence de ces dieux, qu'ils regardent comme des êtres fabuleux.

que n'en firent les anciens, qui les prenoient pour des objets de culte & d'adoration.

Un ſyſtême n'a pas fait de profondes impreſſions ſur l'eſprit du peuple: donc tous les hommes de bon ſens l'ont rejeté: donc, en dépit des préjugés de l'éducation, le ſyſtême oppoſé a été généralement reconnu pour vrai, en vertu des raiſonnemens qui l'appuyoient; cette concluſion n'eſt rien moins que juſte; il me ſemble qu'on devroit en conclure préciſément le contraire. Moins une ſuperſtition eſt importune & préſomptueuſe; moins auſſi elle provoque notre indignation, & moins nous ſommes excités à remonter vers ſa ſource, & à creuſer juſqu'à ſes fondemens. Il eſt d'ailleurs inconteſtable que l'empire que toute ſorte de foi religieuſe exerce ſur l'entendement, eſt un empire chancelant & peu aſſuré: il dépend beaucoup de l'humeur & des caprices de l'imagination; la différence n'eſt que dans les degrés; un ancien placera un trait impie à côté d'une tirade dictée par la ſuperſtition; il y a des diſcours où cette alternative ſe fait

remarquer d'un bout à l'autre (1) : les modernes penſent ſouvent de la même maniere, mais ils ſont plus circonſpects dans leurs expreſſions.

Lucien dit en termes bien exprès que, de ſon tems, on ne pouvoit refuſer de croire les fables les plus ridicules du paganiſme, ſans paſſer pour impie & profane (2) ; & penſe-t-on que cet aimable écrivain eût employé toute la force de ſon eſprit, qu'il eût lancé tant de traits ſatyriques contre la religion nationale, ſi cette religion n'avoit

(1) Témoin ce paſſage remarquable de Tacite : *Præter multiplices rerum humanarum caſus, cælo terrâque prodigia, & fulminum monitus, & futurorum præſagia, læta, triſtia, ambigua, manifeſta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus, magiſque juſtis judiciis approbatum eſt, non eſſe curæ diis ſecuritatem noſtram, eſſe ultionem.* Hiſt. *lib. I.* La querelle qu'Auguſte fit à Neptune eſt un exemple du même genre : ſi cet empereur ne prenoit pas Neptune pour un être réel qui dominoit ſur l'Océan, quel ſujet avoit-il de ſe fâcher ? & s'il le prenoit pour tel, quelle folie de l'irriter encore davantage ? On peut faire la même remarque ſur les exclamations de Quintilien au ſujet de la mort de ſes enfans.

(2) Philopſeudes.

point été généralement reçue parmi ſes compatriotes & ſes contemporains ?

Tite-Live reconnoît, comme feroit un théologien de nos jours, que l'irréligion eſt devenue fort commune ; mais il la condamne avec la même ſévérité (1) : le peuple pouvoit-il être exempt des ſuperſtitions qui en impoſoient à un ſi grand homme ?

Les Stoïciens donnoient à leur ſage les épithetes les plus ſublimes, & qui tenoient même de la profanation : il n'y avoit que lui qu'on pût nommer riche, libre, ſouverain ; il étoit égal aux immortels : ils oublierent d'ajouter que, pour l'eſprit & le bon ſens, il en avoit pour le moins autant qu'une vieille femme. Rien n'eſt plus pitoyable que de voir cette ſecte, imbue des plus baſſes ſuperſtitions, & reſpectant toutes les ſottiſes que les augures ont imaginées, prenant le corbeau qui croaſſe du côté gauche pour un mauvais pronoſtic, & le cri de la corneille qui ſe fait entendre du même côté, pour un préſage de bonheur.

(1) L. X, c. 30.

De tous les Stoïciens Grecs, il n'y eut que Panætius qui osa douter de la certitude de l'art des augures & des devins (1). Marc-Antonin nous apprend lui-même qu'il a souvent reçu en songe des avis de la part des dieux (2). Si Epictete nous défend de faire attention au langage des corneilles & des corbeaux; ce n'est pas qu'il croie ce langage faux; c'est qu'il le croit sans conséquence; ces oiseaux ne peuvent nous prédire autre chose, si ce n'est: tu te rompras le cou, tu feras la perte de tes biens, événemens qui, selon Epictete, ne nous regardent pas, & ne doivent en aucune façon nous intéresser (3). Le stoïcisme est un melange de superstition & d'enthousiasme philosophique; l'esprit de cette secte, entiérement tourné vers la morale, déraisonne en fait de religion (4).

(1) *Cic.* de Divin. *lib. I, cap.* 3.

(2) *Lib. I*, §. 17.

(3) Enchiridion, §. 17.

(4) Les Stoïciens n'étoient pas tout-à-fait orthodoxes; cependant on voit, par les exemples que nous venons de rapporter, qu'ils croyoient bien des choses; le peuple, sans doute, croyoit tout ce qu'on vouloit lui faire croire.

Platon fait dire à Socrate qu'on ne l'accuſoit d'impiété que parce qu'il refuſoit de croire certaines fables; parce qu'il nioit, par exemple, que Saturne ait châtré ſon pere Uranus, & que Jupiter ait détrôné ſon pere Saturne (1); cependant dans un des dialogues qui ſuivent, le même Socrate repréſente le peuple athénien comme généralement perſuadé que l'ame eſt mortelle (2). Y a-t-il ici une contradiction? Oui; mais ce n'eſt pas Platon, c'eſt le peuple qui ſe contredit. Dans tous les tems, les principes du peuple ſont un compoſé de parties diſcordantes; & ils devoient l'être ſur-tout dans ces tems-là, lorſque le joug de la ſuperſtition étoit ſi léger, & ſi facile à porter (3).

(1) Eutyphro.

(2) Phædo.

(3) La conduite de Xenophon, telle que lui-même nous l'a décrit, montre tout à la fois, & combien le genre humain fut crédule dans ce tems là, & combien les hommes de tous les tems ſont peu d'accord avec eux mêmes dans des matieres de religion. Ce vaillant capitaine, ce grand philoſophe, diſciple de Socrate, qui nous a conſervé les ſpéculations les plus rafinées de ſon maître, par rapport à la nature de Dieu, Xenophon, dis-je, donne dans la ſuperſtition la

Le même Cicéron qui, dans le ſein de ſa famille affecte des ſentimens ſi dévots, ne

---

plus craſſe du paganiſme. Que l'on en juge par les traits ſuivans.

Conformément à l'avis de Socrate, Xenophon conſulte l'oracle de Delphes, avant de s'engager dans l'expédition de Cyrus. *De Exped. lib. III*, *p.* 294, *ex ed. Leunclavii*. Dans la nuit dans laquelle il ſe ſaiſit des généraux, il fait un ſonge qui fait beaucoup d'impreſſion ſur lui, quoiqu'il le croie ambigu. *Ib. p.* 295. L'éternûment lui paroît un heureux préſage, de même qu'à toute l'armée. *Ibid. p.* 300. Etant arrivé à la riviere de *Centrites*, il fait un autre ſonge, qui lui paroît très-important, auſſi-bien qu'à Chiroſophe, qui partageoit le commandement avec lui. *Id. lib. IV*, *p.* 323. Les Grecs ſouffrent beaucoup d'un vent de Nord, lequel ceſſe auſſi-tôt qu'on lui a offert un ſacrifice. *Ibidem*, *p.* 329. Sur le point d'établir une colonie, il differe d'en prendre la réſolution juſqu'à ce qu'en ſecret il ait conſulté les victimes. *Lib. V*, *p.* 359. Il exerce lui-même la fonction d'augure avec beaucoup d'habileté. *Ibid. p.* 361. Il eſt déterminé par l'état des victimes à refuſer le généralat en chef qu'on lui offre, *lib. VI*, *p.* 273. Cléandre, le Lacédémonien, le refuſe pour la même raiſon, quoiqu'il ait grande envie de l'accepter. *Ib. p.* 392 Xenophon rappelle un vieux ſonge, avec l'interprétation qui en avoit été faite, lorſqu'il s'étoit joint, pour la premiere fois à Cyrus. *p.* 375. Il fait mention du lieu par lequel Hercule deſcendit aux enfers : il parle de cet événement en homme qui le croit vrai, il dit qu'on en voit encore les traces. *Ib. p.* 378. L'armée riſque de périr de faim, parce que les auſpices lui défendent d'avancer. *p.* 382, 383.

ſe fait point de conſcience de traiter, devant un tribunal public, la doctrine d'un état à venir de fable ridicule, qui ne mérite pas que l'on y faſſe la moindre attention (1). Dans Salluſte (2), Céſar parle, en plein ſénat, ſur le même ton (3).

L'augure Euclide ne veut pas croire que ſon ami Xénophon ſoit revenu de l'expédition ſans argent : il conſulte les entrailles des victimes ; & il y voit clairement que la choſe eſt vraie. *Lib. VII*, *p.* 425. Notre philoſophe, ayant conçu le projet d'augmenter les revenus des Athéniens par le moyen des mines, exhorte à conſulter l'oracle avant de rien entreprendre. *De rat. red. p.* 932.

Pour peu que l'on examine ces faits avec attention, on verra que ce n'étoient pas là des farces de politique : dans ces ſiecles l'hypocriſie ne procuroit pas de grands avantages, ou plutôt n'en procuroit aucuns. Il paroît d'ailleurs, par un autre ouvrage de Xénophon (*), qu'il étoit taxé d'héréſie, ce qui n'arrive jamais aux dévots politiques. Cette même raiſon me perſuade que Newton, Locke, Clarke & d'autres ont adhéré ſincérement à la foi arrienne, ou ſocinienne, qu'ils profeſſoient ; & j'oppoſe toujours cet argument aux libertins qui veulent abſolument faire paſſer ces grands philoſophes pour des hypocrites.

(1) Pro Cluentio, cap. 61.

(2) De bello Catilinario.

(3) Cicéron [Tuſc. Qu. Lib. I, cap. 5, 6.] Seneque

(*) *Memorabilia.*

Cependant on auroit tort de conclure de ces propos licencieux, que l'incrédulité & le ſcepticiſme ayent été répandus parmi le peuple; cela eſt manifeſtement faux. Il eſt vrai que certains articles de la religion établie, étoient aſſez indifférens à ceux qui la profeſſoient; mais d'autres leur tenoient plus à cœur: les Pyrrhoniens faiſoient tous leurs efforts pour montrer que les uns n'étoient pas mieux fondés que les autres: Cotta ſe ſervit de cet artifice dans ſes Dialogues *ſur la Nature des Dieux*: pour réfuter le ſyſtême de la mythologie par degrés, il examine d'abord, avec ſon adverſaire orthodoxe, les hiſtoires les plus graves, & les plus

[Ep. 24.] & Juvenal [Sat. 2.] diſent également qu'il n'y a point de petit garçon, ni de vieille femme aſſez imbécille pour croire les deſcriptions que font les poëtes de l'état après la mort. D'où vient donc que Lucrece exalte ſi fort ſon maître pour nous avoir délivrés des terreurs d'une autre vie? Il ſe peut que le gros des hommes ait été alors dans les diſpoſitions du Céphale de Platon: tant qu'il étoit jeune, & qu'il ſe portoit bien, il plaiſantoit ſur toutes ces hiſtoires; mais devenu vieux & infirme, il commença à appréhender qu'elles ne fuſſent vraies. *De Rep.* lib. I. Cela arrive encore aſſez fréquemment de nos jours.

(*)

univerſellement

univerſellement reçues : de-là il paſſe à ces contes frivoles que tout le monde tournoit en ridicule : des dieux il deſcend aux déeſſes, des déeſſes aux nymphes, des nymphes aux faunes & aux ſatyres ; Carnéade ſon maître avoit uſé de la même méthode (1).

Enfin voici les deux différences les plus frappantes qu'il y ait entre une religion traditionnelle ou mythologique & une religion ſyſtématique ou ſcholaſtique. D'abord la premiere eſt ſouvent plus raiſonnable que la ſeconde : elle n'eſt, pour ainſi dire, qu'un recueil d'événemens, peu fondés il eſt vrai, mais qui pourtant n'impliquent pas des contradictions formelles & dont on puiſſe démontrer l'abſurdité. Enſuite la religion traditionnelle ne peſe pas ſi fort à l'eſprit humain : & quoique généralement reçue, elle n'excite pas des paſſions ſi violentes, ni ne fait de ſi fortes impreſſions ſur l'entendement.

XIII.

La religion primitive du genre humain

(1) *Sextus Empir.* adv. Mathem. L. VIII.

doit ſa principale origine aux craintes que l'avenir inſpire. On peut juger quelles idées les hommes doivent ſe faire d'un pouvoir inviſible & inconnu ; tandis que tout les fait trembler, & que leur eſprit n'eſt rempli que de ſiniſtres événemens. Tout ce que la malice, la ſévérité, la vengeance, la cruauté ont de plus affreux, vient ſe peindre, des traits les plus noirs, dans l'ame ſombre du dévot, & augmenter l'horreur dont elle eſt pénétrée. En proie à mille terreurs paniques, dont une imagination vive lui multiplie les objets: dans ces profondes ténebres, ou, ce qui pis eſt, dans ce foible crépuſcule dont il eſt environné, la Divinité ſe préſente à lui comme un ſpectre revêtu de la forme la plus épouvantable ; il n'y a point de trait de méchanceté dont il ne la croie capable, & que dans ſes accès de frayeur il ne lui attribue en effet ſans le moindre ſcrupule.

Tel paroît être l'état naturel de la religion, enviſagée par une de ſes faces ; mais elle en préſente encore une autre. Si nous conſidérons ce goût pour l'exagération & la flatterie qui ſe manifeſte dans tous les ſyſtêmes reli-

gieux, & qui eſt l'effet de la frayeur même dont nous venons de parler, il paroît qu'il en doive naître une théologie toute oppoſée. La Divinité ſera ornée de toutes les vertus, de toutes les qualités excellentes : & quelque loin que l'on pouſſe l'hyperbole, on ne croira jamais en avoir aſſez dit ; ſes perfections paroîtront encore bien au deſſus des éloges qu'on leur donne. De-là réſultent des panégyriques ſans fin ; & l'on ne prend pas la peine d'examiner s'ils s'accordent avec la raiſon ou avec les phénomenes ; on s'y croit ſuffiſamment autoriſé par la même qu'ils tendent à exalter la gloire du divin objet de notre culte.

Ici donc il y a une eſpece de contradiction entre les deux principes de la nature humaine ſur leſquels la religion eſt fondée. Nos terreurs naturelles nous font voir une divinité méchante & pour ainſi dire diabolique ; notre penchant à louer nous la peint excellente & toute-parfaite. Chacun de ces principes a plus ou moins d'influence ſur nous, ſelon les diſpoſitions des eſprits.

Il n'eſt pas ſurprenant que des peuples

plongés dans l'ignorance & la barbarie, comme ſont les habitans de l'Afrique, ceux des Indes, ceux même du Japon, incapables d'étendre les notions qu'ils ſe forment d'un pouvoir intelligent, adorent un être qui de leur propre aveu eſt cruel, mal-faiſant, & déteſtable; il eſt cependant à croire qu'ils ſe gardent bien de dire tout-haut ce qu'ils en penſent, & ſur-tout de le dire dans ſon temple, où il pourroit les entendre.

Tous les idolâtres ont gardé, pendant long-tems, des notions auſſi viles & auſſi abjectes; & il eſt certain que les Grecs eux-mêmes ne s'en ſont jamais entiérement défaits. Xénophon obſerve à l'honneur de Socrate qu'il a toujours rejetté l'opinion vulgaire, qui borne la connoiſſance des dieux à certains objets, &, par rapport aux autres, les laiſſe dans une parfaite ignorance: ſelon ce philoſophe, les dieux connoiſſoient parfaitement toutes nos actions, toutes nos paroles, & toutes nos penſées (1); mais cette philoſophie, étant de beaucoup trop haute

(1) Mem. lib. I.

pour la portée de ſes concitoyens (1), il ne faut point être ſurpris de les voir critiquer & blâmer, dans leurs écrits, ces mêmes dieux aux autels deſquels ils ſe proſternoient. Hérodote en particulier, en plus d'un endroit, ne craint point de leur attribuer des ſentimens d'une baſſe envie, qui conviendroient mieux à des démons. Cependant, dans le tems même que les payens chargeoient leurs divinités des actions les plus infames; les cantiques qu'ils chantoient dans leurs temples, ne retentiſſoient que des épithetes les plus glorieuſes. Lorſque le poëte Timothée récita l'hymne qu'il avoit compoſé à l'honneur de la cruelle & capricieuſe Diane, dont il élevoit les vertus & les actions juſques aux nues: *Puiſſe votre fille*, lui dit un des aſſiſtans, *reſſembler à la déeſſe que vous célébrez* (2)!

(1) Les anciens croyoient que les dieux étoient renfermés dans le ciel; on voit dans Lucien que la doctrine de leur toute-préſence paſſoit pour une opinion ſinguliere, pour un paradoxe philoſophique, *Hermotimus, ſive de ſectis.*

(2) *Plut.* de ſuperſt.

Lorſque les hommes aggrandiſſent l'idée de leur divinité, cette exaltation, de plus ſouvent, ne porte que ſur le pouvoir & l'intelligence; on oublie la bonté; ce n'eſt pas aſſez de l'oublier; à meſure que les dieux acquierent plus de ſcience & d'autorité, ils deviennent plus redoutables: aucun ſecret n'échappe à leur vue, ils pénetrent juſqu'aux recoins les plus cachés du cœur humain: il faut donc bien prendre garde de ne rien déſapprouver de ce qu'ils font, il faut écarter tout ſentiment de blâme; il faut louer, applaudir, être ravi en extaſe; & ſi quelque eſprit mélancolique, dans un accès de vapeurs, attribue aux objets de notre dévotion une conduite qui ſeroit révoltante dans des hommes; il faut pourtant la trouver admirable en eux, & leur en faire de grands complimens. Pluſieurs religions populaires, à en juger par les conceptions du commun des hommes, ſont véritablement une eſpece de démoniſme: de quelques éloges que l'adorateur enthouſiaſte comble ſon dieu, il eſt certain que pour l'ordinaire il lui ôte en bonté tout ce qu'il lui donne en intelligence

& en grandeur. Le langage de l'idolâtre peut être menſonger & contraire à l'opinion qu'il a dans l'eſprit; chez les dévots plus rafinés l'opinion elle-même contracte ſouvent une eſpece de fauſſeté, & ſe voit démentie par les ſentimens du cœur; ce cœur déteſte tout bas les effets cruels de la vengeance de ſon dieu, tandis que l'eſprit, en lâche courtiſan, n'oſe rien y voir que d'adorable & de parfait. Ce combat interne augmente la terreur, & donne un air plus hideux aux fantômes qui perſécutent les victimes infortunées de la ſuperſtition.

Un jeune homme a lu l'hiſtoire des dieux dans Homere ou dans Héſiode: il a vu leurs factions, leurs guerres, leurs injuſtices, leurs adulteres, leurs inceſtes, tous leurs crimes, en un mot, décorés des plus grands éloges. Quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſqu'il ſe produit dans le monde, de voir que les loix infligent des châtimens à ces mêmes actions que ſes poëtes attribuent aux habitans du ſéjour céleſte? Cette obſervation eſt de Lucien (1). Il y a peut-être un contraſte

(1) Necromantia.

plus fort encore entre les idées que des religions plus récentes nous donnent, & entre ces ſentimens de généroſité, de douceur, d'impartialité & de juſtice que la nature elle-même a gravés dans nos cœurs. A meſure que ces religions multiplient les ſujets de crainte; elles rendent la notion de la divinité encore plus groſſiere & plus barbare (1).

(1) La mythologie nous donne le dieu Bacchus pour inventeur de la danſe & du théâtre : les repréſentations théatrales faiſoient autrefois partie du culte public, on les exécuta dans les occaſions les plus ſolemnelles, ſouvent même on y eut recours dans des tems de peſte, comme à un moyen d'appaiſer la colere des dieux. Il n'en eſt plus de même : dans ces derniers tems ſur-tout les dévots ſe ſont fortement élevés contre les ſpectacles : un ſavant théologien a nommé le théâtre le veſtibule de l'enfer.

Pour ſe convaincre qu'il eſt poſſible de repréſenter la divinité d'une façon plus odieuſe encore, & moins aſſortie à la ſaine morale, on n'a qu'à lire un paſſage du chevalier Ramſay, écrivain qui avoit du goût & de l'imagination : il n'étoit rien moins qu'ennemi du chriſtianiſme ; il étoit au contraire animé du deſir le plus louable d'être orthodoxe : la trinité, l'incarnation, la ſatisfaction, qui ſont les doctrines les plus expoſées aux traits des eſprits forts, ne révolterent point ſon entendement ; il n'y eut que celles de la prédeſtination & de la réprobation éternelles qui fiſſent pâtir ſon humanité, dont il paroît avoir été amplement partagé : « Quelles

Il n'y a que la néceſſité abſolue des principes de la morale, pour le maintien de la ſociété, qui puiſſe conſerver ces principes purs

---

» étranges idées, dit-il, ſe formeroit de notre ſainte reli-
» gion un philoſophe indien ou chinois, s'il falloit qu'il en
» jugeât d'après les ſyſtêmes des eſprits forts de nos jours &
» de nos phariſaïques docteurs?.....

Après avoir propoſé avec force les objections connues contre ces dogmes, voici comment il finit.

» C'eſt ainſi que nos incrédules, nos chrétiens judaïſans,
» nos docteurs du fataliſme ont défiguré les ſaints & ſubli-
» mes myſteres de la foi; c'eſt ainſi qu'ils ont confondu la
» nature du bien & du mal: c'eſt ainſi que transformant les
» paſſions les plus monſtrueuſes en attributs divins, & les
» mettant dans l'eſſence éternelle, comme autant de per-
» fections, ce qui rend les hommes coupables des plus énor-
» mes forfaits, ils ont ſurpaſſé le paganiſme dans l'art de
» blaſphêmer! Les payens les plus groſſiers ſe contenterent
» d'ériger en dieux la volupté, l'inceſte & l'adultere; les
» prédeſtinateurs diviniſent la cruauté, la colere, la fureur,
» la vengeance, tous les crimes les plus noirs & les plus exécra-
bles. » V. *Principes Phil. de la Rel. Nat. & Révél.* par le che-
valier Ramſay, P. II, p. 401.

Par d'autres endroits l'on voit que cet auteur ne croit pas le ſyſtême des Arminiens, ni celui des Moliniſtes fort propre à adoucir cette doctrine: s'étant ainſi exclus de toutes les ſectes chrétiennes, il ſe voit réduit à propoſer lui-même un ſyſtême de ſon invention: c'eſt une eſpece d'origéniſme, qui ſuppoſe la préexiſtence des ames humaines & brutes, de

dans notre eſprit, & faire en ſorte que nous réglions conſtamment ſur eux le jugement que nous portons de la conduite des hommes. S'il ne repugne pas aux notions communes que les princes ſe faſſent une morale à part, un peu différente de celle des ſimples particuliers; à combien plus forte raiſon cela ne doit-il pas être permis à ces intelligences ſupérieures, dont la nature, les propriétés & les intentions nous ſont ſi profondément cachés?

Sunt ſuperis ſua jura (1).

les dieux ont des maximes de droit qui ne ſont faites que pour eux.

XIV.

Je ne puis m'empêcher de placer ici une obſervation qui ne devroit pas même échap-

même que la converſion & le ſalut éternel de tous les hommes, animaux & diables. Cette opinion lui étant particuliere, nous ne nous y arrêterons pas: au reſte, ſi les idées de cet écrivain ingénieux m'ont paru dignes d'être rapportées, ce n'eſt pas que je prétende en garantir la juſteſſe.

(1) Ovid. Met. lib. IX, v. 501.

per à ceux qui ſe mêlent de faire des recherches ſur la nature humaine. Quelque ſublime que ſoit la définition nominale qu'une religion puiſſe donner de la divinité; il eſt certain qu'un grand nombre, peut-être même la plupart des croyans chercheront moins à s'attirer la faveur divine par la vertu & les bonnes œuvres, qui ſeules peuvent plaire à l'être tout-parfait, que par des obſervances frivoles, par un zele immodéré, par des extaſes fanatiques, par une foi aveugle aux myſteres & aux opinions abſurdes. Il n'y a qu'une très-petite partie du Sad-der, auſſi-bien que du Pentateuque, qui conſiſte en préceptes de morale; & ſoyons ſûrs que c'eſt la moins obſervée. Quand les anciens Romains étoient affligés de la peſte, ils étoient bien éloignés de la regarder comme le châtiment de leurs vices; il ne leur vint pas même dans l'eſprit de ſe repentir & de changer de conduite: ils ne penſerent point qu'ils étoient les brigands du monde, que leur ambition & leur avarice déſoloient la terre, & réduiſoient les nations les plus opulentes à la mendicité; ils avoient un

moyen plus court d'appaiſer la colere céleſte; c'étoit de créer un dictateur, & de lui faire chaſſer un clou dans une porte (1).

Dans l'iſle d'Egine, une faction ayant formé un complot, les conjurés attaquerent en traitres, & aſſaſſinerent en barbares ſept cents de leurs concitoyens : un de ces infortunés s'étoit refugié à la porte du temple qu'il tenoit embraſſée : ils lui couperent les deux mains, & l'ayant emporté hors de la terre ſacrée, le maſſacrerent impitoyablement : *par cette impiété*, dit Hérodote, *ils offenſerent les dieux, & ſe rendirent coupables d'un crime qui ne peut jamais être expié* (2) : il ne compte donc pour rien tant d'autres aſſaſſinats, qui font frémir d'horreur.

Suppoſons même, ce qui pourtant eſt rare, qu'il y ait une religion populaire, qui déclare expreſſément que les bonnes mœurs ſont l'unique moyen d'obtenir la fa-

(1) *Dictator clavis figendæ cauſâ*, Tit Liv. lib. VII, cap. 3.

(2) Lib. VI.

veur divine : ſuppoſons qu'il y ait des prêtres établis pour répéter, tous les jours, cette maxime dans leurs ſermons, & pour l'inculquer aux eſprits avec l'éloquence la plus perſuaſive : tel eſt l'attachement des hommes pour leurs vieux préjugés qu'au défaut de quelque autre ſuperſtition ils feroient conſiſter l'eſſence de la religion à être réguliers à ces exercices, plutôt que de la placer dans la vertu & dans la morale. Nous ne voyons pas que le ſublime prologue des loix de Zaleuque (1) ait inſpiré aux Locriens, ſur la maniere de ſe rendre la divinité favorable, des idées plus ſaines que n'en avoient les autres Grecs.

Notre obſervation eſt donc univerſellement vraie ; mais il n'en eſt pas pour cela moins difficile de rendre raiſon du fait. Il ne ſuffit pas de dire que le peuple eſt par-tout accoutumé à dégrader ſes dieux ; à les former ſur ſon modele, à en faire une eſpece de créatures humaines, ſeulement un peu plus éclairées & plus puiſſantes que nous : cela ne

(1) On le trouve dans Diodore de Sicile, lib. XII.

leve point la difficulté : il n'y a perſonne qui ſoit aſſez ſtupide, aſſez dépourvu de raiſon naturelle, pour ne pas voir que la vertu & la probité ſont les plus eſtimables de toutes les qualités dont l'homme puiſſe être revêtu; pourquoi donc n'attribue-t-on pas à ſon dieu la même façon de penſer ? pourquoi ne fait-on pas conſiſter dans leur exercice toute la religion, ou du moins la partie la plus eſſentielle de la religion ?

Dira-t-on que l'on préfere les pratiques ſuperſtitieuſes à celles de la morale, parce qu'elles ſont moins pénibles ? Mais, pour ne point parler ici des ſéveres pénitences du Brachmane & du Talapoin, n'en eſt-ce pas déja une bien dure que le *Rhamadan* des Turcs ? Sous des climats brûlans & ſouvent dans les mois les plus chauds de l'année, ces pauvres gens demeurent, pluſieurs jours de ſuite, depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, ſans manger & ſans boire ! Il n'y a aſſurément perſonne de ſi vicieux ni de ſi dépravé qui ne trouvât cette abſtinence plus rude que l'exercice d'un devoir de morale, de quelque nature qu'il pût être. Croiroit-

on qu'il y ait plus d'agrément à obſerver les quatre carêmes des Moſcovites, ou à imiter la vie auſtere de quelques catholiques romains, qu'à avoir un eſprit doux & bienfaiſant ? Pour peu qu'on ait acquis l'habitude des vertus, elles deviennent autant de plaiſirs ; au lieu que la ſuperſtition eſt toujours odieuſe & incommode.

Eſſayons de donner une ſolution plus ſatisfaiſante. Ce que nous faiſons comme amis, ou comme peres, nous paroît des devoirs dont nous nous acquittons envers nos bienfaiteurs & nos enfans : nous ne pourrions y manquer ſans deſſerrer les nœuds du ſang, & ſans tranſgreſſer les loix naturelles : nous les rempliſſons par inclination : un ſentiment d'ordre & de beauté morale nous y fait trouver de nouveaux plaiſirs : l'homme vertueux fait le bien ſans peine & ſans effort : les vertus mêmes qui ſont plus auſteres, & qui demandent plus de réflexions, le dévouement à la patrie, l'obéiſſance filiale, la tempérance, l'intégrité, ces vertus, dis-je, nous paroiſſent autant d'obligations, qui ne peuvent nous procurer aucun mérite religieux ;

nous les devions d'avance, ſoit à la ſociété, ſoit à nous-mêmes : en obſervant tous ces devoirs, le ſuperſtitieux ne croit pas encore avoir, à proprement parler, agi pour l'amour de ſon dieu, il croit n'avoir rien fait qui puiſſe lui mériter une protection ſpéciale : il ne penſe pas que le ſervice le plus agréable aux yeux de la divinité, c'eſt de faire le bonheur des créatures, qui ſont l'ouvrage de ſes mains ; il lui faut un culte plus immédiat, pour calmer les frayeurs qui l'obſedent ; la pratique la plus contraire à ſes penchans, voilà ce qu'il lui faut ; il s'y adonnera par les raiſons même qui devroient l'en éloigner ; elle lui paroîtra d'autant plus pure qu'elle n'eſt fondée ſur aucun motif, & que par elle-même elle n'eſt bonne à rien. Plus il ſacrifie de ſes aiſes, plus il montre de zele & de dévotion ; plus ſa conduite lui paroît méritoire : rendre un dépôt, payer ſes dettes, ce ne ſont-là que des actes de juſtice, dont ſa divinité ne ſauroit lui tenir compte, des actes dont on ne peut ſe diſpenſer, & que bien des gens pratiqueroient quand il n'y auroit point de dieu ; mais jeûner du matin au ſoir,

ſe

ſe fuſtiger comme un miſérable, cela ſe rapporte plus directement au ſervice divin. Voilà donc les ſeuls motifs qui engagent le ſuperſtitieux à ces ſortes d'auſtérités : par ces marques d'une dévotion diſtinguée, il s'inſinue dans la faveur de l'être ſuprême : déſormais il dort en ſûreté, il peut ſe promettre, & du bonheur dans cette vie, & le ſalut éternel dans la vie à venir.

Voilà d'où vient encore que ſouvent la piété la plus ſuperſtitieuſe eſt compatible avec les diſpoſitions les plus criminelles. Ne jugeons jamais des mœurs d'un homme par la ferveur de ſon zele, ou par ſon aſſiduité aux exercices publics, quand même nous ſerions aſſurés qu'il agit de bonne foi : rien n'eſt plus trompeur que cette concluſion ; les attentats les plus énormes ſont, au contraire, très-propres à enfanter la terreur religieuſe, & à augmenter la ſuperſtition. Bomilcar avoit formé le complot d'aſſaſſiner, dans la même heure, tout le ſénat de Carthage, & de donner des fers à ſa patrie ; par trop d'égard aux préſages & aux pronoſtics, il en perdit l'occaſion : ſur quoi un hiſtorien

remarque *qu'il n'y a point d'hommes plus ſuperſtitieux que ceux qui forment les entrepriſes les plus horribles ou les plus périlleuſes* (1) : & en effet leur dévotion & leur foi ſpirituelle s'accroiſſent avec les frayeurs dont ils ſont agités. Catilina ne ſe contente point des divinités avouées, & des rites établis dans ſon pays ; ſes angoiſſes lui firent naître de nouvelles inventions en ce genre (2), dont vraiſemblablement il ne ſe fût jamais aviſé, s'il étoit demeuré bon citoyen & fidele aux loix de ſa république.

On peut ajouter que les remords & les horreurs ſecretes que l'on ſent après un crime commis, ne laiſſent point de repos au criminel qu'il n'ait eu recours à des cérémonies expiatoires, par leſquelles il croit ſe décharger de ſes offenſes. Tout ce qui affoiblit ou dérange notre conſtitution intérieure, favoriſe les intérêts de la ſuperſtition : au-lieu que rien n'eſt plus propre à la dompter & à la détruire qu'une vertu mâle & iné-

(1) *Diod. Sic.* lib. XX.

(2) *Cicero*, Catilin. 1, *Salluſt.* de bello Catilinario.

branlable : elle nous préſerve des accidens déſaſtreux qui inſpirent la mélancolie, ou du moins elle nous apprend à les ſupporter ; tant que dans le calme des paſſions ce beau jour éclaire notre eſprit, le fantôme des fauſſes divinités n'oſe s'y montrer. Mais tant que d'un autre côté, dépourvus d'inſtruction, nous n'écoutons que la voix naturelle de nos timides cœurs, les terreurs qui nous aſſiégent nous peindront l'être ſuprême avec les traits d'un tyran barbare ; & les méthodes que nous choiſiſſons pour l'appaiſer nous accoutumeront à le regarder comme un être capricieux. Dans les religions populaires, *la cruauté & le caprice*, ſous quelque nom qu'on les déguiſe, forment toujours le caractere dominant de la divinité : ſouvent les prêtres mêmes, au lieu de rectifier ces fauſſes conceptions, les nourriſſent & les entretiennent : plus le dieu eſt terrible, plus nous ſommes dociles & ſoumis à ſes miniſtres : plus les pratiques qu'il faut pour lui plaire ſont bizarres, plus nous ſommes réduits à renoncer à nos propres lumieres,

pour nous livrer à la direction de nos guides ſpirituels. Cependant, quoique l'artifice des hommes puiſſe augmenter ces ſortes de foibleſſes & de folies naturelles ; ce n'eſt pourtant pas à cet artifice qu'elles doivent leur naiſſance ; elles pouſſent des racines plus profondes dans nos eſprits ; elles réſultent, en un mot, des propriétés eſſentielles & univerſelles de la nature humaine.

XV.

Quoique l'homme barbare & manquant d'inſtruction, ſoit aſſez ſtupide pour méconnoître l'auteur de la nature dans ceux de ſes ouvrages qui lui ſont familiers & qu'il connoît par habitude, il ne l'eſt pourtant pas aſſez pour rejeter cette idée lorſqu'on vient à la lui préſenter ; & il n'eſt guere concevable qu'elle puiſſe être rejetée par un homme qui a le jugement ſain. A peine ouvrons nous les yeux que par-tout nous appercevons des plans, des vues, une deſtination : dès que nos facultés développées

nous mettent en état de nous élever juſqu'à l'origine du ſyſtême univerſel, l'idée d'une cauſe intelligente vient nous frapper avec une évidence qui porte conviction. Les deſſeins uniformes qui ſe font remarquer dans toute la ſtructure de l'univers nous conduiſent, ſi non néceſſairement, du moins naturellement à concevoir cette cauſe comme unique & individuelle ; il n'y a que des préjugés d'éducation qui puiſſent étouffer en nous un ſentiment auſſi raiſonnable. Les événemens mêmes, dans leſquels la nature ſemble ſe contrarier, prouvent un plan ſuivi, parce qu'on découvre ces événemens partout : tout annonce la même intention, quelque inexplicable & incompréhenſible qu'elle ſoit.

Les biens & les maux, le bonheur & la miſere, la ſageſſe & la folie, la vertu & le vice, tout cela eſt mêlé & confondu. Rien n'eſt pur & ſans alliage : tout avantage a ſes inconvéniens : il ſe fait une compenſation générale entre toutes les conditions & tous les états. Dans nos vœux les plus chi-

mériques, il ne nous eſt preſque pas poſſible d'imaginer une ſituation, qui puiſſe nous fixer, & qui ne nous laiſſe plus rien à deſirer: la coupe de la vie nous eſt verſée des deux tonneaux que le poëte place à la droite & à la gauche de Jupiter: ou s'il arrive que nous la buvions pure; le même poëte nous dira qu'elle eſt tirée du tonneau gauche.

Nous ne faiſons, pour ainſi dire, qu'effleurer les biens: plus un bien eſt exquis, plus auſſi le mal qui l'accompagne eſt violent; c'eſt ici une de ces loix de la nature qui ne ſouffrent que peu d'exceptions. L'eſprit le plus pénétrant eſt voiſin de la folie; les plus grands éclats de joie touchent à la plus profonde mélancolie; les plaiſirs les plus raviſſans ſont ſuivis de la fatigue & des dégoûts les plus cruels; à l'eſpoir le plus flatteur ſuccèdent les traverſes les plus accablantes. En général, il n'y a point de vie plus paſſable, car pour la vie heureuſe, il n'y faut point ſonger, il n'y a point de vie plus paſſable que celle d'un homme modéré, qui garde, autant qu'il eſt poſſible, un juſte équilibre,

& qui contracte une eſpece d'inſenſibilité pour tout.

Le bon, le grand, le ſublime, le délicieux étant compris éminemment dans les principes purs du théïſme, l'analogie de la nature exige que le bas, le puérile, l'abſurde, le terrible ſoient le partage des fictions & des chimeres religieuſes.

Ce penchant que nous avons tous à croire l'exiſtence d'un pouvoir intelligent & inviſible, s'il n'eſt pas un inſtinct primitif, eſt au moins un réſultat de l'uſage de notre eſprit, inſéparable de la nature humaine : on peut l'enviſager comme une marque que le divin ouvrier a imprimée à ſon ouvrage. Quoi de plus glorieux pour les hommes que d'avoir été choiſis, parmi toutes les créatures, pour porter l'empreinte & l'image du créateur ! Mais, juſte ciel ! Combien cette image eſt-elle défigurée dans les religions populaires ! Que la divinité devient méconnoiſſable dans les portraits que nous en traçons ! que de caprices, d'abſurdités, & de défauts nous mettons en elle ! que nous la dégradons !

oui, nous la dégradons bien au-deſſous de ce que dans la vie commune nous appellons un homme ſenſé, ou un honnête homme.

Noble prérogative de la raiſon humaine ! elle peut atteindre à la connoiſſance du ſouverain Etre ; des objets que la nature expoſe à nos ſens elle remonte juſqu'au premier principe, juſqu'au créateur de l'univers. Mais voici bien un autre ſpectacle : promenez vos regards ſur les nations & les tems : examinez les maximes de religion qui ont eu vogue dans le monde, vous aurez de la peine à vous perſuader que ce ſoit autre choſe que des rêves d'un homme en délire ; peut-être même les prendrez-vous plutôt pour des imaginations capricieuſes de ſinges traveſtis, que pour des aſſertions ſérieuſes, poſitives, & dogmatiques d'êtres qui s'honorent du beau nom d'êtres raiſonnables.

Ecoutez les proteſtations des hommes, il n'y a rien dont ils ſoient ſi aſſurés que de la vérité de leur religion. Voyez leur conduite : vous douterez qu'ils aient jamais eu de religion du tout.

L'homme dont le zele paroît le plus fer-

vent & le plus vrai, peut être un hypocrite. L'impie le plus déclaré peut reſſentir des frayeurs ſecrettes, & n'eſt pas à l'abri des remords de conſcience.

Les perſonnes qui avoient le plus d'eſprit, & l'eſprit le plus cultivé, ont ſouvent donné dans de grandes abſurdités en fait de théologie. Les hommes les plus ſenſuels & les plus diſſolus ont ſouvent embraſſé les préceptes les plus rigoureux en fait de religion.

L'ignorance eſt la mere de la dévotion,

maxime proverbiale, mais confirmée par l'expérience. Cependant cherchez un peuple qui n'ait point de religion : ſi vous le trouvez ; ſoyez ſûr qu'il ne differe pas beaucoup des bêtes brutes.

Qu'y a-t-il de plus pur que la morale de quelques ſyſtêmes de théologie ? qu'y a-t-il de plus dépravé que les pratiques auxquelles ces mêmes ſyſtêmes donnent cours.

La conſolante perſpective d'une vie à venir nous cauſe les tranſports les plus vifs ; mais les ſujets de terreur que cette idée renferme, font bientôt ceſſer nos tranſports,

leur impreſſion eſt bien autrement forte & durable dans l'eſprit humain.

Tout eſt énigme & myſtere : le doute, l'incertitude, l'irréſolution, voilà les ſeuls fruits de nos plus exactes recherches. Mais telle eſt la foibleſſe de notre raiſon, tel eſt l'effet contagieux de l'opinion, que ce doute même, ce doute réfléchi, ne pourroit être de durée, ſi nous ne portions la vue plus loin, ſi en oppoſant ſuperſtition à ſuperſtition nous ne les faiſions, pour ainſi dire, combattre enſemble : pendant qu'elles ſe font la guerre la plus furieuſe, nous nous ſauvons heureuſement dans les régions obſcures, mais tranquilles de la philoſophie.

EXAMEN
DE
L'HISTOIRE
NATURELLE
DE LA
RELIGION.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

CETTE traduction eſt le fruit du haſard. Je paſſois une partie de l'été à la campagne, avec un philoſophe de mes amis : les *Œuvres Philoſophiques* de M. Hume faiſoient alors beaucoup de bruit : je les avois ſur moi : & plein de cette lecture, j'en parlois ſans ceſſe. Après avoir excité la curioſité de mon ami, il fallut la ſatisfaire : il n'entendoit pas l'Anglois : je me fis un amuſement de lui traduire chaque jour un morceau ; & ce morceau fourniſſoit une matiere toujours nouvelle & toujours agréable à notre converſation. Combien de fois n'admirions-

nous pas enſemble les traits ingénieux, la profondeur, l'élégance, l'eſprit, juſqu'à la ſingularité des idées de M. Hume! Mon ami s'emparoit avec avidité des cahiers de la traduction, à meſure qu'ils ſortoient de ma plume : il ne ſe laſſoit pas de les relire, & de les méditer : il couchoit ſes réflexions par écrit : & j'ai jugé celles qu'il a faites ſur *l'Hiſtoire Naturelle de la Religion* dignes de paroître à côté de cet ouvrage. Si elles ſe reſſentent un peu de la négligence champêtre, le lecteur ſe reſſouviendra du lieu où elles ont pris naiſſance. Je n'y ai d'autre part que de les avoir rangées, & d'avoir vérifié les paſſages des anciens, que l'on avoit été obligé de citer de mémoire.

EXAMEN
DE
L'HISTOIRE NATURELLE
DE LA
RELIGION.

J'ENTREPRENDS l'examen d'un ouvrage philoſophique ; & je l'examinerai en philoſophe. Je dirai tranquillement mes raiſons, je les dirai avec ſimplicité, ſans chercher des embelliſſemens, & ſans m'égarer dans le vaſte champ de l'érudition. Je reſpecte les lumieres & les talens de M. Hume ; mais il fait des aſſertions dont la vérité me paroît douteuſe ; il en fait d'autres où il me ſemble avoir tort : je les combattrai les unes & les autres avec cette franchiſe, & avec cette

candeur qui conviennent à tout écrivain qui fait profeſſion d'être honnête homme.

Comment l'eſprit humain eſt-il parvenu à ſe faire une religion ? C'eſt le problême que M. Hume ſe propoſe de reſoudre.

Le polythéïſme eſt la plus ancienne des religions, l'idolâtrie le plus ancien des cultes. Cette religion & ce culte doivent leur naiſſance aux paſſions, à ces paſſions ordinaires que les événemens journaliers, & les diverſes ſcenes de la vie excitent dans le cœur humain. Le théïſme eſt ſorti du ſein même de l'idolâtrie. C'eſt la ſolution du problême.

Toutes les parties de ce Traité ſont ſubordonnées à ce plan général : elles tendent toutes ou à le développer, ou à confirmer les idées qu'il renferme : s'il y en a qui paroiſſent des digreſſions, comme par exemple le parallele du théïſme & de l'idolatrie, où l'on balance les avantages & les inconvéniens de ces deux ſyſtêmes, on trouvera pourtant, en les enviſageant de plus près, qu'elles rentrent dans le deſſein principal. Enfin la concluſion de l'ouvrage contient une eſpece de ſcepticiſme.

Je

Je ſuivrai, dans mon examen, le fil que je viens de marquer.

Eſt-il vrai que le polythéïſme ait été la premiere notion que les hommes ſe ſoient faite d'un pouvoir ſupérieur ? Pour établir cette theſe, M. Hume fait valoir deux ſortes de preuves, des preuves de fait, & des preuves de raiſonnement.

Il nous dit d'abord qu'en remontant au-delà de dix-ſept ſiecles, on trouve tout le genre humain plongé dans l'idolâtrie. Quand on lui accorderoit ce point; il n'en pourroit pourtant tirer aucun avantage, avant d'avoir fixé l'époque de l'origine du genre humain. Si nous pouvons reculer cette époque à notre gré, que d'étranges révolutions ne peut-on pas concevoir dans les opinions des hommes pendant des myriades, ou des myriades de myriades de ſiecles? Le culte du vrai Dieu a pu, mille & mille fois, triompher du culte des idoles, & en être ſubjugué à ſon tour; il a pu diſparoître & reparoître, ſe détruire & ſe relever de ſes cendres. Nous voyons dans l'hiſtoire les nations les plus civiliſées retomber dans la barbarie, & les

nations les plus barbares s'inſtruire & ſe polir : le goût, la politeſſe, les arts, les ſciences, les mœurs, les façons de penſer, tout eſt ſujet au changement : les connoiſſances humaines ne ſont pas plus éternelles que les empires ; & la religion, ſuivant les idées de M. Hume, appartient à cette claſſe : elle peut donc, par des degrés inſenſibles, dégénérer au point de devenir tout-à-fait méconnoiſſable ; elle peut même ſe perdre entiérement, & être engloutie dans les abymes du tems. Tout ce que je prétends ici, c'eſt que tant qu'on n'aura pas déterminé, ou du moins à-peu-près déterminé, l'époque de l'origine du genre humain, & tant qu'on n'aura point de ſentiment fixe ſur l'état des premiers hommes, l'hiſtoire ne nous fournit pas même de quoi conjecturer quelle étoit la premiere religion.

A s'en rapporter à M. Hume, les premiers théïſtes qui méritent d'être comptés, ce ſeroient les chrétiens : l'inſtituteur de la religion chrétienne ſeroit donc le premier docteur du théïſme, le premier qui ait enſeigné aux hommes qu'il n'y a qu'un Dieu.

Mais les Juifs étoient théïſtes ; & n'avoient pas beſoin d'inſtruction à cet égard : la doctrine de l'unité de Dieu, créateur & ſouverain maître de l'univers étoit conſacrée dans leurs livres ſymboliques : Jeſus-Chriſt l'y trouva toute établie, & n'y fit aucun changement. M. Hume dira-t-il que ce n'étoit pas un théïſme pur ? mais c'eſt le même que celui des chrétiens : il n'y en eut jamais de plus pur ni de plus éloigné de l'idolâtrie : rien n'égale l'horreur que cette religion inſpire pour le culte des idoles, & même pour la plus légere apparence de ce culte. Ce ſont-là des vérités que l'on n'a pas beſoin de prouver.

Quand M. Hume ne voit dans l'ancien monde que des idolâtres ; quels ſont les organes ou les inſtrumens dont il ſe ſert pour porter ſa vue à une ſi grande diſtance ? Quels ſont, en un mot, les hiſtoriens garans de ſon opinion ? Il ne les nomme pas : mais l'on ſent bien que ce ne peut être que les Grecs, ou les Romains, copiſtes des Grecs. Il ſemble donc ne compter pour rien les livres de Moyſe, qui cependant ſont, ſans contre-

dit, la plus ancienne hiſtoire que nous ayons, & quand on ne la conſidéreroit que comme une production humaine, l'hiſtoire la plus digne de foi. Il en appelle à tous les vieux monumens ? quels ſont-ils ces monumens ? Les écrits d'Hérodote, de Diodore de Sicile.

Et quicquid Græcia mendax
Audet in Hiſtoriâ.

Aucun de ces écrivains ne remonte dans la haute antiquité ; ils ſe perdent tous dans le tems fabuleux, vuide immenſe que les Grecs ont rempli de toutes les rêveries de leur imagination : ils y ont peint des dieux, des déeſſes, des héros, auteurs de leur race : ils y ont créé le monde, ou plutôt le ridicule chaos de la mythologie.

S'agit-il de l'origine du genre humain, ou de celle du monde ? Ils ſe taiſent, ou ils débitent la premiere futilité qui leur paſſe par l'eſprit. Et comment les Grecs auroient-ils été en état de décider de pareilles queſtions ? ſe regardant comme le centre de l'univers, ils traitoient toutes les autres nations de barbares ; ils ne connoiſſoient pas leur propre origine,

ils ignoroient celle de leur langue, & ſur-tout ils ne ſavoient pas d'où ils tenoient les premiers germes de leur religion; les plus ſages d'entr'eux ſoupçonnoient à peine qu'ils en fuſſent redevables à ces mêmes nations barbares, pour leſquelles ils marquoient tant de mépris. Platon a entrevu que bien de noms reçus en Grece étoient originairement des noms étrangers: & en effet tous ceux qui ſervent à déſigner les divinités & les fêtes ſont de ce genre: le fonds de l'hiſtoire fabuleuſe vient de l'Aſie & de l'Egypte, dont les colonies ont peuplé les différentes provinces de la Grece. Mais les racines de ces mots barbares s'étant perdues par le laps de tems, & ces mots mêmes ayant été eſtropiés à la grecque, on leur a cherché des étymologies dans cette langue: cela eſt arrivé ſur-tout à l'égard du langage religieux; & Dieu ſait les beaux contes que les philoſophes, les prêtres, les poëtes, les fabuliſtes ont été obligés d'inventer pour trouver des étymologies, ou pour juſtifier celles qu'ils avoient forgées de leur propre autorité. C'eſt-là la vraie origine de la religion, &

de la théologie des Grecs : toute la métamorphoſe n'eſt qu'une métamorphoſe des langues de l'orient & de celle de l'Egypte en langue grecque.

On s'apperçoit ſans peine de quel poids doivent être de pareils monumens : jetons un coup d'œil ſur ceux que M. Hume récuſe, ou du moins qu'il néglige de conſulter.

Il exiſte une hiſtoire qui perce à travers les épaiſſes ténebres des tems fabuleux, qui remonte juſqu'à la naiſſance du genre humain dont elle fixe la datte, qui nous donne une idée de l'origine des nations, & de leur diſperſion ſucceſſive ſur la ſurface du globe. Cette hiſtoire a tous les caracteres d'autenticité qui manquent à l'hiſtoire payenne : elle eſt ſoutenue, ſuivie ; elle a été fidélement conſervée, & tranſmiſe juſques à nous par un peuple dont l'antiquité eſt inconteſtable, & qui ſubſiſte encore, ſéparé de tous les autres peuples : les événemens de ce peuple ſont étroitement liés à cette hiſtoire, & ſa religion ſur-tout y tient d'une façon particuliere, religion fondée de tout tems ſur le pur théiſme, c'eſt-à-dire, de l'aveu de

M. Hume, ſur le ſeul ſentiment raiſonnable qu'il y ait ſur cette matiere. Se peut-il que cette hiſtoire, ce peuple, cette religion aient paru des phénomenes indifférens à un philoſophe qui prétend découvrir les premieres idées que les hommes ſe ſont formées de la divinité ? pouvoit-il ſe promettre de réuſſir dans ſes recherches en négligeant cette ſource, & en ne puiſant que dans des ſources ſuſpectes ?

Il eſt vrai que M. Hume lui-même ne ſemble pas faire beaucoup de fonds ſur ces prétendus argumens hiſtoriques ; il ne les touche que fort légérement ; il ne s'en ſert que pour ſe ménager une tranſition aux preuves tirées de la philoſophie, qui lui paroiſſent victorieuſes & triomphantes.

Avant de les examiner, faiſons cette remarque générale : que lorſqu'il s'agit d'un fait, on ne ſauroit aſſez ſe mettre en garde contre de petites probabilités, fondées ſur des analogies toujours très-imparfaites, & ſouvent fort trompeuſes. Je conçois qu'une choſe pouvoit ou devoit ſe paſſer ainſi ; donc elle n'a pu ſe paſſer autrement : rien de plus

téméraire, ni de plus ſujet à erreur que cette déciſion. Les événemens ne ſe reglent pas ſur notre façon de penſer : notre façon de penſer doit ſe régler ſur les événemens : quand des monumens authentiques atteſtent un fait, défions-nous de nos ſpéculations : elles ne ſont alors que des conjectures, & de ſimples apparences qui pour l'ordinaire nous mettent à cent lieues du vrai : loin de pouvoir contredire les faits, elles ne ſont plauſibles qu'autant qu'elles s'appuyent ſur des faits. Ce n'eſt pas aux philoſophes à faire l'hiſtoire ; encore moins ſont-ils en droit de la façonner à leur gré pour la faire rimer avec leurs ſyſtêmes ; mais l'hiſtoire doit être le guide & le flambeau de la philoſophie.

La premiere preuve de M. Hume eſt tirée du progrès naturel de nos connoiſſances. Cette preuve pourroit être hypothétiquement bonne. Si l'on ſuppoſe des créatures humaines, ſorties du limon de la terre, & abandonnées au développement naturel de leurs facultés ; ſans doute qu'elles ne ſe perfectionneront que par degrés : il s'écou-

lera bien des ſiecles, leur eſprit paſſera par bien des erreurs & par bien des abſurdités avant qu'il s'éleve juſqu'à l'origine de ſon être; ſi tant eſt qu'il puiſſe jamais y atteindre; ſi peut-être même il ne demeure pour toujours abruti, & réduit à l'état de pure animalité.

Mais ce n'eſt ici qu'une ſuppoſition qui n'a pas une ombre de probabilité. La raiſon perfectionnée nous apprend que l'homme eſt la production d'un être dont la puiſſance, la ſageſſe, la bonté n'ont point de bornes. M. Hume en convient; mais pourquoi perd-il de vue cette grande vérité, lorſqu'il entreprend de remonter à la naiſſance des religions? N'eſt-ce pas de là qu'il devoit partir? Craignoit-il que ſon hiſtoire n'en devînt moins *naturelle* pour être fondée ſur la nature & la raiſon? falloit-il des hypotheſes chimériques pour lui mériter ce titre?

Si dans un de ces mondes innombrables, dont le créateur a parſemé l'eſpace, il ſe trouve une planete deſtinée au ſéjour d'une créature, laquelle, avec bien des imperfections, attachées à ſon eſpece, renferme

pourtant un certain degré de perfectibilité, mais qui par lui-même ne ſauroit ſe développer, ou dont le développement naturel ne ſeroit que fort tardif, fort caſuel, & fort incertain. Eſt-il à préſumer que Dieu laiſſera ce germe étouffé, ou pour toujours, ou du moins pendant une longue ſucceſſion de ſiecles, au bout deſquels cet être n'en ſeroit encore qu'à ſes rudimens; & puis plongé, pour le moins auſſi long-tems, dans la barbarie, & dans la ſuperſtition la plus groſſiere, ne s'en débarraſſeroit à la fin qu'avec beaucoup de peine, & très-imparfaitement? Si la deſtination viſible de l'homme eſt de connoître & d'aimer l'auteur de ſon exiſtence, ſera-t-il expoſé à manquer cette deſtination, à reſſembler aux animaux brutes, ou à croupir éternellement dans l'ignorance & dans l'erreur?

On m'accordera, ſans doute, qu'il eſt infiniment plus probable que Dieu fourniſſe à l'homme des moyens propres à le conduire au but de ſon exiſtence: il pourra le faire de deux manieres. Ou il placera les premiers hommes dans des circonſtances favorables,

qui dégourdiront leurs facultés, qui accéléreront la marche de leur intelligence, & les mettront en état de remonter du ſpectacle de la nature juſques à la premiere cauſe. Ou bien il ſe découvrira à eux d'une façon plus directe & plus immédiate, peut-être auſſi ſe ſervira-t-il de ces deux moyens à la fois.

Quand ce ne ſeroient ici que des hypotheſes, il en réſulteroit toujours trois conſéquences. 1. Que M. Hume n'a pas épuiſé toutes les poſſibilités. 2. Que mon hypotheſe eſt pour le moins auſſi bonne que la ſienne. 3. Qu'elle découle d'un principe ſolide, inconteſtable, & que lui-même n'oſe pas conteſter; tandis que la ſienne n'eſt bâtie que ſur l'idée vague d'hommes exiſtans, ſans que l'on ſache, ni depuis quand, ni comment, ni pourquoi.

Mais lorſque je rapproche ces notions, qu'une ſaine philoſophie me ſuggere, des relations de l'hiſtoire, il me ſemble voir diſparoître tout ce que l'on y pouvoit ſoupçonner de ſimplement hypothétique; tout ce que l'on pouvoit ne prendre que pour des

préſomptions ſpécieuſes, il me ſemble que je le vois ſe réaliſer. Je les retrouve, ces mêmes notions, dans la plus ancienne des hiſtoires : j'y vois l'origine du genre humain: j'y vois le théïſme dicté aux premiers hommes par celui-même qui eſt l'objet du théïſme: de-là, par une ſuite de générations bien liée, je paſſe aux fondateurs d'une famille, d'une ſociété, d'une nation théïſte, d'une nation, dis-je, qui a tranſmis cette doctrine pure, qu'elle reçut de ſes ancêtres, juſques à ſa poſtérité la plus reculée, & dont les annales ont été en tout tems dépoſitaires des principes du théïſme, & inſéparables de ces principes. Alors je me dis : ſi la raiſon d'un côté me fait croire que le théïſme doit avoir été la religion des premiers hommes: ſi, de l'autre, la plus ancienne & la plus authentique des hiſtoires me repréſente les choſes préciſément de la même façon; il y a donc un heureux accord entre l'hiſtoire & les enſeignemens de la raiſon : ces deux ſources de mes connoiſſances conſpirent donc, & ſe prêtent une confimation réciproque, au-lieu que chez M. Hume elles ſont en perpé-

tuelle contradiction : ſes raiſonnemens non-ſeulement ſont démentis par l'hiſtoire, mais encore par les principes même qu'il adopte, comme des principes raiſonnables.

Ami de la liberté de penſer, j'ai lu, ſans prévention & ſans humeur, les ouvrages qui combattent la religion que je profeſſe : le zele qui foudroie les vices, m'a toujours paru le mouvement naturel d'une ame bien née ; mais il m'a ſemblé que celui qui s'échauffe contre les opinions, ne pouvoit, en nous foibles mortels, provenir que d'un mélange de fanatiſme : il m'a ſemblé que ce n'étoit pas une impreſſion naturelle, mais une impreſſion factice, artificielle, qui contrefait la nature. Mais, en liſant dans cet eſprit, les ouvrages dont je viens de parler, j'ai été ſurpris, plus d'une fois, de voir faire à des perſonnes, à qui d'ailleurs on ne ſauroit refuſer du génie & du jugement, de leur voir faire, dis-je, des raiſonnemens bien moins philoſophiques que ne peuvent être tous ceux qu'ils reprochent aux plus crédules & aux plus ſuperſtitieux de leurs anta-

goniſtes, & qui ſont le ſujet éternel de leur plaiſanterie.

Tout ce qu'ils diſent, par exemple, contre la révélation faite à nos premiers parens, eſt de cet ordre. Ils conviennent que le ſyſtême de l'univers eſt l'ouvrage d'une ſouveraine intelligence : il y a donc eu des premiers hommes ſur le globe que nous habitons : ils ne ſauroient nier que Dieu ne leur ait pu manifeſter ſon exiſtence, ni que ſon intention n'ait été d'être connu d'eux; mais la méthode de cette manifeſtation ne leur plaît pas : qu'ils en imaginent donc une meilleure ! Parce qu'ils ne voient plus de ces révélations, & de ces événemens extraordinaires auxquels on a donné le nom de miracles ; ils penſent qu'il ne peut jamais y avoir eu rien de pareil ; mais qu'eſt-ce qu'ils voient, & depuis quand voient-ils ? Ils ne ſont peut-être pas en état de prouver que ſans une pareille révélation l'homme eût pu ſortir de l'état animal, déployer les ailes de ſon intelligence, & devenir véritablement homme. Eſt-ce montrer un eſprit fort étendu,

que de conclure de la ſituation préſente du genre humain à celle du genre humain à peine ébauché ? Ces différentes ſituations exigeoient ſans doute différentes économies : & quand je conſidere les tems des miracles, je trouve toujours que ces grands coups n'ont été frappés que dans les grandes occaſions. Le monde naiſſant en eut beſoin pour apprendre à qui il devoit ſon origine, & pour s'affermir dans la croyance d'un ſeul Dieu : le monde idolâtre en eut beſoin pour être ramené vers le ſeul objet digne de ſon adoration : le monde corrompu en eut beſoin pour repaſſer du vice à la vertu, & pour empêcher que les principes & les mœurs ne s'abrutiſſent de nouveau. Ne nous hâtons donc pas tant de décider : il peut y avoir eu de très-bonnes raiſons pour tout cela ; quand même nous ne les concevrions pas ; & ne jugeons pas les choſes paſſées & futures par nos fantaiſies préſentes. Les phénomenes les plus extraordinaires, comme les plus communs, ne paroiſſent que parce que l'arrangement général, & l'exigence du ſyſtême les appelle ; & s'ils ne nous étonnent

point dans le monde phyſique, pourquoi nous choqueroient-ils ſi fort dans le monde moral? Voici en un mot où tout ſe réduit: *La nature de l'homme étant donnée, en tirer le meilleur parti poſſible*: c'eſt, pour ainſi dire, le problême que l'éternelle ſageſſe avoit à réſoudre: notre religion eſt une ſolution de ce problême: je ſais bien que ces philoſophes n'y acquieſcent point; mais ont-ils propoſé quelque choſe de mieux? s'ils l'ont fait, il n'eſt pas parvenu à ma connoiſſance. Revenons à M. Hume.

Le ſecond argument qu'il emploie pour prouver que l'idolâtrie a précédé le théïſme, eſt pris de l'impoſſibilité qu'il y auroit, ſelon lui, que l'idolâtrie ſe fût engendrée de la corruption du théïſme: il ſuppoſe un théïſme fondé ſur le raiſonnement: & il avoue que s'il n'étoit fondé que ſur la tradition, il pourroit dégénérer au point de ſe changer en polythéïſme. Mais nous avons vu que la raiſon & l'hiſtoire nous apprennent également que Dieu s'eſt découvert aux premiers hommes d'une façon particuliere. Quelle qu'ait

qu'ait été cette façon, ils auront transmis cette vérité à leurs enfans; & de-là elle sera passée plus loin par la tradition: elle pouvoit donc s'abâtardir par degrés, & s'éteindre entièrement; l'erreur, la superstition, & tous les égaremens du monde payen pouvoient prendre sa place.

Cette réponse suffiroit. Cependant quand nous nous prêterions à l'hypothèse de Mr. Hume, quand nous supposerions avec lui un théïsme raisonné, je ne vois pas encore qu'il ait prouvé l'impossibilité de la corruption d'un pareil théïsme. Voici son dilemme; ce théïsme, dit-il, étoit fondé, ou sur des raisonnemens faciles, & à la portée de tout le monde; ou bien sur des raisonnemens difficiles, compliqués, & qui ne pouvoient être compris que par un petit nombre de contemplateurs. Les premiers devoient avoir un effet durable, & par conséquent empêcher la corruption du théïsme. Les seconds ne seroient jamais parvenus jusqu'au peuple, & par-là étoient encore moins sujets à être pervertis.

Mais d'abord, quoique les preuves que

nous avons de l'existence de Dieu soient de différens ordres ; la moins compliquée & la moins difficile de ces preuves demande pourtant une certaine recherche, & un certain degré d'attention : d'ailleurs, il s'agit de concevoir un être immatériel, invisible, placé hors de la sphere des sens. Combien à tous ces égards le théisme n'est-il pas exposé à la corruption ? C'est une grande affaire que d'engager le peuple à se servir de sa raison, & s'il raisonne une fois, il n'est pas dit qu'il le fera toujours : il semble même que les conceptions spirituelles soient pour lui un état forcé : à tout moment elles lui échappent, & il retombe, par son propre poids, dans les sens & dans la matiere.

On voit combien cette disposition des esprits favorisoit & la naissance & les progrès de l'idolâtrie : il ne faut pas s'imaginer qu'elle s'établisse brusquement & tout d'un coup : son commencement est insensible, & ses progrès sont gradués. On veut se représenter la divinité : on veut, pour ainsi dire, mettre les objets intellectuels en relief : on choisit des emblêmes, des types, des hié-

roglyphes ; & ces ſignes, dont l'uſage étoit d'abord innocent, dans la ſuite des tems, deviennent des faux dieux : on commencera par les ſubordonner à l'Etre ſuprême ; on les mettra dans le ſoleil, dans la lune, dans les étoiles : bientôt on les fera deſcendre ſur la terre, on les renfermera dans des ſtatues. Alors environné de tant de divinités préſentes & ſenſibles, l'idée ſubtile de l'être inviſible diſparoît peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus aucune trace : il en eſt à cet égard comme des objets lointains, lorſque ceux qui ſont autour de nous, nous affectent fortement, & abſorbent toute notre attention. Le peuple en revient toujours à ſes idées groſſieres : que ſera-ce ſi ce penchant reçoit une nouvelle impulſion de l'artifice de quelque impoſteur qui trouve ſon compte à l'entretenir & à le fortifier ? Si dans le ſein du theiſme même, & dans les ſiecles les plus éclairés il ne ſe fait gueres de notions plus ſaines ; à combien plus forte raiſon devoit-il s'y affectionner ſous le regne de l'ignorance & de la ſtupidité ? & faut-il être ſurpris de l'entendre s'écrier :

Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ?

Quand je conſidere le ſecond membre du dilemme de M. Hume ; je n'y trouve pas plus de ſolidité. En ſuppoſant que les principes du théïſme aient été découverts par les ſpéculateurs, eſt-il abſolument néceſſaire que ces principes ſoient demeurés renfermés chez eux ? Ne ſont-ce pas les hommes de génie qui créent, pour ainſi dire, les nations, qui deviennent les fondateurs & les légiſlateurs des peuples ? & ne peuvent-ils pas leur faire part de leurs découvertes, les mettre ſur la voie de la vérité, & procurer même au théïſme la ſanction des loix, auſſi-bien que la ſanction religieuſe ? Confucius ne paroît-il pas avoir été un philoſophe de cette eſpece ? Un pareil théïſme, fondé ſur le raiſonnement, établi par autorité publique, & répandu par la tradition, peut donc encore dégénérer, tout comme ſi dans ſon origine il dépendoit de la révélation.

Mais enfin ouvrons l'hiſtoire : c'eſt le ſort de toutes les hypotheſes de M. Hume d'échouer contre cet écueil. Nous y verrons

l'idolâtrie pullulet au ſein même du théïſme, nous la verrons étendre ſon empire ſur les cœurs corrompus & ſur les eſprits courbés vers la terre. Je ne déciderai point ici ſi elle a été en vogue dès avant le déluge, & s'il faut en rapporter les commencemens au tems d'Enos : ce ſentiment de Maimonides & des Rabbins du moyen âge ne s'appuie que ſur un paſſage équivoque de la Geneſe : cependant l'on voit par la diſtinction entre les enfans de Dieu & les enfans des hommes, que dès-lors la corruption s'étoit gliſſée dans les mœurs, & pouvoit avoir entraîné celle de l'eſprit. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le patriarche Abraham étoit ſorti d'une famille idolâtre, & avoit été rappellé au culte du vrai Dieu par une vocation extraordinaire. Mais ne nous en tenons qu'aux annales du peuple Hébreux : elles prouvent par des faits indiſputables que le théïſme le plus pur peut ſe convertir dans l'idolâtrie la plus groſſiere ; & l'on peut au moins en croire les hiſtoriens dans des récits qui font ſi peu d'honneur à leur nation.

Cependant, comme M. Hume, quoique

ſans aucune raiſon, ſemble récuſer ces autorités; voyons juſqu'où nous conduit l'hiſtoire profane. Tout ce que l'on y peut entrevoir, c'eſt que l'Egypte a été le berceau de l'idolâtrie. Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien nous diſent que le nom des douze dieux vient des Egyptiens, qui les premiers obſerverent les douze aſtériſmes du zodiaque: qu'ils ont les premiers connu l'uſage des autels, des ſtatues, des temples: qu'ils ſont les inventeurs des rites, des cérémonies, & du langage religieux (1). Et indépendamment de ces témoignages, de ſavans hommes ont fait voir que toute la mythologie grecque étoit empruntée de l'Egypte. Les navigateurs Phéniciens puiſerent dans cette ſource im-

(1) Δυώδεκα θεῶν ἐπονυμίας πρῶτους Αἰγυπτίους νομίσαι, καὶ Ἕλληνας παρ' ἐκείνων ἀναλαβεῖν; βωμούς τε, καὶ ἀγάλματα, καὶ ναοὺς θεοῖσι ἀπονεῖμαι αὐτοὺς πρώτους, καὶ ξόανα ἐν λίθοισι ἐγγράψαι. Herod. in Euterpe.

Πρῶτοι μὲν οὖν ἀνθρώπων, τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, Αἰγύπτιοι λέγονται θεῶντε ἔννοιαν λαβεῖν, καὶ ἱρὰ ἱδρύσασθαι, καὶ τεμένεα καὶ πανηγύρεις ἀποδέξαι πρῶτοι δὲ καὶ ὀνόματα ἱρὰ ἔγνωσαν, καὶ λόγους ἱροὺς ἔλεξαν &c. Lucian. de Syriâ dea, conf. Diod. Sic. lib. 1. cap. II.

pure le poiſon de l'idolâtrie ; & en abreuverent les nations chez qui leurs courſes maritimes les conduiſoient. Après eux les diverſes colonies ſorties de l'Egypte en infecterent les lieux de leur tranſmigration. Cela explique merveilleuſement un fait dont notre auteur a pris connoiſſance : c'eſt que les Grecs & les Romains rencontroient leurs divinités par-tout où ils portoient leurs armes victorieuſes ; on ne s'en étonnera gueres ſi l'on penſe que toutes ces divinités avoient une origine commune, & qu'elles deſcendoient toutes également des rivages du Nil.

Mais comment l'idolâtrie eſt-elle née en Egypte ? Ce n'eſt certainement pas de la façon dont M. Hume en conçoit l'origine. Il y a ſur ce ſujet un ſentiment bien plus ingénieux, & qui a pour baſe des recherches bien plus exactes. C'eſt l'abus du langage de l'aſtronomie, & des figures ſymboliques de l'écriture ancienne qui ſont la vraie cauſe du mal. Parmi ces figures il y en avoit qui repréſentoient la vraie divinité & le culte ſimple qu'on lui rendoit ; d'autres déſignoient les

objets les plus intéressans pour l'Egypte ; comme par exemple le tems du débordement du Nil, & celui de sa rentrée dans son lit, avec les différentes précautions que ces époques demandoient : c'étoit, en un mot, des affiches qui exprimoient, sous différens emblêmes, les fêtes instituées en l'honneur du vrai Dieu, les travaux convenables à chaque partie de l'année, les réglemens de police, & d'autres choses de cette nature. Après l'invention de l'écriture courante & populaire, le sens de cette écriture symbolique se perdit peu-à-peu, & à la fin on prit ces affiches pour les objets mêmes du culte. Voilà, ce me semble, une représentation assez naturelle de l'idolâtrie, naissant de la corruption du théisme : je ne m'y arrête pas davantage : nous avons un excellent livre où tout ceci est prouvé en détail, c'est l'*Histoire du Ciel* de M. Pluche, que M. Hume n'a pas même été tenté de réfuter dans son Histoire naturelle de la Religion.

Après tout, de quoi disputons-nous ? D'une chose dont M. Hume va bientôt lui-même tomber d'accord. Qu'on lise le

paragraphe VIII. Il y eſt parlé d'une eſpece de flux & de reflux qui fait paſſer les hommes de l'idolâtrie au théïſme, & repaſſer du théïſme à l'idolâtrie : remarquons bien la maniere dont ſe fait ce retour à l'idolâtrie. Les dogmes du théïſme étant trop ſubtils pour la portée commune, il faut les étayer de la notion d'êtres médiateurs, qui tiennent le milieu entre Dieu & les hommes : ces êtres deviennent enſuite l'objet principal du culte ; & l'on oublie la vraie divinité. Ici je demande ſi la même choſe ne peut pas arriver, ſoit que l'on ſuppoſe un théïſme révélé, ſoit qu'on ſuppoſe un théïſme originairement connu par le raiſonnement. M. Hume ſe contredit ; & nous verrons que ce n'eſt pas la ſeule contradiction où il tombe.

L'explication qu'il donne de l'origine de l'idolâtrie, eſt fondée ſur la ſuppoſition qu'elle a précédé le théïſme, ſuppoſition que je crois avoir détruite. Cependant je ferai encore quelques réflexions ſur ſa théorie concernant la naiſſance du polythéïſme.

Il ne croit pas que les hommes aient été conduits à cette ſuperſtition par la contem-

plation des œuvres de la nature ; ces œuvres prêchent par-tout l'unité de Dieu. Il nous dit pourtant qu'il y a des perſonnes qui ne trouveroient pas ſi étrange que pluſieurs êtres ſe fuſſent concertés pour arranger le plan de l'univers, & pour l'exécuter en commun, & à ce ſujet il cite, dans une note, la ſtatue de Laocoon, qui eſt le fruit du travail de trois ouvriers. Quoique M. Hume rejette cette opinion ; je penſe qu'il ſera à propos d'ajouter quelques remarques propres à diſſiper tous les doutes que l'eſprit humain pourroit ſe former ſur un dogme auſſi important.

Sans toucher aux argumens métaphyſiques qui démontrent évidemment qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu unique, il me ſemble que l'on peut dire, avec plus d'aſſurance que ne le fait M. Hume, que quelque grand que ſoit le nombre des ouvriers ſubalternes, employés à l'exécution d'un ouvrage, le plan doit toujours être conçu dans une ſeule tête ; cela eſt d'autant plus néceſſaire que l'ouvrage eſt plus compoſé, plus uniforme, plus beau & plus parfait. Celui qui

dreſſe le plan, & en cas que l'on en fourniſſe pluſieurs, celui dont le plan obtient une juſte préférence, eſt à proprement parler l'inventeur, ce qui ſuppoſe déja une ſupériorité d'intelligence, & fait diſparoître l'égalité des autres. Quel ouvrage eût-ce été que cette ſtatue de Laocoon, ſi chacun des trois ſtatuaires y avoit travaillé ſelon ſa propre fantaiſie; ſi l'un avoit fait le prêtre, l'autre les enfans, le troiſieme les dragons, ſans s'attacher à une idée générale, conçue ſans doute par l'un des trois, & approuvée des deux autres: c'eſt tout ce que peut ſignifier ici l'expreſſion latine qui dit qu'ils ont travaillé de concert (1). Pline dit que le nombre des ouvriers eſt préjudiciable à leur célébrité, d'un coté parce qu'un ſeul ne peut pas ſe revendiquer toute la gloire, & que de l'autre on ne peut pas les mettre tous au même rang (2): c'eſt que l'honneur de l'in-

(1) *De conſilii ſententiâ fecere.* Plin. Hiſt. Nat. lib. XXXVI. ſect. II.

(2) *Quoniam nec unus occupat gloriam, nec plures pariter nuncupari poſſunt.* Ibidem.

vention n'appartenoit qu'à celui qui avoit tracé le deſſein, & qu'apparemment on ne ſavoit pas, du tems de Pline, ſi c'étoit Agéſandre, Polydore ou Athénodore. Si le plan de la ſtatue avoit été un compoſé de trois idées différentes, & que l'on n'eût point déféré à un avis général, on auroit grand tort de nous la donner pour un chef-d'œuvre qui ſurpaſſe tout ce que la peinture & la ſculpture ont produit de plus achevé (1). Au reſte, cette ſtatue, qui ornoit autrefois le palais de l'empereur Titus, ſe voit encore dans les jardins du Vatican : & un habile antiquaire a obſervé que Pline s'étoit trompé, en la croyant, faite d'une ſeule pierre ; elle l'eſt de trois pour le moins, qui ſont artiſtement liées par une ſoudure imperceptible (2).

Le polythéïſme, ſelon M. Hume, doit ſon origine aux paſſions excitées par cette alternative de biens & de maux qui partage

(1) *Opus omnibus picturæ & ſtatuariæ artis præponendum.* Ibid.

(2) V. Acta Erud. anni 1697, p. 144.

la vie de l'homme. Ces passions nous peignent d'abord un pouvoir inconnu & invisible en général. Ensuite le penchant que nous avons de nous figurer tous les êtres semblables à nous, donne à ce pouvoir la figure humaine, nos organes, & toutes les propriétés affectées à notre espece.

Ce pouvoir en général sembleroit ne devoir porter que sur un être; mais est-il croyable que des hommes stupides & matériels eussent commencé par se former l'idée abstraite de pouvoir; & que de cette notion intellectuelle ils fussent ensuite descendus à celle d'un individu, ou de plusieurs individus? je ne reconnois point ici la gradation naturelle de nos connoissances. Il me paroît encore moins vraisemblable que les premieres divinités individuelles dont on se soit forgé la notion, aient été revêtues de la figure humaine: on devoit les supposer d'une nature plus excellente; & l'on connoissoit déja des objets qui, à des esprits grossiers sur-tout, devoient paroître plus excellens que l'homme.

Quels sont-ils? ce sont les corps qui rou-

lent ſur nos têtes, le ſoleil, la lune, tous ces brillans luminaires qui décorent la voûte céleſte. Plus élevés que nous, ils ſont plus puiſſans que nous : environnés d'éclat & de ſplendeur, ils ſont d'une nature ſupérieure : ils ont du mouvement, donc ils ont de la vie : mais quel mouvement en comparaiſon du nôtre ! & par conſéquent quelle vie ! Ils ſe promenent librement dans les plaines de l'Ether, tandis que nous ſommes affaiſſés contre la terre. Voyez cet aſtre glorieux qui fait régulièrement le tour du monde, cet océan de feu & de lumière, dont les émanations bienfaiſantes nous éclairent, nous échauffent, font mûrir nos fruits & nos moiſſons : je veux le fixer ; & mes yeux ébloüis ſe ferment : il voit tout ; nous ne voyons que par lui : ſon abſence nous replongeroit dans les ténebres, ſi une divinité moins éclatante ne venoit quelquefois nous prêter ſon pâle mais ſecourable flambeau ; à ſon retour elle diſparoît avec tout ſon cortége, & lui cede l'empire de l'univers.

Ne ſont-ce pas là les idées les plus naturelles que l'on puiſſe ſuppoſer à des hom-

mes groſſiers qui ſe font une religion ? A la place de M. Hume, j'euſſe combiné les paſſions humaines avec le ſpectacle de la nature, je dis avec ce ſpectacle qui frappe les ſens. N'eſt-ce pas déja une paſſion que ce mouvement que nous éprouvons en voyant le lever ou le coucher du ſoleil, ou en voyant, dans une belle nuit, la lune rayonnante au milieu d'un ciel parſemé d'étoiles ? Que dis-je ? ce que nous ſentons alors, n'approche-t-il pas de bien près d'un ſentiment religieux ? Et ſi nous n'étions pas mieux inſtruits, pourrions-nous nous empêcher de concevoir de la vénération pour des êtres auſſi magnifiques, & de nous humilier devant eux ? ce qui ſeroit déja une eſpece de culte, d'où il n'y auroit pas bien loin juſqu'à l'adoration ?

Platon & pluſieurs anciens philoſophes prenoient les aſtres pour des êtres vivans & animés : Philon étoit du même ſentiment : Origene n'en doutoit pas : ce fut, pendant un certain tems, l'opinion de S. Jérôme & celle de S. Auguſtin : & le célebre Tycho Brahé étoit, à cet égard, platonicien décidé. Clément d'Alexandrie avoit été bien

plus loin : il penſoit que Dieu avoit donné aux payens le ſoleil, la lune & les aſtres, dans la vue expreſſe qu'ils les adoraſſent, & afin qu'ils ne tombaſſent point dans l'athéïſme, & il fait conſiſter leur plus grand crime à avoir quitté ce culte pour celui des images taillées (1). Mais ce n'eſt rien en comparaiſon des philoſophes du Portique, ils taxoient d'ignorance, de folie & d'impiété ceux qui oſoient nier la divinité des aſtres (2). Si de tels hommes n'ont pu ſe garantir de cette illuſion, il faut qu'elle ſoit bien naturelle, & par conſéquent qu'elle ait été bien propre à ſéduire des hommes groſſiers & dépourvus d'inſtruction, tels que M. Hume ſe repréſente les premiers habitans de la terre.

(1) Ἐφικνεῖται καὶ τὸν ἥλιον, καὶ τὴν σελήνην, καὶ τὰ ἄστρα εἰς θρησκείαν ἃ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τοῖς ἔθνεσιν, φησὶν ὁ νόμος ἵνα μὴ τέλεον ἄθεοι γενόμενοι, τελέως καὶ διαφθαρῶσιν. οἱ δὲ, καὶ σώσαι γενόμενοι τὴν ἐντολὴν ἀγνοήσαντες, γλυπτοῖς προσεχρήσαντο εἰδώλοις, καὶ μὴ μεταπεπτώκασι, φήσαντες. &c. Stromat. lib. VI, c. 14.

(2) *Reſtat, ut motus ſiderum ſit voluntarius, & quæ qui videat, non indoctè ſolùm, verùm etiam impiè faciat, ſi deos eſſe neget.* Cic. de Nat. Deorum, lib. II.

Et

Et ſi ces phénomenes journaliers, paiſibles & bienfaiſans ne faiſoient point d'impreſſion ſur eux ; n'y en a-t-il pas de plus rares, de plus bruyans & de plus terribles ? les vents & les orages qui ruinent le travail de la campagne, le bruit effrayant du tonnerre, le ciel embraſé d'un bout de l'horiſon à l'autre, & la foudre en éclat ? Il y a peu d'hommes, de ceux même qui ſe vantent d'avoir dépouillé tout ſentiment de religion, peu de vrais, & encore moins de prétendus philoſophes à l'épreuve d'une pareille ſcene ; combien donc en devoient être frappés des hommes à demi-ſauvages ? A ne regarder la religion que comme l'ouvrage des paſſions, je ne vois pas qu'il fût ſi abſurde de s'écrier avec Pétrone.

Primus in orbe Deos fecit timor, ardua cælo
Fulmina cum caderent, diſcuſſaque mœnia flammis,
Atque ictus flagraret Athos.

En s'y prenant de cette façon, M. Hume avoit encore l'hiſtoire pour lui. Le culte des aſtres eſt le plus ancien dont elle faſſe mention : le ſoleil étoit adoré ſous le nom de

Mithra chez les Perſes, ſous celui de Belus, d'Adonis, de Moloch en différentes contrées de l'orient, ſous celui d'Oſiris en Egypte, d'Ammon en Libye, de Bacchus, d'Apollon, de Jupiter, & d'Hercule dans la Grece. Toutes les nations idolâtres qui habitoient le pays de Canaan étoient infectées de ce culte: de-là les précautions ſcrupuleuſes du légiſlateur des Juifs; & la maniere dont elles ſont exprimées, fait voir combien naturellement l'eſprit humain panche vers cette eſpece d'idolâtrie (1): auſſi les précautions de Moyſe n'empêcherent-elles point que les Juifs n'y tombaſſent plus d'une fois. Les premiers Grecs ne connurent d'autres divinités (2); & le mot même, qui dans la langue grecque ſignifie *Dieu*, eſt dérivé

(1) *Ne fortè eleves oculos tuos in cœlum, & videas ſolem, & lunam, atque ſtellas, cum univerſo exercitu cœlorum, & impellaris, & adores atque colas ea.* Deut. c. IV.

(2) Φαίνονται μοι οἱ πρῶτοι τῶν ἀνθρώπων περὶ τὴν Ἑλλάδα τούτους μόνους θεοὺς ἡγεῖσθαι, ὥσπερ νῦν πολλοὶ τῶν βαρβάρων, Ἥλιον, καὶ Σελήνην, καὶ Γῆν, καὶ Ἄστρα, καὶ Οὐρανόν. Platon in Cratylo.

d'un verbe qui ſignifie *courir*, *ſe mouvoir*, par alluſion au mouvement des aſtres (1).

Les météores eurent auſſi leurs adorateurs, principalement parmi les nations barbares: les Perſans adoroient la terre, le feu, l'eau & les vents (2); les Péruviens le tonnerre & la foudre: parmi les Romains même il eſt parlé d'un *Jupiter Fulgur*, qui paroît avoir été une divinité particuliere: ce qu'il y a de certain, c'eſt que la foudre paſſoit chez eux pour une portion détachée de la planete de Jupiter, qui retenoit encore ſa nature divine, & qui prévoyoit l'avenir: ſur cela étoit fondée la ſcience *fulgurale* des vieux Etruriens. Je ne parle point ici du culte du ciel & de l'Ether, qui eſt poſtérieur à celui des aſtres, & qui me paroît être déja un rafinement d'idolâtrie.

Mais c'eſt aſſez nous arrêter à cette matiere; je paſſe à l'origine du théïſme, les

(1) Ἅτε δὴ αὐτὰ ὁρῶντες πάντα αἰὲν ἰόντα διὰ μιῆς, καὶ θέοντα, ἀπὸ τούτου τῆς φύσεως σφι τοῦ θεῖν, θεοὺς αὐτοὺς ἐπονομάσαι. Ibid.

(2) Herodot. in Clio.

idées de M. Hume ſur ce ſujet ſont peut-être le morceau le plus curieux & le plus ſingulier de cet ouvrage ſi plein de ſingularités. En ſuppoſant le théïſme poſtérieur à l'idolatrie, en niant qu'il ſoit l'ouvrage du raiſonnement, en mettant de côté la révélation, ne croiroit-on pas qu'il ne reſte plus rien à dire, & que toutes les hypotheſes ſont épuiſées? M. Hume a trouvé dans la ſubtilité de ſon eſprit de quoi en fabriquer une toute neuve; la voici:

Une nation idolâtre du nombre des dieux qu'elle adore, en choiſit un qu'elle met au premier rang: on flatte ce dieu, on le courtiſe, on exalte ſes attributs: c'eſt à qui renchérira ſur ſes titres: l'idée qu'on s'en forme s'aggrandit de jour en jour: à la fin, enivré d'éloges & d'encens à force d'exagération, & de pieuſes hyperboles, ce dieu devient l'être ſuprême, l'être infini, l'être par excellence, le créateur & le maître de l'univers.

Se ſeroit-on attendu à un pareil expédient? Mais à quoi tient cette toile ſi ſubtilement ourdie? A rien du tout, elle voltige dans

l'air ; le moindre ſouffle l'emporte & la détruit.

Y a-t-il un ſeul exemple d'une nation, d'une ſociété, d'un particulier qui par ce chemin-là ſoit arrivé aux principes du théïſme ? Eſt-ce ainſi que ſe forma le théïſme des anciens philoſophes ? celui des chrétiens ? celui des Juifs ? M. Hume n'oſeroit l'affirmer ; cependant il fait, par rapport au théïſme judaïque, une inſinuation oblique & entortillée, qui ſemble tendre à le rapprocher de ſon idée.

Après avoir dit que le raviſſeur d'Europe eſt devenu, par degrés, le *optimus maximus* du monde payen, il ajoute que *c'eſt ainſi* qu'une bonne partie de la populace juive ne paroît avoir regardé le vrai Dieu que comme une divinité nationale.

On ne voit pas trop à quoi cela peut aboutir. Où eſt la comparaiſon ? Jupiter s'eſt élevé, dans l'eſprit des payens, au premier rang : Dieu s'eſt dégradé, dans l'eſprit des Juifs, à un rang ſubalterne : d'un côté il y auroit une amélioration du polythéïſme, de l'autre une corruption du théïſme ; cela

fait deux choſes diamétralement oppoſées. Que ſignifient donc ces deux mots *c'eſt ainſi*, lorſque c'eſt préciſément le contraire.

Si la populace des Juifs s'eſt formé de Dieu des idées familieres juſques à l'abſurdité, pendant que leur religion préſentoit les idées les plus ſublimes ; cela prouve qu'on peut deſcendre des idées ſublimes à des idées abſurdes ; & rien n'eſt plus vrai ni plus contraire au ſentiment de M. Hume : on voit bien que le peuple peut corrompre les religions les plus pures ; mais il ne ſauroit les inventer ; elles ont une origine plus noble.

Enfin de l'*optimus maximus* des payens il y a encore bien loin juſqu'à l'Etre infini, créateur & conſervateur du monde. M. Hume convient lui-même que les idolâtres n'ont jamais ſongé à donner aucun de ces attributs à leurs divinités. Le ſurnom d'*optimus maximus* n'appartenoit proprement qu'au Jupiter du capitole ; & l'on voit dans Cicéron que tout ce que les philoſophes mêmes pouvoient entendre ſous ce nom de plus grand & de plus ſublime, ſe réduiſoit au ciel ou à

l'Ether (1). Dans la ſuite il fut donné aux empereurs (2), & même à des fonds de terre libres de toute ſorte de charges & d'impots (3). Je ne garantirois pourtant pas qu'originairement cette épithete honorable n'ait été pillée dans quelque religion théiſte, & appliquée mal-à-propos à un être auſſi ridicule que l'étoit Jupiter.

Mais laiſſons-là les faits, dont M. Hume s'embarraſſe ſi peu : & faiſons paſſer ſon opinion par l'épreuve de la philoſophie. Si par la route que M. Hume a tracée, le peuple peut parvenir aux mêmes vérités où la raiſon conduit le ſpéculateur, & la révélation le fidele ; le peuple eſt donc en état de former, & de concevoir les notions abſtraites d'infinité, de ſimplicité, de ſpiritualité, de ſou-

(1) *Hunc igitur Ennius, ut ſuprà dixi, nuncupat ita dicens :*

Aſpice hoc ſublime candens, quem invocant omnes, Jovem. &c. Cic. de Nat. Deor. lib. II.

(2) Plin. in *Panegyrico.*

(3) *Fundus optimus maximus : optimum maximum tradere.* Expreſſions uſitées chez les Juriſconſultes.

veraine perfection, de création, & ainſi de ſuite. Voici donc tout d'un coup un peuple philoſophe; & ce qui eſt plus ſingulier encore, la flatterie outrée devient de la métaphyſique. Mais ſi le peuple eſt capable de ſe faire de pareilles conceptions, il le ſera, à plus forte raiſon, de comprendre la futilité du polythéïſme & de la théologie payenne, ce qui coûte infiniment moins d'efforts, & ne demande que l'uſage libre du ſens commun. Si le peuple ſaiſit les abſtractions philoſophiques; il lui ſera bien plus facile de ſecouer le joug de l'idolâtrie, & de ſe faire un théïſme raiſonné. C'eſt ainſi que M. Hume s'enveloppe dans ſes propres ſubtilités.

S'il prétexte que l'exaltation de l'idée du dieu favori ne va point juſqu'à cette hauteur; il eſt clair auſſi qu'elle ne va pas juſqu'au théïſme, & que les religions théïſtes n'en ſauroient être le réſultat.

Et comment ſeroit-il poſſible qu'elles le fuſſent? Prenons un Jupiter, & tâchons d'en faire un être infini: comment nous y prendrons-nous? Lui laiſſerons-nous les qualités & les actions que la fable lui attribue

cet être tout-parfait ſera-t-il encore le fils de Saturne, le mari de Junon, le taureau d'Europe, le cygne de Leda ? Retrancherons-nous toutes ces imperfections ? Ce n'eſt plus Jupiter ; c'eſt toute autre choſe ſubſtituée à ſa place. Nous avons donc reconnu que Jupiter n'eſt qu'une chimere : nous l'avons anéanti, & au lieu de lui nous adorons le vrai Dieu. Or c'eſt ici le théïſme de la raiſon ; & non celui de la flatterie.

Rien de plus foible que les preuves de M. Hume. L'exemple du ſervile courtiſan, qui diviniſe le monarque, vient ici tout-à-fait hors de propos. Le monarque érigé en dieu ſubalterne demeureroit le même individu perſonnel, qu'il étoit avant ſon apothéoſe. Alexandre, fils de Jupiter Ammon, eſt encore le vainqueur de Darius, le meurtrier de Clitus, l'incendiaire qui brûla Perſépolis, L'alliage des ſuperſtitions avec le théïſme, prouve que le théïſme peut ſe détériorer ; mais il ne prouve abſolument point que le théïſme dérive de la ſource que M. Hume a imaginée.

Je n'ai que deux mots à dire ſur le pa-

rallele de l'idolâtrie & du théïſme. M. Hume vante fort l'eſprit tolérant des idolâtres, & il en fait avec l'intolérance des théïſtes une comparaiſon qui tourne toute à l'avantage des premiers. Mais en examinant la choſe de plus près, il ſe trouvera que pour la plupart les idolâtres n'ont été tolérant qu'envers les idolâtres, & cela étoit fort naturel. Les divinités des différentes nations étoient ou les mêmes ſous différens noms, ou du moins de la même extraction; de ſorte qu'il étoit aiſé de les concilier: quelques douzaines de dieux de plus ou de moins, ne faiſoient pas un objet: l'olympe étoit aſſez ſpacieux pour les contenir, & quoi qu'en penſe Lucien (1), il n'étoit pas à craindre qu'ils fiſſent renchérir le nectar & l'ambroiſie. Mais M. Hume nous perſuadera-t-il que l'idolâtrie ait toujours uſé d'une égale douceur envers le théïſme? L'hiſtoire de l'égliſe judaïque, celle de l'égliſe chrétienne ſous les empereurs, celle du Japon

(1) *Concilium deorum.*

& d'autres prouvent trop manifeſtement le contraire.

Le théïſme ne prêche que paix, douceur & charité : il nous dit que tous les hommes ſont nos freres, & que nous devons les aimer comme nous-mêmes. L'être que le théïſte adore eſt la ſouveraine bonté.

C'eſt le pere & l'ami de toute la nature.

Comment ſeroit-il poſſible qu'une doctrine auſſi ſainte & auſſi pure autoriſât les horreurs de la perſécution ? Et peut-on, ſans profaner le glorieux nom de théïſte, le donner à des fanatiques qui ſe repréſentent le meilleur des êtres comme un tyran foible, capricieux, vindicatif & ſanguinaire? Eſt-ce là l'idée que nous en donne la religion naturelle ? N'eſt-ce pas plutôt celle que ſe faiſoient les payens de leurs fauſſes divinités?

L'unité de Dieu, dit M. Hume, ſemble exiger une unité de foi & de cérémonies. Toute la force de raiſonnement conſiſte dans le retour du mot d'unité; & par conſéquent il ne ſauroit être celui d'une théïſte raiſonnable.

Le théïſme n'eſt donc perſécuteur qu'autant qu'il eſt corrompu, qu'autant qu'il eſt, pour ainſi dire, amalgamé avec la ſuperſtition. Une preuve évidente que l'eſprit perſécuteur naît de la ſuperſtition, c'eſt que moins une religion eſt ſuperſtitieuſe, moins elle eſt perſécutrice. Dans le tribunal qui livre aux flammes les Juifs & les hérétiques, je ne vois autre choſe que ſuperſtition qui perſécute le théïſme. Le gouvernement de l'Angleterre, & celui de la Hollande méritent, ſans doute, des éloges à cauſe de leur tolérance; mais eſt-il décidé que l'eſprit de la religion n'influe pour rien dans cette modération du gouvernement, ſi conforme à cet eſprit? ſi elle n'accommode pas toujours le clergé; ce n'eſt que dans les cas où l'eſprit du clergé differe de l'eſprit de la religion.

M. Hume n'eſt pas mieux fondé à ſoutenir que le théïſme énerve le courage. Les vertus monacales ne ſont pas les fruits du théïſme, mais de la ſuperſtition. Je ne crains point d'avancer que proportion gardée il y a eu plus de grands hommes & de héros parmi

les théïſtes que parmi les idolâtres, & ce qu'il faut ſur-tout remarquer, des héros moins féroces & moins inhumains.

Il y a un contraſte étonnant dans les tableaux de M. Hume, & ce contraſte va ſouvent juſqu'à la contradiction. Tantôt il dit que l'idolatrie bannit tout ſentiment d'humanité; tantôt il n'y a rien de plus doux ni de plus ſociable que l'idolâtrie. Quelquefois la ſuperſtition lui paroît légere, commode & riante; d'autres fois, importune & inſupportable. Ici, il nous peint la mythologie payenne comme remplie d'abſurdités; là, il la trouve tout-à-fait plauſible; il n'y voit rien d'expreſſément contradictoire; il ſoupçonne même qu'elle pourroit fort bien être réaliſée dans quelque planete.

Preſque tout ce qu'il dit de la corruption des ſyſtêmes, & de la conduite des hommes n'eſt malheureuſement que trop vrai: & en général cet ouvrage eſt plein de choſes excellentes, auſſi finement penſées qu'heureuſement exprimées. Entre pluſieurs recherches intéreſſantes dont il eſt agréablement mé-

langé, je trouve une note qui me paroît mériter un moment d'attention (1).

Elle contient deux paſſages, l'un de Tacite, l'autre de Suetone, par où il paroîtroit que *ces ſages payens* (c'eſt ainſi qu'on les appelle) auroient pris la religion des Juifs, & celle des Egyptiens pour une même religion.

Je ne vois pas que cela s'enſuive abſolument de ces paſſages. Pour que le ſénat de Rome proſcrivît à la fois le culte juif & le culte égyptien, en exilant ceux qui les profeſſoient dans l'iſle de Sardaigne; il n'étoit pas néceſſaire que ce fût le même culte; il ſuffiſoit que l'un & l'autre fût oppoſé au culte romain, & par-là fût regardé comme également ſuperſtitieux: je ne crois pas qu'il faille attacher un autre ſens à l'expreſſion *eâ ſuperſtitione*. Il n'eſt gueres probable que durant le tems que ces religions étoient tolérées dans la capitale du monde, on ne ſe ſoit pas apperçu de leur énorme différence; à moins que ces rites égyptiens, dont il eſt

(1) §. XII, n. (*a*).

parlé, ne fuſſent du judaïſme mêlé avec la doctrine myſtique des prêtres de l'Egypte : mais alors la remarque de M. Hume porteroit encore à faux ; car c'eſt l'idolâtrie égyptienne qu'il prétend avoir été confondue avec le culte des Juifs.

Il n'y eut jamais deux religions plus oppoſées. Tout le culte moſaïque paroît n'avoir été inſtitué qu'à la dériſion du culte égyptien, ou plutôt pour le faire déteſter. Le bœuf devant lequel l'Egypte fléchiſſoit les génoux ; les Juifs l'offroient en ſacrifice : ils mangeoient le bélier ou l'agneau paſcal à l'équinoxe du printems, le jour même que les Egyptiens le portoient en triomphe dans une ſolemnelle proceſſion ; & ils le mangeoient pour ſe ſouvenir de la grace que Dieu leur avoit faite en les tirant de ce pays idolâtre. On ſait que ſous le ſecond temple les Juifs ne ſe ſont plus rendus coupables d'idolâtrie, & que depuis lors juſques à nos jours il n'en eſt pas reſté la moindre trace parmi eux. C'étoit donc une ſageſſe bien étrange que celle de *ces ſages payens*, qui confondoient le théïſme le plus pur avec la plus craſſe & la plus brutale des ſuperſtitions.

Mais Tacite en particulier ſavoit que les Juifs ne reconnoiſſoient qu'un ſeul Dieu, & ne l'adoroient qu'en eſprit: il ſavoit qu'ils ne ſouffroient aucun ſimulacre dans leurs villes; & encore moins dans leurs temples (1). Il eſt vrai que par un travers inconcevable le même Tacite, au même livre de ſes hiſtoires, dit que les Juifs ont placé la figure d'un âne dans leur ſanctuaire, en reconnoiſſance de ce qu'une troupe de ces animaux les avoient conduits à des fontaines, lorſqu'errans avec Moyſe dans les déſerts ils riſquoient de périr de ſoif.

Cela ne prouveroit pas à la vérité que Tacite ait taxé les Juifs d'avoir adoré cet animal, & encore moins qu'il ait confondu leur religion avec celle des Egyptiens. Cependant il faut avouer que les plus ſages

(1) *Judæi mente ſolâ, unumque numen intelligunt. Profanos qui Deûm imagines mortalibus materiis in ſpecies hominum effingunt. Summum illud, & æternum, neque mutabile, neque moriturum. Igitur nulla ſimulacra urbibus ſuis, nedum templis ſunt. Non regibus hæc adulatio, non Cæſaribus honor.* Hiſt. lib. V.

même

même d'entre les payens ſe ſont fait d'étranges idées de la religion juive : c'eſt que n'étant pas en état de conſulter les livres ſymboliques des Juifs ; ils n'en jugeoient que d'après les apparences & les démonſtrations extérieures. Les uns les accuſent d'adorer une tête d'âne ; d'autres voyant qu'ils s'abſtiennent ſoigneuſement de toucher les pourceaux, regardent cette horreur religieuſe comme un hommage religieux : Plutarque eſt dans cette erreur ; & ce n'eſt pas la ſeule : la fête des tabernacles, & celle même du ſabbat, il les prend, ſans héſiter, pour les orgies de Bacchus.

Mais l'opinion la plus accréditée, c'étoit que les Juifs ne reconnoiſſoient d'autres dieux que le ciel & les nuages. Tout le monde ſait ce vers de Juvenal : *Nés d'un pere qui reſpecte le ſabbat, ils n'adorent que les nuées & la divinité du ciel* (1) ; c'eſt-à-dire, le ciel qu'ils croient être une divinité. Les pre-

(1) *Quidam ſortiti metuentem Sabbata patrem,*
Nil præter nubes & Cœli numen adorant.

Sat. XIV.

miers chrétiens encoururent le même reproche ; & l'on peut obſerver en général que c'étoit-là le lieu commun dont ſe ſervoient les idolâtres contre les théïſtes. Ils ne concevoient pas que l'on pût adorer ce qui n'étoit pas matériel & ſenſible : & de-là ils tiroient la concluſion immédiate que l'adoration du théïſte s'adreſſoit à l'étendue du ciel, ou bien aux amas de vapeurs qui nagent dans l'atmoſphere : témoin ce perſifflage d'Ariſtophane, lorſqu'il met cette fameuſe priere dans la bouche de Socrate, *Air immenſe, puiſſant monarque, qui tiens la terre ſuſpendue ! & toi brillant éther ! & vous nuées, vénérables déeſſes, qui tonnez, & qui lancez la foudre* (1) ! On voit par-là quelle foi méritent les écrivains profanes, lorſqu'ils traitent du culte des nations étrangeres, & ſur-tout des nations théïſtes.

M. Hume propoſe auſſi une difficulté contre

---

(1) Ὦ δέσποτ' ἄναξ. ἀμέτρητ' ἀὴρ, ὃς ἔχεις τὴν γῆν μετέωρον. Δαμπρός τ' Αἰθὴρ, σεμναῖτε θεαὶ, νέφελαι βροντησιχέραυνοι.

Ariſtoph. Νέφελαι.

la théologie égyptienne, priſe de la trop grande multiplication des dieux animaux, & en particulier des dieux chats. Il la réſout fort plaiſamment en diſant que l'on n'adoroit que les divinités adultes, & qu'il étoit permis de noyer les petits dieux. J'ajouterai quelques obſervations à cette conjecture.

1. Les Egyptiens n'honoroient pas tous les animaux; ceux qu'ils n'honoroient pas, ils les tuoient, & les mangeoient s'ils étoient mangeables. La chevre étoit l'animal ſacré de Mendes; & l'on y mangeoit la brebis: celle-ci étoit la divinité de Thebes, où l'on mangeoit la chevre.

2. Il étoit permis de trafiquer des animaux ſacrés: & par conſéquent il étoit permis de les tranſporter hors du pays, par où il étoit aiſé d'empêcher qu'ils ne ſe multipliaſſent trop, & que leur abondance ne devînt nuiſible aux hommes.

3. Il y eut des degrés dans le culte des animaux: les uns étoient plus, les autres moins reſpectés. Les Mendéſiens, par exemple, faiſoient plus de cas d'un bouc que d'une chevre; les Coptes, au contraire,

tomboient à genoux devant la chevre ſauvage, tandis qu'ils en mangeoient le mâle.

4. Il paroît que l'animal ſpécialement honoré étoit toujours l'animal individuel qui avoit ſervi dans la pompe des fêtes, & que l'on conſervoit dans un lieu honorable. C'eſt ainſi que le bœuf reçut les hommages divins à Memphis & à Héliopolis. On n'avoit pas la même déférence pour les autres individus de ſon eſpece : & il y a même des indices qui feroient voir qu'en certaines occaſions on les a tués, mangés, immolés.

5. Outre que pluſieurs de ces animaux s'entredétruiſoient eux-mêmes, peut-être lorſqu'on célébroit la fête d'un animal, étoit-il d'uſage de lui ſacrifier un certain nombre de ſes ennemis, comme à la divinité du jour

6. Une marque claire que dans certaines conjonctures il étoit permis de ſe défaire de ſes dieux, c'eſt que le vénérable Apis lui-même ne mourroit jamais de mort naturelle : on le noyoit, & l'on faiſoit de grandes lamentations ſur ſon décès. Il eſt aſſez vraiſemblable que l'on n'aura pas gardé plus de ménagemens pour les chats. On pouvoit ſans

doute les tuer, pourvu que ce fût en cérémonie.

7. Il y avoit certains quadrupedes, devant leſquels toute l'Egypte ſe proſternoit; & avouons franchement que les chats étoient de ce nombre : leur culte ne ſe bornoit pas à une ville ou à un canton; il étoit univerſel. Cependant il y avoit quantité de moyens propres à prévenir les ſuites de leur exceſſive fécondité. On pouvoit exporter, comme nous avons déja vu : on pouvoit ſéparer les mâles des femelles, & mettre un frein aux promenades nocturnes : on pouvoit, par un reſpect politique les encager dans un lieu particulier de la maiſon, & y rendre, en pleine liberté de conſcience, ſes très-humbles dévotions à cette eſpece de dieux pénates.

Le lecteur excuſera ces digreſſions. Je paſſe tout d'un coup, à la concluſion de l'ouvrage de M. Hume, & je finis avec lui.

En voyant, d'un côté, l'unité de Dieu prouvée par les merveilles du monde phyſique : en conſidérant, de l'autre, les contrariétés qui regnent dans le monde moral, les viciſſitudes de la vie humaine, tant d'opi-

nions oppoſées les unes aux autres, & peu d'accord avec elles-mêmes, enfin la conduite des hommes ſi contraire à leurs opinions; M. Hume croit qu'il ne reſte d'autre parti qu'à douter, & à ſe refugier dans les régions obſcures, mais tranquilles de la philoſophie.

Je ſerai de ſon avis, auſſi-tôt qu'il aura prouvé que le ſcepticiſme eſt un état de repos: & que l'eſprit humain, environné de ténebres, flottant dans le doute, l'incertitude peut goûter une ſolide paix, & jouir d'une tranquillité durable. Cela ſe pourroit peut-être lorſque le ſujet eſt indifférent; mais celui-ci nous intéreſſe de trop près pour le laiſſer ainſi à l'abandon, & pour ne pas deſirer d'en être éclairci, il me ſemble donc qu'il y a quelque choſe de mieux à faire.

Les œuvres de la nature m'annoncent une ſuprême intelligence: les petits détails de la vie humaine ne ſauroient renverſer cette grande vérité. Quand je ne verrois donc point de moyen de concilier les déſordres apparens du monde moral avec l'ordre du monde phyſique; je ne m'en prendrois qu'à la foibleſſe de mes lumieres. Je me dirois toujours:

celui qui a formé ces grands globes qui roulent dans l'immenſité, avec tout ce qu'ils renferment : celui qui a tracé leur route, & les y conduit avec tant de régularité, eſt encore celui qui dirige les événemens qui arrivent ſur leurs ſurfaces : tandis que l'univers entier eſt ſon ouvrage ; croirois-je que ce petit coin de cet univers ſoit ſouſtrait à ſa domination ? Il y veille ſans doute ; mais d'une maniere qui paſſe ma compréhenſion, & qui peut-être n'en eſt que plus ſage. Je ſerai fortifié dans ces idées, ſi la ſaine philoſophie me fait entrevoir que ces choſes, qui au premier abord paroiſſent ſi diſcordantes, peuvent ſe concilier : & ſi je trouve une religion qui les concilie en effet, ce ſera pour moi une des plus fortes preuves de la vérité de cette religion.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE
DE
L'HISTOIRE NATURELLE
DE LA
RELIGION.

A M. Hume, page 1
Introduction, 7
Histoire n^lle etc. 10

EXAMEN

Avertissement. 141
Examen de l'Histoire naturelle de la Religion. 143

Fin de la table.